# LETTRES
## DE MADEMOISELLE
# DE LESPINASSE.

TOME I.

# LETTRES

## DE MADEMOISELLE

# DE LESPINASSE,

ÉCRITES DEPUIS L'ANNÉE 1773,
JUSQU'A L'ANNÉE 1776;

SUIVIES de deux chapitres dans le genre du *Voyage sentimental* de *Sterne*, par le même Auteur.

## TOME PREMIER.

---

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1809.


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

# AVERTISSEMENT

## DU LIBRAIRE.

Ces Lettres ont été trouvées dans les papiers de Mademoiselle de Lespinasse, après sa mort; il y a plus de trente ans qu'elles ont été écrites.

L'époque de ces Lettres, le stile qui les caractérise, les personnes distinguées et les auteurs célèbres dont il y est fait mention, la passion qui y domine, la force et la persévérance du sentiment qui les a dictées, l'esprit et l'ame dont elles sont remplies, les expressions qui, pour ainsi dire, *brûlent le papier*, les anecdotes intéressantes qui y sont mêlées; tels sont les divers motifs qui nous ont engagés à les faire connoître.

D'ailleurs, c'est faire revivre la mémoire d'une femme célèbre et presque unique dans son genre, par le charme de sa société, l'élévation de son ame et la finesse de son esprit.

Ces Lettres respirent une sorte de vie sentimentale et communicative. On ne peut mieux peindre leur auteur que par ses propres expressions : *J'aime pour vivre*, disoit-elle, *et je vis pour aimer.*

Mais laissons à de plus dignes plumes le soin de louer Mademoiselle de Lespinasse. Nous ne voulons, en ce moment, que justifier le desir de faire jouir le public de tout l'intérêt attaché à la lecture des Lettres que nous publions, et qui, sous plusieurs rapports de pensées, de stile, d'époque et de circonstances, sont peut-être hors de comparaison avec toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Elles sont certainement dignes d'obtenir une place distinguée dans la nombreuse collection des *Lettres de femmes* qui ont eu des succès si bien mérités.

Voici le jugement qu'un des panégyristes de M[lle] de Lespinasse portoit sur ses Lettres : « Elles avoient, dit-il, un caractère, une touche, un stile qui n'avoient point de modèle, et qui, je crois, n'auront

pas d'imitateur. Ce n'étoit point le genre de Madame *de Sévigné*, ni celui de Madame *de Maintenon ;* c'étoit le sien, et, à mon avis, il étoit bien au-dessus de tous les deux. Ses Lettres étoient plus pleines, plus variées, plus fortes de pensées, plus tirées de son propre fonds : (car elle ne vivoit pas, comme ces deux femmes, de ce qui se passoit à la Cour et en Europe ;) elles étoient sur-tout plus animées....... Ces Lettres avoient le mouvement et la chaleur de la conversation ; elles trompoient sur son absence, elles la remplaçoient presqu'au moment où on les recevoit....... »

Ajoutons à ce jugement sur les Lettres de Mlle de Lespinasse, ce que *Marmontel* a écrit de cette femme célèbre ; on y trouvera une juste appréciation de son cœur et de son esprit (*).

« ........ A propos des *grâces*, parlons d'une personne qui en avoit tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui

---

(*) *Mémoires*, tom. II, pag. 118 et 119.

étoit la seule femme que Madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres : c'étoit l'amie de M. *d'Alembert*, M^lle^ *de Lespinasse*; étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, *l'ame la plus ardente, et l'imagination la plus inflammable* qui ait existé depuis *Sapho*. Ce feu qui circuloit dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnoit à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps........... Je marque ici la place qu'elle occupoit à nos dìners, où sa présence étoit d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât (et personne ne parlait mieux); sans coquetterie, elle nous inspiroit l'innocent desir de lui plaire; sans pruderie, elle faisoit sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvoit aller, sans inquiéter la pudeur, et sans effleurer la décence.......... ».

# LETTRES
## DE MADEMOISELLE
# DE LESPINASSE.

## PREMIÈRE LETTRE.

Paris, samedi au soir, 15 mai 1773.

Vous partez mardi ; et comme j'ignore l'impression que fera sur moi votre départ; comme je ne sais point si j'aurai la liberté ou la volonté de vous écrire, je veux au moins vous parler encore une fois, et m'assurer de vos nouvelles de Strasbourg. Vous me direz si vous y êtes arrivé en bonne santé, si le mouvement du voyage n'aura pas déjà calmé votre ame : ce n'est pas elle qui est malade ; elle ne souffre que des maux qu'elle cause ; et la dissipation, le changement d'objets suffiront de reste pour la détourner de ce mouvement de sensibilité qui peut vous être douloureux, parce que vous êtes bon et honnête. Oui, vous êtes bien aimable; je viens de relire votre lettre de ce matin; elle

a la douceur de Gessner, jointe à l'énergie de Jean-Jacques. Eh, mon Dieu ! pourquoi réunir tout ce qui peut plaire et toucher, et surtout pourquoi m'offrir un bien dont je ne suis pas digne, que je n'ai point mérité ? Eh ! non, non, je ne veux point de votre amitié : elle me consoleroit, elle m'exaspéreroit, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps : je veux être de bonne foi avec vous, avec moi ; et en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser ; peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort ; peut-être l'alarme que je sens, est ce qui offenseroit le plus ce que j'aime. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de confiance en mon sentiment ; il me parle de moi, de ce que je pense, de mon ame, avec ce degré de connoissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. Ah, mon dieu ! par quel charme ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire ? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre ! je serois morte alors sans regret, et sans avoir de reproche à me faire. Hélas ! je le sens, je mourrois encore aujourd'hui pour lui ; il n'y a point d'intérêt dont je ne

lui fisse le sacrifice; mais il y a deux mois que je n'avois point de sacrifice à lui faire; je n'aimois pas davantage, mais j'aimois mieux. Oh ! il me pardonnera ! j'avois tant souffert ! mon corps, mon ame étoient si épuisés par la durée de la douleur ! Les nouvelles que j'en recevois, me jetoient quelquefois dans l'égarement; c'est alors que je vous ai vu; c'est alors que vous avez ranimé mon ame; vous y avez fait pénétrer le plaisir : je ne sais lequel m'étoit le plus doux, ou de vous le devoir, ou de le sentir. Mais dites-moi, est-ce là le ton de l'amitié? est-ce celui de la confiance? qu'est-ce qui m'entraîne? faites-moi connoître à moi-même; aidez-moi à me remettre en mesure; mon ame est bouleversée; est-ce vous, seroit-ce votre départ, qu'est-ce donc qui me persécute? je n'en puis plus. Dans ce moment, j'ai de la confiance en vous jusqu'à l'abandon, et peut-être ne vous reparlerai-je de ma vie. Adieu; je vous verrai demain, et peut-être aurai-je de l'embarras de ce que je vous écris aujourd'hui. Plût au ciel que vous fussiez mon ami, ou que je ne vous eusse jamais connu ! Croyez-vous? Serez-vous mon ami? Pensez à cela, une fois seulement; est-ce trop?

## LETTRE II.

Dimanche, 23 mai 1773.

Si j'étois jeune, jolie et bien aimable, je ne manquerois pas de trouver beaucoup d'art dans votre conduite avec moi ; mais comme je ne suis rien de tout cela, comme je suis le contraire de tout cela, j'y trouve une bonté et une honnêteté qui vous ont acquis à jamais des droits sur mon ame ; vous l'avez pénétrée de reconnoissance, d'*estime,* de sensibilité et de tous les sentimens qui mettent de l'intimité et de la confiance dans une liaison. Je ne dirai pas si bien que *Montaigne* sur l'amitié ; mais croyez-moi, nous la sentirons mieux. Si ce qu'il nous dit avoit été dans son cœur, croyez-vous qu'il eût consenti à vivre après la perte d'un tel ami ! Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit ; c'est de vous, c'est de la grace, c'est de la délicatesse, c'est de l'à-propos de votre citation. Vous venez à mon secours : vous voulez que je n'aie pas tort avec moi-même ; vous voulez que votre souvenir ne soit pas un reproche

douloureux pour mon cœur, et peut-être offensant pour mon amour-propre ; en un mot, vous voulez que je jouisse en paix de l'amitié que vous m'offrez, et que vous me prouvez avec autant de douceur que d'agrément ; oui, je l'accepte : j'en fais mon bien ; elle me consolera ; et si jamais je jouis de votre société, elle sera le plaisir que je désirerai et sentirai le mieux.

J'espère bien que vous m'avez pardonné le tort que je n'ai pas eu. Vous savez bien qu'il me seroit impossible de vous soupçonner un mouvement qui seroit contre la bonté et l'honnêteté. Je vous ai accusé pourtant ; cela ne signifioit pas autre chose, sinon que j'étois foible et coupable, et surtout que j'étois troublée au point de ne plus conserver de présence et de liberté d'esprit ; vous voyez trop bien et trop vîte pour que j'aie à craindre que vous vous soyez mépris ; je suis bien assurée que votre ame ne croit pas avoir à se plaindre des mouvemens de la mienne.

Je sais que vous n'êtes parti que jeudi à cinq heures et demie. J'étois à votre porte deux minutes après votre départ : j'avois envoyé le matin savoir à quelle heure vous étiez parti mercredi ; et, à mon grand éton-

nement, j'appris que vous étiez encore à Paris, et qu'on ne savoit pas même si vous partiez le jeudi. J'allai moi-même savoir si vous n'étiez pas malade; et ce qui vous paroîtra affreux, c'est qu'il me semble que je le desirois. Cependant, et par une inconséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. Oui, votre absence m'a rendu le calme; mais aussi, je me sens plus triste. Il faut que vous me le pardonniez, et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette; mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les ames actives et sensibles y tiennent trop fortement; ce n'est point l'idée de la longueur de votre absence qui m'afflige: car ma pensée n'en voit pas le terme; c'est simplement le présent qui pèse sur mon ame, qui l'abat, qui l'attriste, et qui à peine lui laisse assez d'énergie pour desirer une meilleure disposition. Mais voyez quelle horrible personnalité! voilà trois pages pleines de moi, et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée; au moins je sens que j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. Quand vous lirez ceci,

mon Dieu ! à quelle distance vous serez ! Votre personne ne sera qu'à trois cents lieues ; mais voyez quel chemin votre pensée a fait ; que d'objets nouveaux ! que d'idées ! que de réflexions nouvelles ! Il me semble que je ne parle plus qu'à votre ombre ; tout ce que j'ai connu de vous, a disparu ; à peine trouverez-vous dans votre mémoire les traces des affections qui vous animoient et vous agitoient les derniers jours que vous avez passés à Paris, et c'est tant mieux. Vous savez bien que nous sommes convenus que la sensibilité étoit le partage de la médiocrité ; et votre caractère vous commande d'être grand : vos talens vous condamnent à la célébrité. Abandonnez-vous donc à votre destinée, et dites-vous bien que vous n'êtes point fait pour cette vie douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment. Il n'y a que du plaisir et point de gloire à vivre pour un seul objet. Quand on ne peut que régner dans un cœur, on ne règne point dans l'opinion. Il y a des noms faits pour l'histoire : le vôtre excitera un jour l'admiration. Quand je me pénètre de cette pensée, cela modère un peu l'intérêt que vous m'avez inspiré. Adieu.

## LETTRE III.

Lundi, 24 mai 1773.

Que dites-vous de cette folie? A peine puis-je me flatter que vous m'écoutiez, et je vous accable! Mais vous disiez l'autre jour, qu'on écrivoit longuement à ses amis, aux gens qui plaisoient, à ceux avec qui on voudroit causer. Si vous disiez vrai, vous êtes donc obligé, non pas à me lire avec intérêt, mais avec indulgence. Je viens de relire cette longue lettre; mon Dieu! que je la trouve ennuyeuse! mais je recommencerois, que cela ne vaudroit pas mieux. Je me sens en fonds pour ennuyer de plus d'une manière : je suis triste et morte; voyez ce que l'on peut faire de cela; mais j'ai des questions à vous faire; répondez-y, et vous serez bien aimable. Avez-vous eu cette lettre de *Diderot?* Il prétend qu'il part le 6 de juin; ainsi vous le verrez en Russie. Pourquoi n'êtes-vous pas parti mercredi? Est-ce à quelqu'un ou à vous que vous avez accordé ces vingt-quatre heures? Avez-vous emporté

le livre de M. *Thomas?* je le voudrois : cette lecture auroit été presque au ton de votre ame. Il est noble, fort et vertueux ; il y a sans doute quelques défauts ; mais il s'est corrigé de ce qu'il avoit d'enflé et d'exagéré dans son style; il y a trop d'analyse et d'énumération : cela fatigue un peu, surtout lorsqu'il en coûte beaucoup pour se séparer d'un objet qui occupe avec intérêt. J'ai été obligée d'abandonner cette lecture pour quelques jours. C'est le facteur de la poste qui décide deux fois la semaine de toutes les actions de ma vie; celui d'hier m'a rendu la lecture impossible ; je ne chercherois que la lettre qui m'a manqué ; et ce n'est pas la peine de la chercher dans M. Thomas : je ne l'y trouverois point. Vous m'avez promis de vos nouvelles de Strasbourg ; n'êtes-vous pas étonné à présent d'avoir pris l'engagement de m'écrire souvent? N'avez-vous pas du regret à la facilité avec laquelle vous cédez à l'intérêt et à l'empressement qu'on vous montre ? Il est pénible, à trois cents lieues, d'agir pour les autres ; il n'y a de plaisir qu'à aller d'après l'impulsion de son mouvement et de son sentiment. Voyez si je suis généreuse : je m'engage à vous rendre votre

parole, si vous avez à vous reprocher quelque méprise. Avouez-le-moi, et je vous réponds de n'en pas être blessée. Croyez qu'il n'y a que la vanité qui rende difficile, et je n'en ai point : je ne suis qu'une bonne créature, bien bête, bien naturelle, qui aime mieux le bonheur et le plaisir de ce que j'aime, que tout ce qui n'est que moi et pour moi. D'après cette connoissance, mettez-vous bien à votre aise, et écrivez-moi *un peu, beaucoup*, ou *point du tout*; mais ne croyez pas que cela me contente également : car j'ai encore moins d'indifférence que de vanité; mais j'ai une force ou une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir et beaucoup souffrir sans me plaindre. Adieu; avez-vous pu arriver jusque-là ? cela n'est-il pas assommant ?

## LETTRE IV.

Ce dimanche, 30 mai 1773.

J'ai reçu hier votre lettre de Strasbourg. Il me sembloit qu'il y avoit bien long-temps depuis mercredi 19 : c'est le jour où j'avois reçu votre dernière marque de souvenir ; celle qui m'est venue hier m'a consolée, a fait du bien à mon ame : elle avoit besoin d'être distraite par l'occupation d'un sentiment doux, auquel elle pût s'abandonner sans trouble et sans remords ; oui, je peux me l'avouer ; je peux vous le dire à vous-même : je vous aime tendrement ; votre absence me cause un regret sensible ; mais je n'ai plus à combattre ce que vous m'inspiriez : j'ai vu clair dans mon ame. Ah ! l'excès de mon malheur me justifie de reste ; je ne suis point coupable, et cependant, avant qu'il soit peu, je serai victime. Je pensai mourir vendredi en recevant une lettre par un courier extraordinaire. Je ne doutai pas qu'il ne m'apportât la plus funeste nouvelle ; le trouble où il me jeta, m'ôtoit jusqu'au pou-

voir de décacheter ma lettre; je fus plus d'un quart-d'heure sans mouvement : mon ame avoit glacé mes sens; enfin, je lus et je ne trouvai qu'une partie de ce que j'avois craint. Je n'ai point à trembler pour les jours de ce que j'aime; mais à l'abri du plus grand des malheurs, mon Dieu! qu'il me reste encore à souffrir ! que je me sens accablée du fardeau de la vie! la durée des maux est audessus des forces humaines; je ne me sens plus qu'un courage, et très-souvent je n'ai qu'un besoin. Voyez si je dois vous aimer, si je dois chérir votre présence : vous avez eu le pouvoir de faire diversion à un mal aussi aigu et aussi profond; j'attends, je desire vos lettres. Oui, croyez-moi, il n'y a que les malheureux qui soient dignes d'avoir des amis; si votre ame n'avoit point souffert, jamais vous n'auriez été jusqu'à la mienne. J'aurois admiré, j'aurois loué vos talens; et je me serois éloignée, parce que j'ai une sorte de répugnance pour tout ce qui ne peut occuper que mon esprit : il faut être calme pour penser; dans l'agitation, on ne sait que sentir et souffrir. Vous me dites que vous êtes agité de regrets, de remords même; que votre sensibilité n'est que de la

douleur; je vous crois, et cela m'afflige : mais cependant je ne sais pourquoi l'impression que j'ai reçue de votre lettre est si contraire à votre disposition. Il me paroît qu'il y a du calme, du repos et de la force dans toutes vos expressions; il me semble que vous parlez de ce que vous avez senti, et non de ce que vous sentez; enfin, si j'avois des droits, si j'étois délicate, si l'amitié n'étoit pas facile, je vous dirois que Strasbourg est bien loin, mais bien loin de la rue Taranne. Le président de Montesquieu prétend que le climat a une grande influence sur le moral; Strasbourg seroit-il donc beaucoup plus au nord que Paris? Jugez ce qu'il y auroit à craindre de Pétersbourg! Non, je ne crains point; je crois en vous, je crois en votre amitié. Expliquez-moi pourquoi j'ai cette confiance; et gardez-vous de croire que l'amour-propre y soit pour rien. Mon sentiment pour vous est *purgé* de ce vilain alliage qui corrompt et affoiblit toutes les affections. Vous auriez été bien aimable de me dire si ma lettre étoit seule à Strasbourg. Voyez si je suis généreuse : j'aurois voulu qu'elle pût être changée en celle que vous auriez desiré d'y trouver. Réglons *nos rangs;* donnez-

moi ma place : mais comme je n'aime pas à en changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrois point celle de cette malheureuse personne : elle est mécontente de vous ; et je ne voudrois point non plus celle de cette autre personne : vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez ; mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contens ; ne chicanez point ; accordez-moi beaucoup, vous verrez que je n'abuse point. Oh ! vous verrez comme je sais bien aimer ! je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. Avec des moyens médiocres, vous savez qu'on peut beaucoup quand on les réunit tous à un seul objet. Eh bien ! je n'ai qu'une pensée, et cette pensée remplit mon ame et toute ma vie. Vous croyez que la dissipation et l'instruction ne feront que vous distraire de vos amis. Connoissez-vous mieux, et cédez de bonne foi et de bonne grace au pouvoir que votre caractère a sur votre volonté, sur votre sentiment et sur toutes vos actions. Les gens qui sont gouvernés par le besoin d'aimer ne vont jamais à Pétersbourg ; ils vont cependant quelquefois bien loin ; mais ils y sont condamnés, et ils ne disent point qu'ils *rentreront dans leur ame* pour

y trouver ce qu'ils aiment; ils croient ne l'avoir pas quitté, quoiqu'ils en soient à mille lieues; mais il y a plus d'une manière d'être bon et excellent; la vôtre *vous fera faire bien du chemin* dans toutes les acceptions de ces mots. Je plaindrois une femme sensible dont vous seriez le premier objet; sa vie se consumeroit en craintes et en regrets; mais je féliciterois une femme vaine, une femme fière; elle passeroit sa vie à s'applaudir et à se parer de son goût; ces femmes-là aiment la gloire, elles aiment l'opinion, l'éclat. Tout cela est bien beau, bien noble, mais cela est bien froid, et bien loin de la passion qui fait dire :

« La mort et les enfers paroissent devant moi ;
» Ramire, avec plaisir j'y descendrois pour toi. »

Mais je suis folle, et pis que cela, je suis curieuse; je n'ai qu'un ton, qu'une couleur, qu'une manière, et quand elle n'intéresse pas, elle glace d'ennui. Vous me direz lequel des deux effets elle aura produit; mais ce que vous me direz aussi, s'il vous plaît, c'est comment vous vous portez; et moi je vous dirai la seule nouvelle qui m'intéresse, *l'Ecole militaire n'est pas encore donnée.*

## LETTRE V.

Ce 6 juin 1773.

Mon dieu ! que ce qui fait plaisir est rare, et vient lentement ! il me semble qu'il y a un temps infini depuis le 24, et je ne sais combien il faudra attendre encore une lettre de Dresde ; mais au moins me promettez-vous, êtes-vous dans la disposition de m'écrire autant que vous le pourrez ? n'aurai-je contre mon plaisir, contre mon intérêt que ce qui ne dépendra pas de vous, c'est-à-dire, l'éloignement et la lenteur des courriers? Mais je m'afflige de ce que votre curiosité, de ce que votre activité, en un mot, de ce que vos qualités et vos vertus me sont également contraires. Cet amour de la gloire, par exemple, fera que votre amitié, ou plutôt la mienne ne sera qu'un malheur de plus dans ma vie ; cependant vous pouvez déjà me dire comme l'hermite à Zadig : « j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux » ; oui, je vous dois ce qui fait le charme et la dou-

ceur de l'amitié, je sens que ce lien est déjà trop fort, qu'il a pris trop d'ascendant sur mon ame ; quand elle souffre, elle est tentée de se tourner vers vous pour y chercher de la consolation ; et si elle étoit calme, elle seroit entraînée par un mouvement plus actif, même par le goût du plaisir. Voyez si je suis tout cela pour vous, et si en effet je ne suis pas mieux fondée à vous aimer et à vous regretter ; tout au plus, mon sentiment vous a été agréable, et moi, avant que de vous avoir jugé, vous m'étiez devenu nécessaire ; mais que pensez-vous d'une ame qui se donne avant de savoir si elle sera acceptée ; avant d'avoir pu juger si elle sera reçue avec plaisir, ou seulement avec reconnoissance? Mon dieu ! si vous n'étiez pas sensible, que de chagrin vous me causeriez ! car il ne me suffit pas que vous soyez honnête : j'ai des amis vertueux, j'ai mieux que cela encore, et cependant je suis occupée de ce que vous êtes pour moi ; mais, de bonne foi, n'y a-t-il pas de la folie, et peut-être même du ridicule à vous croire mon ami? répondez-moi, non pas froidement, mais avec vérité. Quoique votre ame soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne,

qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement ; je ne puis juger de rien : je m'y méprendrois sans cesse, je prendrois du poison pour du calmant ; voyez si je puis me conduire, éclairez-moi, fortifiez-moi ; je vous croirai, vous serez mon appui, vous me secourrez comme la réflexion ; elle n'est plus à mon usage, je ne sais rien prévoir ; je ne distingue rien ; concevez mon malheur ; je ne me repose que dans l'idée de la mort ; il y a des jours, où elle est mon seul espoir ; mais aussi j'éprouve des mouvemens bien contraires ; je me sens quelquefois garottée à la vie ; la pensée d'affliger ce que j'aime, m'ôte jusqu'au désir d'être soulagée, si c'étoit aux dépens de son repos. Enfin que vous dirai-je ? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit ; et le poids de la vie écrase mon ame. Que dois-je faire, que deviendrai-je ? sera-ce Charenton, ou ma paroisse qui me délivrera de moi-même ? je vous rends victime, et j'en suis affligée, si vous vous intéressez assez à moi pour prendre part à ce que je souffre, et j'en mourrai de confusion, si je ne vous ai causé que de l'ennui. Ne croyez pas pouvoir me le cacher, quelqu'esprit que vous

y mettiez, vous ne sauriez tromper mon intérêt; mais contentez-le en me disant comment vous êtes : avez-vous autant ou moins de plaisir que vous n'en espériez? votre santé est-elle meilleure que dans le dernier temps que vous avez passé ici? vous êtes bien modeste : vous ne m'avez pas dit combien vous aviez été célébré à Strasbourg : on a fait des vers à votre gloire; ils étoient bien mauvais: mais l'intention étoit si bonne! ne vous mettez pas en colère; mais répondez-moi : avez-vous lu le *Connétable* sur votre route? non pas en courant la poste, mais dans la bonne société. — A propos du *Connétable*, si vous aviez une certaine délicatesse, si vous étiez *seulement* comme *Montaigne* et que vous me regardassiez comme *La Boëtie*, que je vous plaindrois de vous être refusé au plaisir de me donner une marque de confiance, d'amitié et d'estime! je ne me vante point, mais je vous assure que je serois déchirée de remords, si j'avois eu cette conduite envers vous; qu'est-ce que cela prouve, dites-moi? Adieu, je connais toute *la différence* de vos affections. Apprenez-m'en *la ressemblance;* ce jeu là n'aura jamais été joué avec autant d'intérêt.

## LETTRE VI.

Dimanche, 20 juin 1773.

Mais, mon Dieu! êtes-vous mort, ou auriez-vous déjà oublié que votre souvenir est vif et douloureux dans l'ame de ceux que vous avez quittés? pas un mot de vous, depuis le 24 mai! il est bien difficile de croire que ce ne soit pas un peu votre faute. Si cela est, vous ne méritez ni le regret que mon cœur sent, ni le reproche qu'il vous fait. J'ai su que M. d'Aguesseau n'avoit pas eu de vos nouvelles. Je m'intéresse à vous d'une manière si vraie et si sensible, que j'aurois été ravie, si j'avois pu apprendre que vous lui eussiez donné la préférence sur moi : il la mérite sans doute à tous égards; mais ce n'est pas la justice qui règle le sentiment; croyez-vous que si cette vertu me gouvernoit, je dusse être inquiète de votre silence, et avoir besoin des témoignages de votre amitié? Helas! non, je ne saurois même m'expliquer pourquoi je m'occupe de vous dans ce moment-ci. J'ai appris hier une nouvelle

qui a abîmé mon ame de douleur; j'ai passé la nuit dans les larmes, et quand ma tête et toute ma machine ont été épuisées, quand j'ai pu avoir un mouvement qui ne fût pas une douleur, j'ai pensé à vous, et il me sembloit que, si vous aviez été ici, je vous aurois mandé que je souffrois, et peut-être que vous n'auriez pas refusé de venir; dites-moi si je me trompe? quand mon ame souffre, ai-je tort de chercher de la consolation dans la vôtre? au milieu de tant de mouvemens, de tant d'intérêts si différens de celui qui touche et attendrit, entendez-vous encore une langue qui est si étrangère à la plupart des gens entraînés par la dissipation, ou enivrés par la vanité? elle n'est guères mieux connue par ceux qui, comme vous, sont occupés du désir de savoir, et de l'amour de la gloire. Vous êtes si persuadé que la sensibilité est le partage de la médiocrité, que je meurs de crainte que votre ame ne se ferme tout-à-fait à ce mouvement bien plus déchirant, qu'il n'est consolant. Il y a quinze jours que je ne vous ai écrit, et je croyois hier que je ne vous écrirois que lorsque j'aurois reçu de vos nouvelles. La souffrance a amolli mon ame et je lui cède.

J'ai pris à cinq heures du matin deux grains d'opium ; j'en ai obtenu du calme qui vaut mieux que le sommeil ; ma douleur est moins déchirante : je me sens accablée avec moins de ressort. On vient à bout de modérer la violence de l'ame ; je puis vous parler, je puis me plaindre ; hier je n'avois point d'expression. Je n'aurois pas pu prononcer que je craignois pour la vie de ce que j'aime ; il m'auroit été plus facile de mourir que de proférer des mots qui glacent mon cœur. Vous avez aimé : concevez donc ce que font de pareilles alarmes ; et jusqu'à mercredi je serai dans une incertitude qui fait horreur, et qui cependant me commande de vivre jusque là ! oui, il n'est pas possible de mourir quand on est aimé, et cependant il est affreux de vivre ; la mort est le besoin le plus pressant de mon ame, et je me sens garottée à la vie. Plaignez-moi ; pardonnez-moi d'abuser de la bonté que vous m'avez montrée. Est-ce dans vous ou dans moi que je trouve la confiance qui m'entraîne ? On dit que vous n'aurez pas trouvé le Roi à Berlin ; aurez-vous été le rejoindre à *Stettin*, où il devoit être jusqu'au 20 ? mais je suis inquiète : il me semble qu'on pourroit avoir de vos nou-

velles de Berlin. Que vous seriez coupable si vous aviez la moindre négligence! et vous savez bien que vous m'avez donné votre parole d'honneur de me faire écrire, si vous étiez malade. N'allez pas vous servir de ce prétexte, qui contente les amitiés ordinaires, *qu'on ne veut pas inquiéter* : cela est détestable ; je ne veux pas être ménagée ; je veux souffrir par mes amis, pour mes amis ; et je chéris mille fois plus les maux qui me viennent par eux, que tout le bonheur qui est sur la terre, et qui ne tient pas à eux. Bon jour ; j'ai encore l'opium dans la tête : il rend ma vue incertaine : peut-être me rend-il encore plus bête que de coutume ; mais qu'importe? ce n'est pas mon esprit, ce sont mes maux qui vous ont intéressé.

# LETTRE VII.

Lundi au soir, 21 juin 1773.

Je vous ai écrit hier, et je vous écris ce soir. Si j'attendois trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à mercredi, peut-être ne répondrois-je jamais à votre lettre du 10, que M. le chevalier d'Aguesseau m'a apportée aujourd'hui. D'abord (car il y a encore peut-être un avenir pour moi), il faut que je vous dise de m'adresser directement vos lettres; me les faire passer par l'entremise de M. d'Aguesseau, c'est mettre un hasard de plus contre moi : le chevalier d'Aguesseau peut aller à la campagne, voyager, etc. ; enfin, c'est bien assez d'être à mille lieues, n'y ajoutez rien. Oh ! je m'en vais vous paroître folle : je vais vous parler avec la franchise et l'abandon qu'on auroit, si l'on croyoit mourir le lendemain ; écoutez-moi donc avec cette indulgence et cet intérêt qu'on a pour les mourans. Votre lettre m'a fait du bien : je l'attendois toujours ; mais j'avois cessé de la *desirer*, parce que mon ame ne pouvoit plus avoir un mouvement

qui ressemble au plaisir. Eh bien! vous le dirai-je? vous avez fait diversion pendant quelques momens à l'effroi qui absorbe toute mon existence. Ah, mon Dieu! je crains pour sa vie, la mienne y est attachée, et j'ai besoin de vous parler. Concevez-vous ce qui peut m'animer et ce qui m'entraîne vers vous? cependant je ne suis pas contente de votre amitié : je trouve qu'il y a de la froideur, et de la légèreté à ne me pas dire pourquoi vous ne m'avez pas écrit de Dresde, comme vous me l'aviez promis; et puis, vous me faites sentir d'une manière trop prononcée, que le regret de n'avoir pas trouvé à Berlin ce que vous espériez, a détruit l'espèce de douceur et de plaisir que vous auriez pu éprouver par le témoignage et l'expression de mon amitié; et puis, vous le dirai-je? je suis blessée de ce que vous me remerciez de l'intérêt que je prends à vous. Pensez-vous que ce soit y répondre? vous me trouvez bien injuste, bien difficile; non, ce n'est rien de tout cela : je suis bien vraie, bien malade et bien malheureuse, oh! oui bien malheureuse. Si je ne vous disois pas ce que je sens, ce que je pense, je ne vous parlerois pas. Croyez-vous que, dans le trouble

où je suis, on ait le pouvoir de se contraindre? par exemple, dois-je être touchée de cette manière de me dire sur le premier intérêt de ma vie : *répondez-moi sur tout cela, ce que vous pourrez, ce que vous voudrez.* Oh! oui, ce que je voudrai; vous me laissez en effet une grande liberté, mais vous voyez à quoi je l'emploie : ce n'est pas à vous critiquer, mais à vous prouver ce que vous savez encore bien mieux que moi : c'est qu'on a le ton et l'expression de ce que l'on sent, et si je ne suis pas contente, ce n'est pas votre faute, et je le sais bien. Aussi, je ne prétends à rien, sinon à cette espèce de consolation qu'on s'accorde si rarement, de prononcer toute sa pensée. On est toujours retenu par la crainte du lendemain; je me sens libre comme s'il ne devoit plus y en avoir pour moi; et si par hasard, je devois vivre encore, je crois pressentir que je me pardonnerois de vous avoir dit la vérité, au risque même de vous avoir déplu; n'est-il pas vrai? il faut que notre amitié soit grande, forte et entière; que notre liaison soit tendre, solide et intime, ou il faut qu'elle ne soit rien du tout. Ainsi, je ne puis donc jamais me repentir de vous laisser voir

toute mon ame. Si ce n'est pas cela que vous vouliez, s'il y a de la méprise, eh bien! soyons de bonne foi : ne soyons ni honteux ni embarrassés; revenons d'où nous sommes partis; nous croirons avoir rêvé. Nous ajouterons cet article au chapitre de *l'expérience*, et nous nous conduirons comme les personnes bien élevées qui savent qu'il n'est pas *poli* de parler de ses rêves. Nous nous tairons : le silence est si doux, lorsqu'il peut consoler l'amour-propre! vous ne voulez pas me dire quel *rang* vous m'accordez : êtes-vous retenu par la crainte de faire trop ou trop peu? cela peut être selon la justice; mais cela n'est pas noble. Cependant la jeunesse est si magnifique, elle aime à donner jusqu'à la prodigalité, et vous voilà avare comme si vous étiez vieux ou riche. Mais, en vérité, vous me demandez l'impossible : vous voulez que je vous plaigne de ce que vous faites votre volonté; il vous faut livrer des combats pour vous rendre à votre caractère. Eh, mon Dieu! encore un peu de temps, et je vous réponds qu'il vous gouvernera en despote : l'habitude de vaincre le fortifiera, et il en a si peu besoin! vous vous êtes dit (j'en suis sûre et il y a déjà long-temps), qu'il n'im-

portoit que vous fussiez heureux, pourvu que vous fussiez grand. Laissez faire : je vous réponds que vous serez très-conséquent ; il n'y a de vague et de flottant en vous que votre sentiment : vos pensées, vos projets sont arrêtés d'une manière absolue. Je suis bien trompée, ou vous seriez propre à faire le bonheur d'une ame vaine, et le désespoir d'une ame sensible. Avouez-le-moi, ce que je vous dis là ne vous déplaît point : vous me pardonnerez de vous aimer moins lorsque je vous prouverai qu'on vous admirera davantage. Vraiment vous me faites une singulière question : *a-t-il de meilleures raisons que moi pour cette absence ?* Ah ! oui, il en a de meilleures : il en a une absolue, et telle, que s'il vient à la vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourroit pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événemens, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi ; mais il est si fort un pour moi, qu'il ne me permet pas d'avoir doute sur son retour. Cependant je frémis de ce que je peux apprendre mercredi : il a craché le sang ; il a été saigné deux fois ; au moment du départ du courrier, il étoit bien : mais l'hémorragie a pu recommencer ; le moyen

de se calmer avec cette pensée? lui-même en craignoit la suite; quoiqu'il ait pensé à me rassurer, j'ai vu sa crainte. A présent dites-moi si vous ne savez pas de qui je vous parle, et dites-moi mieux encore, c'est que vous l'avez su lorsque je vous ai écrit pour vous demander le *Connétable?* est-ce de la délicatesse ou de la finesse qui fait que vous avez paru ignorer un nom que je vous taisois? Mais je ne vous parle pas de votre voyage: c'est que précisément je n'ai rien à vous en dire, puisque vous-même, vous n'êtes pas encore décidé. Si je pouvois croire que je vivrai, et que vous n'irez jamais en Russie, je désirerois vivement que vous fussiez retenu à Berlin; mais, comme je crois que vous aurez toujours le besoin de faire des choses difficiles, je voudrois que, puisque vous voilà en train, vous fissiez le tour du monde, pour que cela fût fait; et puis, peut-on se reposer un moment dans l'avenir? à peine serez-vous de retour que vous partirez pour Montauban, et après, ce seront d'autres projets: car vous ne souffrez le repos que lorsque vous formez le dessein de faire mille lieues. Oui, en honneur, je pense que c'est un malheur dans ma vie que cette journée

que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli. J'étois bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison ; ma vie et mon ame étoient tellement remplies, que j'étois bien loin aussi de désirer un nouvel intérêt; et vous, vous n'aviez que faire de cette preuve de plus, de tout ce que vous pouvez inspirer à une personne honnête et sensible; mais cela est pitoyable ! est-ce que nous sommes libres ? est-ce que tout ce qui est, peut être autrement? vous n'avez donc pas été libre de me dire si vous m'écririez souvent. Pour moi, je n'ai pas la liberté de ne le pas désirer vivement. Après vous avoir bien *grondé*, je dois pourtant vous dire que vous êtes bien aimable de m'avoir écrit en arrivant ; je le méritois, oui, en vérité.

# LETTRE VIII.

Jeudi, 24 juin 1773.

Trois fois dans une semaine ! c'est trop, beaucoup trop, n'est-ce pas ? Mais c'est que je vous aime assez, pour croire vous avoir inquiété. Vous devez avoir un peu d'impatience de savoir si j'existe encore. Eh bien ? oui, je suis condamnée à vivre : il ne m'est plus libre de mourir ; je ferois mal à quelqu'un qui aime à vivre pour moi. J'ai eu de ses nouvelles du 10 : elles ne me rassurent pas tout-à-fait ; mais j'espère que cet accident n'aura pas de suite funeste ; j'espère même qu'il hâtera son retour : mais les chaleurs lui sont mortelles ; il faut donc attendre. Ah, mon Dieu ! toujours voir éloigner, différer le plaisir, et être accablé, abîmé par le malheur ! Si vous saviez combien j'aurois besoin de me reposer ! depuis un an, je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instans ma douleur, et ce bien d'un moment m'a attachée à vous pour jamais. Mais dites-moi,

ma dernière lettre ne vous a-t-elle point déplu? Ne suis-je point mal avec vous? j'en serois bien affligée; mais je suis comme madame Duchâtelet : je ne connois guère le repentir. Répondez-moi avec la même franchise que j'ai employée avec vous; estimez-moi assez pour ne pas me dire la vérité à demi; dites-moi tout le mal que vous pensez de moi; et ce n'est pas, comme dit M. de la Rochefoucauld, pour le plaisir d'en entendre parler que je vous demande de m'en dire; mais c'est pour juger si vous êtes mon ami, si vous le serez; en un mot, j'attache assez d'intérêt à notre liaison, pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre. L'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentimens dont on ne peut pas se rendre raison. Si cela est vrai, je dois compter sur votre amitié; mais vous ne voulez pas que j'y regarde; pourquoi cela? Est-ce que je ne serois pas contente? Ne voyez-vous pas que le mouvement le plus naturel, lorsqu'on acquiert un nouveau bien, c'est de l'examiner, c'est de l'observer de tous les côtés : cette occupation est peut-être la jouissance la plus vive que

donne la possession; mais vous, vous ne connoissez pas tous les détails et tous les plaisirs de la sensibilité. Tout ce qui est élevé, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, voilà ce qui est de votre ressort. Les héros de Corneille fixent votre attention : à peine avez-vous jeté les yeux sur les petits pâtres de Gessner. Vous aimez à admirer, et moi je n'ai qu'un besoin, qu'une volonté, c'est d'aimer; mais qu'importe? nous n'aurons pas la même langue; il y a une sorte d'instinct qui supplée à tout; mais rien ne supplée à mille lieues de distance. J'étois si troublée la dernière fois, que je ne vous ai pas dit que Diderot est en Hollande; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis qu'il n'avoit jamais vus, qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris, et qu'il oublie qu'il étoit en chemin pour aller en Russie. C'est un homme extraordinaire : il n'est pas à sa place dans la société : il devoit être chef de secte, un philosophe grec, instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort; mais rien de toute sa manière ne vient à mon ame; sa sensibilité est à fleur de peau : il ne va pas plus loin que l'émotion. Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis,

de ce qui n'est qu'un peu. Je n'entends pas la langue des gens du monde : ils s'amusent et ils bâillent; ils ont des amis et ils n'aiment rien. Tout cela me paroît déplorable. Oui, j'aime mieux le tourment qui consume ma vie, que le plaisir qui engourdit la leur; mais avec cette manière d'être, on n'est point aimable ; eh bien ! on s'en passe ; non, on n'est point aimable, mais on est aimé, et cela vaut mille fois mieux que de plaire.

Que je voudrois savoir si vous irez en Russie ! J'espère que non, et c'est, comme vous dites, parce que je le desire. Il me semble que, de nulle part au monde, les lettres ne viennent si lentement que de la Russie. J'ai relu deux fois, trois fois votre lettre, d'abord parce qu'elle étoit difficile, et puis parce que j'y étois difficile. Ah ! si vous saviez combien de fautes d'omission j'y ai trouvées ! Mais pourquoi n'en feriez-vous pas? M. d'Alembert attend votre lettre avec grande impatience. M. de Crillon vous a prévenu. Votre ami, M. d'Aguesseau, me parut, au moins le jour qu'il m'a apporté votre lettre, bien extraordinaire : il a l'air de quelqu'un qui est troublé; ses mouvemens ont quelque chose de convulsif. Il dit qu'il est

malade, et je le crois; il a formé le projet d'aller à Spa. Je ne sais, mais je suis bien aise qu'il ne soit pas avec vous. Adieu. Je vous ai accablé de questions; vous ne répondez point. Je ne vous demande pas s'il vous seroit agréable de savoir les nouvelles, parce qu'il seroit au-dessus de mon pouvoir de m'en occuper. Je sais ce qu'on ne sait point encore dans le public, que c'est M. d'Aranda qui est nommé ambassadeur d'Espagne à la place de M. de Fuentes; que celui-ci a la première place de sa cour. Tout cela ne vous fait rien; et ce qui vous étonnera, c'est que cela me fait beaucoup. Ne faut-il pas être folle pour aller s'intéresser à ce qui se passe à Madrid? Adieu encore une fois. Mon genre de folie est digne de votre pitié. De vos nouvelles souvent, longuement; partagez, si vous pouvez, le plaisir que vous me ferez. Combien y a-t-il de lettres que vous seriez plus pressé d'ouvrir que la mienne? trois, dix? —

## LETTRE IX.

Jeudi, 1^er^ juillet 1773.

Oh ! si vous saviez combien je suis injuste ! combien je vous ai accusé ! combien je me suis dit que je ne devois rien attendre, ni desirer de votre amitié ! et la cause de tout cela, c'est que je ne recevois point de vos nouvelles. Dites-moi donc pourquoi on attend, pourquoi on exige de quelqu'un sur qui on ne compte pas. Mais vraiment, je le crois, vous me pardonnez mes inconséquences ; mais moi je ne dois pas être si indulgente ; elles me touchent de plus près que vous. Je ne sais plus ce que je vous dois ; je ne sais plus ce que je vous donne ; je sais que votre absence me pèse, et je ne saurois me répondre que votre présence me fît du bien. Mais, mon Dieu ! quelle situation horrible que celle où le plaisir, où la consolation, où l'amitié, où tout enfin devient poison ! Que faire, dites-moi ? où retrouver le calme ? Je ne sais où je prends la force de résister à des impressions aussi profondes et aussi diverses.

Oh ! combien de fois l'on meurt avant que de mourir ! Tout m'afflige et me nuit ; et l'on m'ôte la liberté de me délivrer du fardeau qui m'accable ! Au comble du malheur, on veut que je vive ; on me déchire également et par le désespoir et par l'attendrissement qu'on me cause. Eh, mon Dieu ! aimer, être aimé, n'est donc pas un bien ! je souffre tous les maux, et j'ai encore à me reprocher de troubler le repos, de faire le malheur de ce que j'aime ! Mon ame est épuisée par la douleur : ma machine est détruite, et cependant je vis, et il faut que je vive ; pourquoi le voulez-vous aussi ? que vous importe ma vie ? quel prix pouvez-vous y mettre ? que suis-je pour vous ? Votre ame est si occupée, votre vie si remplie et si agitée ! comment vous reste-t-il le temps de plaindre mes maux, et comment avez-vous donc assez de sensibilité pour répondre à mon amitié ? Oui, vous êtes trop aimable, vous avez le ton de l'intérêt, et il me semble que je ne devois point vous en inspirer. Mes lettres vous sont nécessaires, cela peut-il être vrai ? oui, puisque vous le dites ; mais pourquoi avez-vous donc été si long-temps à m'écrire ? pourquoi ne pas m'adresser directement vos

lettres? Strasbourg les a retardées de deux ou trois jours. Ce n'est rien pour quelqu'un qui emploie huit mois à satisfaire sa curiosité ; mais c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui ne connoît plus qu'un genre d'intérêt dans la vie. Je suis ravie (et c'est par-là que je voulois commencer) que vous ayez été content du roi de Prusse. Ce que vous me dites sur cette vapeur magique qui l'environnoit, est si charmant, si noble, si juste, que je n'ai jamais pu m'en taire : je l'ai lu à tous ceux qui méritoient de l'entendre. Madame Geoffrin a voulu que je lui en donnasse une copie. Je l'ai envoyé plus loin, et cela sera bien senti. Vous n'allez donc pas en Russie; cela me fait un plaisir sensible. Oui, laissez-moi encore vous dire combien je trouve aimable votre amitié. Vous répondez à tout, vous causez, vous êtes encore près, lorsque vous êtes à mille lieues. Mais d'où vient donc que cette femme ne vous aime pas à la folie, comme vous voudriez l'être, comme vous méritez de l'être? A quoi donc peut-elle employer son ame et sa vie? Ah! oui, elle n'a ni goût, ni sensibilité, j'en suis sûre. Elle devroit vous aimer, ne fût-ce que par vanité; mais de quoi vais-je me mêler?

vous êtes content, ou si vous ne l'êtes pas, vous aimez le mal qu'elle vous fait : pourquoi donc vous plaindrois-je ? Mais cette autre malheureuse *personne !* c'est elle qui m'intéresse; lui avez-vous écrit ? son malheur est-il toujours aussi profond ? Je dois vous dire que l'autre jour, chez la comtesse de Boufflers, on parla beaucoup de vous et du *Connétable;* la jeune de Boufflers me dit qu'elle vous croyoit fort amoureux; que cela lui avoit fait regarder avec attention madame de ***. Il y avoit là un homme, qui assura que vous ne l'étiez plus, que vous l'aviez aimée, que cela étoit usé; et qu'il croyoit que vous ne seriez jamais long-temps heureux ou malheureux par la même femme; que l'activité de votre ame ne lui permettoit pas de se fixer long-temps au même objet; et de là une dissertation *spirituelle* sur des choses sensibles et sur la passion. La comtesse de Boufflers finit par dire qu'elle ne savoit pas de qui vous étiez amoureux, mais que ce n'étoit plus de madame de ***; et qu'elle jugeoit, par les billets qu'elle avoit reçus de vous à votre départ, que vous étiez fortement attaché, et que votre éloignement déchiroit votre ame; et puis cette réflexion

si naturelle : *et cependant pourquoi aller en Russie ?* Mais peut-être c'est pour se guérir, peut-être est-ce pour étouffer le sentiment de la personne qu'il aime. Enfin, après bien des conjectures sans intérêt, on vint à me demander si je vous aimois, si je vous connoissois beaucoup : car je n'avois pas dit un mot. Oui, je l'aime beaucoup, et quand on le connoît un peu, il n'y a que cette manière de l'aimer? — Eh bien, vous savez donc ses liaisons? quel est l'objet de sa passion? — Eh ! non, en vérité, je n'en sais rien du tout. Je sais qu'il est à Berlin, qu'il se porte bien, que le roi l'a reçu parfaitement, qu'il verra ses troupes, qu'il ira en Silésie. Voilà ce que je sais : voilà ce qui m'intéresse. Et l'on parla de l'Opéra, de madame la dauphine, et de mille *choses intéressantes.* Je vous conte tout cela pour vous dire que je n'aime pas que tout le monde connoisse vos affections, vos dégoûts, vos inconstances. Je ne voudrois entendre parler que de votre mérite, de vos talens et de vos vertus ; ai-je tort ? Vous vouliez plusieurs lettres à Vienne, et il est possible que vous n'en ayez point, ou que vous en soyez accablé. Je vous ai écrit trois fois à Berlin depuis le 6 juin. Sans

doute, on vous renverra vos lettres; si elles y attendoient votre retour, elles seroient de vieille date lorsque vous les recevriez : mais je m'en rapporte au besoin que vous avez de recevoir de ces lettres dont la privation vous *tourne la tête*. En grace, ne me traitez pas si bien; ne m'écrivez pas la première, parce qu'alors, sans vous en apercevoir, vous ne m'écrivez que pour m'avoir écrit. Ne venez à moi que lorsque vous n'avez plus rien à lui dire : cela est dans l'ordre, l'amitié ne doit arriver *qu'après;* quelquefois elle est à une grande distance; quelquefois aussi elle est bien près, trop près peut-être; les malheureux aiment, ils aiment tant ce qui les console! il est si doux d'aimer ce qui plaît! Je ne sais pourquoi j'ai quelque chose qui m'avertit que je pourrois dire de votre amitié ce que le comte d'Argenson dit en voyant, pour la première fois, la jolie mademoiselle de Berville, qui étoit sa nièce : *ah! elle est bien jolie! il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin*. Qu'en pensez-vous? Mais vous êtes si fort, si modéré, et surtout si occupé, que cela vous met a l'abri des grands malheurs et des petits chagrins. Voilà comme il faut avoir de l'esprit,

comme il faut avoir des talens : cela rend supérieur à tous les événemens. Quand on est, avec cela, aussi honnête et sur-tout aussi sensible que vous, on est sans doute affecté douloureusement, on l'est assez pour contenter l'amitié ordinaire; mais on est bientôt détourné des mouvemens de l'ame, lorsque la tête est vivement et profondément occupée. Oui, je vous le prédis, et j'en suis bien aise: vous n'éprouverez plus de ces malheurs qui bouleversent l'ame; vous êtes assez jeune pour recevoir encore de légères secousses; mais je vous réponds que vous vous remettrez bientôt en mesure; ah! je vous en réponds : vous ferez une grande fortune, vous aurez une grande célébrité. Je vais vous faire horreur, je vais vous montrer une ame bien petite, bien commune; mais je ne saurois qu'y faire. Toutes les fois que je viens à vous regarder dans l'avenir, je me sens glacée; et ce n'est point parce que ce qui est grand attire l'admiration et m'écrase : mais c'est que ce qui est grand mérite bien rarement d'être aimé. Convenez que je suis presque aussi bête que je suis folle : je suis bien pis que cela. J'ai ce certain genre, le seul mauvais, à ce que dit Voltaire; je l'ose nommer, je vous en ai si

bien pénétré que je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le genre ennuyeux. *La différence* de nos affections, la voici : c'est que vous êtes au bout du monde, c'est que vous êtes assez calme pour jouir de tout ; et moi je suis à Paris; je souffre et je ne jouis de rien, voilà tout, comme dit Marivaux. J'ai reçu beaucoup de détails : ils ont calmé mon désespoir ; j'ai vu qu'il n'y avoit rien à craindre de ce dernier accident; mais concevez s'il est possible d'avoir un moment de repos, en tremblant sans cesse pour la vie de quelqu'un à qui l'on sacrifieroit la sienne à tous les instans. Ah ! si vous saviez combien il est aimable, combien il est digne d'être aimé ! Son ame est douce, tendre et forte; je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairoit et vous conviendroit le plus. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est vous qui me donnez mes défauts : vous en avez le privilége exclusif. Je suis, avec tous mes autres amis, la meilleure et la plus facile de toutes les créatures : il me semble qu'ils me font toujours grace, et qu'ils me préviennent sur tout; je passe ma vie à

les remercier, à les louer, et je me plains de vous, mais ce n'est qu'à vous; je vous critique, je vous désapprouve, pourquoi cette différence ? Mais croyez-vous qu'il n'y ait qu'un an que nous nous connoissons ? cela me paroît impossible. La raison que vous me donnez pour le refus du *Connétable* n'est pas bien bonne : vous savez que j'avois un copiste sûr. . . . . . . . . . . . .

## LETTRE X.

Mercredi au soir, 14 juillet 1773.

Mon Dieu ! que vous êtes aimable, et que vous m'étonnez, en revenant à moi d'aussi loin, étant aussi occupé, aussi dissipé ! comment se fait-il que vous pensiez même à quelqu'un qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que celui de vous avoir paru capable d'aimer et de souffrir? de quel usage vous seront jamais ces tristes facultés? vous n'avez pas besoin d'être aimé, et vous seriez fâché de me faire souffrir : quel prix pouvez-vous donc mettre à une liaison où tout l'avantage est de mon côté. Vous me faites des questions, auxquelles je ne suis pas en état de répondre. Hélas ! il faudroit être calme pour répondre à l'indifférence qui interroge : le malheur, la durée des souffrances m'ont mise dans une espèce de stupidité qui m'ôte le pouvoir de penser : il ne me reste tout juste de raison que ce qu'il en faut pour me juger, pour condamner tous mes mouvemens, pour m'affliger de tous mes sentimens. Mon ame a la

fièvre continue avec des redoublemens qui me conduisent souvent jusqu'au délire. Oh! s'il étoit vrai que de l'excès du mal on voit naître quelquefois le bien, je devrois espérer quelque soulagement. Non, je ne puis plus suffire aux diverses agitations qui déchirent mon cœur, et je me reproche la foiblesse qui m'entraîne à vous montrer ce que je souffre. Il me semble que je ne peux point exciter votre intérêt : je n'ai aucun droit à votre sensibilité; et si j'en avois, ce n'est pas de ma douleur que je voudrois la nourrir. Non, vous ne me devez rien, et je vais vous le prouver : je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire *ce premier billet*, et dans ce moment peut-être, elle m'entraîne avec autant de puissance. Je ne voulois pas vous parler de moi; je voulois simplement vous remercier de m'avoir écrit avant que d'arriver à Vienne : je voulois vous répondre, et non pas vous parler; je n'accepte aucune de vos louanges, et je vais vous étonner: c'est qu'elles ne me louent point. Que m'importe que vous jugiez que je ne suis pas bête? il est singulier, mais il est pourtant vrai, que vous êtes l'homme du monde à qui je me soucie le moins de

plaire. Expliquez-moi cette bizarrerie; expliquez-moi aussi pourquoi je vous juge avec une sévérité insupportable; pourquoi je me trouve injuste à tout moment avec vous; pourquoi, ne croyant pas à votre amitié, j'en chicane toutes les expressions, pourquoi, enfin, ayant à me louer de vous, je serois tentée de m'en plaindre. Oui, ma raison me dit que je devrois vous demander pardon : car ma pensée vous offense sans cesse, et mon ame se révolte au seul sentiment que vous pourriez me faire grace. Eh! non, je n'en veux point : jugez-moi sévèrement; voyez toute mon injustice, voyez toute mon inconséquence, et laissez-vous aller au mouvement que cela doit vous inspirer. Oh! je vous l'ai dit, nous ne ferons point de tout ceci l'amitié de Montaigne et de la Boétie. Ces gens là étoient calmes : ils n'avoient qu'à se livrer aux impressions douces et mutuelles qu'ils recevoient; et nous, nous sommes malades, mais avec cette différence, que vous êtes un malade plein de force et de raison, qui se conduira de manière à jouir incessamment de la plus excellente santé; tandis que moi, je suis atteinte d'une maladie mortelle dans laquelle

tous les soulagemens que j'ai voulu apporter, se sont convertis en poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange; ils ont dépravé ma raison, et égaré mon jugement : car je ne voudrois point guérir; je ne me sens que le besoin de mourir. Ah, mon Dieu! que je serois fâchée de voyager! que je serois fâchée de dévorer cent volumes en deux mois de temps! que je serois fâchée de valoir autant que vous, et d'être destinée à autant de succès et à autant de gloire! si vous saviez combien mon ame est petite : elle ne voit qu'une seule chose dans la nature qui vaille la peine de l'occuper. *César*, *Voltaire*, *le Roi de Prusse* lui paroissent quelquefois dignes d'admiration, mais jamais dignes d'envie. Je vous ferois trop d'horreur, si je vous disois le sort que je préférerois à tout ce qui respire; oui je suis comme Félix; *j'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables.*

*J'en ai de violens. J'en ai de pitoyables. J'en ai même de* —. Mais vous n'entendriez pas cette langue, et je vous ferois rougir d'avoir pu penser que mon ame avoit quelques rapports avec la vôtre; vous me

faites trop d'honneur, en m'élevant jusqu'à vous; mais aussi gardez-vous bien de me mettre à côté des femmes que vous estimez le plus : vous les affligeriez et vous me feriez mal. Vous ne savez pas tout ce que *je vaus* : songez donc que je sais souffrir, et mourir; et voyez après cela, si je ressemble à toutes ces femmes qui savent plaire et s'amuser. Hélas! l'un me répugne, autant que l'autre me seroit impossible. Je sais mauvais gré à tout ce qui vient me distraire et me détourner. Il y a des objets que rien ne peut me faire perdre de vue. Ce que j'entends nommer dissipation et plaisir, ne fait que m'étourdir et me fatiguer; et si quelqu'un avoit eu la puissance de me séparer un moment de mes malheurs, je crois que, loin de lui porter de la reconnoissance, je devrois l'en haïr. Qu'en pensez-vous? vous qui me parlez de mon *bonheur*, et qui me faites espérer que, s'il dépend de votre amitié, vous me l'accorderez. Non, Monsieur, votre amitié ne fera point mon *bonheur*, parce que cela est impossible; elle me consolera, elle me fera souffrir peut-être, et je ne sais si j'aurai à me louer, ou à me plaindre de ce que je vous devrai.

Pourquoi donc avez-vous l'air de vous justifier d'avoir lu le *Connétable?* il seroit désobligeant de vous refuser au plaisir que vous pouvez faire et recevoir. Le Roi de Prusse a écrit à M. d'Alembert une lettre charmante : elle est pleine d'éloge de vous, et il se promet bien d'entendre le *Connétable*. Je suis sûre qu'il en sera ravi ; cette tragédie est au ton de son ame, à beaucoup d'égards. Adieu ; donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne formez point le projet de m'écrire quatre mots. Gardez ce projet pour vos connoissances : il y a même des amis qui en seront contens; mais moi je suis si difficile à contenter! Vous me direz si vous avez reçu mes lettres.

## LETTRE XI.

De Paris, le 25 juillet 1773.

Eh ! non, ne vous y trompez pas : les plus grandes distances ne sont pas celles que la nature a marquées par les lieux; les Indes ne sont pas si loin de Paris, que la date du 27 juin n'est éloignée de celle du 15 juillet; voilà le véritable éloignement, voilà les séparations effroyables : c'est l'oubli de l'ame; cela ressemble à la mort, et cela est pis, puisque cela est senti long-temps. Mais n'allez pas croire que je vous fasse des reproches : eh, mon dieu ! je n'en ai pas le droit : vous ne me devez rien, et moi je dois vous rendre grace des marques de votre souvenir. Vous aurez été accablé de mes lettres à votre retour de Hongrie : voilà la troisième adressée à Vienne; on a dû vous en envoyer deux ou trois de Berlin. Dans l'éloignement où vous êtes, il faut, s'il vous plaît, employer cette formule triviale : *j'ai reçu telle lettre*, *etc.* Je savois, il y a long-temps, par le baron de Cock, officier général au service de l'Impé-

ratrice, que les camps n'auroient pas lieu. On croit ici que l'Empereur et le Roi de Prusse se sont donné rendez-vous dans quelques villes de leurs nouvelles possessions; mais vous aurez rempli le temps d'une manière utile : ainsi vous regretterez peu les camps. Quoi! de bonne foi, vous voulez que je vous réduise à ma taille? C'est donc parce qu'il vous est plus facile de vous plier, qu'à moi de m'élever, et qu'à quelque mesure que je vous voie, vous resterez à la vôtre, qui est telle que peu de gens peuvent y atteindre; mais, en vérité, permettez-moi de ne pas regarder comme un effet de confiance ni d'amitié, ce que vous me dites de votre caractère. Hélas! savez-vous ce que vous me confiez, en me découvrant les inconséquences qui vous agitent? c'est que je suis une bête, qui ne voit rien, qui n'observe rien: car sans doute, si vous n'êtes ni dissimulé, ni faux, j'aurois dû démêler ce que vous croyez m'apprendre de vous-même; et voulez-vous que moi je vous apprenne une chose d'une science profonde? C'est que, ni vous, ni moi ne vous connoissons parfaitement : vous, parce que vous êtes trop près, et que vous vous observez trop; et moi,

parce que je vous ai toujours vu avec crainte et embarras. Oh ! si jamais je vous revois, je vous regarderai mieux : il me semble que ma vue s'est rafinée. Ce que vous me dites sur la cause de vos courses continuelles est charmant; cela est plein d'esprit et de grace, et en voilà bien assez pour que cela puisse se passer de vérité. *Je remplis ma jeunesse, pour que ma vieillesse ne puisse pas me reprocher de ne l'avoir pas employée.* Vous voyez bien que c'est l'avare qui, en laissant mourir de faim ses enfans, se justifie à lui-même sa dureté, en disant qu'il leur amasse du bien pour qu'ils en jouissent après lui. Soyons plus simples : ne cherchons point de prétexte pour justifier nos goûts et nos passions ; vous allez au bout du monde, parce que votre ame est plus avide que sensible. Eh bien, quel mal y a-t-il à cela ? Vous êtes jeune : vous avez connu l'amour, vous avez souffert, et vous en avez conclu que vous étiez sensible ; et cela n'est pas vrai. Vous êtes ardent, vous êtes passionné, vous seriez capable de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand : mais vous ne ferez jamais que des choses de mouvement, c'est-à-dire, des actions, des actes détachés ; et ce n'est pas

comme cela que procèdent la sensibilité et la tendresse. Elles attachent, elles lient, elles remplissent toute la vie, elles ne laissent place qu'aux vertus douces et paisibles, elles fuyent l'éclat : tout ce qui les sépare et les éloigne de leur objet leur paroît malheur ou tyrannie. Voyez après cela et comparez. Je vous l'ai déjà dit : la nature ne vous a point fait pour être heureux, elle vous a condamné à être grand : soumettez-vous donc sans murmure. Je crois de reste tout ce que vous me dites de l'avantage de ce pays-ci sur tous les autres. Je ne sais si vous rapporterez de votre voyage le dégoût de voyager ; mais je suis bien sûre que vous n'en rapporterez pas la possibilité de pouvoir vous fixer quelque part. Vous aurez jugé avec justice et justesse ce qui est bon, ce qui est meilleur ; mais vous ferez comme les Italiens font de la musique, ils préfèrent la nouvelle à la bonne. Je vous demande pardon, je contrarie vos paroles ; mais convenez que je suis bien au ton de votre ame. Vous voulez que je vous parle de la mienne, voici son état. N'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables ? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent : *cela*

*va aussi bien que son état le comporte ;* c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques momens de répit; voilà tout juste l'espèce de santé de mon ame. Au plus violent orage a succédé le calme. — Sa disposition morale est telle que je la ferois selon mon souhait et selon mon cœur; mais que sa santé est alarmante! cependant je suis sûre qu'il ne fait pas une faute de régime : il aime la vie parce qu'il se plaît à aimer et à être aimé; il n'y tient que par là. Oh! si vous saviez combien il est aimable! oui, vous m'aimeriez un peu; mais vous ne feriez pas grand cas de moi, d'avoir été capable d'une distraction. Oh ! qu'êtes-vous donc, pour m'avoir détournée un instant de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures ? Oui, si vous le connoissiez, ou quand vous le connoîtrez, vous verrez que, dans le jugement que j'en porte, il n'y a ni illusion, ni prévention. Eh bien, est-ce assez vous montrer mon ame? Mon amitié est-elle passive, active ou indiscrète? — Le chevalier d'Aguesseau vous aura mandé que j'avois perdu patience. Je lui avois envoyé demander de vos nouvelles; dans ce moment-là, il n'en avoit pas eu ; mais dès qu'il reçut une lettre du 8, il me manda

que vous vous portiez bien ; et alors, je fus tentée de vous écrire, pour vous remercier de ce que vous aviez un ami qui avoit pu me tirer d'inquiétude ; et puis, je trouvai qu'il valoit mieux vous attendre. Oui, en effet, je veux vous attendre, et toujours. Pourquoi irois-je plus vite que vous ? je me fatiguerois et je gênerois vos pas. Je ne veux plus qu'aucune affection agite mon ame douloureusement, c'est trop. Je ne sais pas comment je puis suffire à la dépense que je fais. Il est vrai que j'ai réuni toutes mes forces en un seul point. Toute la nature est morte pour moi, excepté quelques objets qui animent et remplissent tous les momens de ma vie. Je n'existe pour rien : les choses, les plaisirs, la dissipation, la vanité, l'opinion, tout cela n'est plus à mon usage ; et j'ai regret au temps que j'y ai donné, quoiqu'il ait été bien court : car j'ai connu la douleur de bonne heure, et elle a cela de bon qu'elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, *le malheur*. Voilà la langue qui vous a plu : elle vous a rapproché de l'endroit sensible de votre ame, dont la dissipation et le ton aimable des femmes de ce pays-ci vous éloignoient sans

cesse. Vous m'avez su gré de vous ramener à ce que vous aviez aimé, à ce que vous aviez souffert : oui, il y a une espèce de douleur qui a un tel charme, qui porte une telle douceur dans l'ame, qu'on est tout prêt à préférer ce mal à ce qu'on appelle *plaisir*. Je goûte ce bonheur ou ce poison deux fois la semaine; et cette sorte de nourriture m'est bien plus nécessaire que l'air que je respire.— La comtesse de Boufflers m'a beaucoup parlé de vous, et de ce qu'elle vous mandoit ; elle vous aime, parce que vous avez fait le *Connétable*, et il y a assurément de quoi fonder son goût. Et moi je vous aimerois bien mieux, si vous n'étiez pas le *Connétable*. Oh! combien j'ai l'ame petite et bornée ! je hais également les patagons et les liliputiens ; mais que vous importe mon goût ? Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à grossir votre écriture; mais j'ai envie cependant de m'en plaindre : cela m'a ravi quelques lignes. Au nom de Dieu, restez comme vous êtes ; écrivez des pieds de mouches, faites le tour du monde, mais commencez par Paris; en un mot, ne changez pas un cheveu à votre manière d'ètre. Je ne sais pas si c'est la meilleure; mais elle m'est la plus agréable

possible. Cette louange n'est-elle pas *fade?* Ne vous moquez pas de moi; je suis bien bête, mais je vous assure que je suis une bonne créature, n'est-ce pas ?

## LETTRE XII.

Dimanche au soir, 1er août 1773.

Vous êtes trop aimable ; vous me surprenez en bien : il est ravissant d'avoir un plaisir sur lequel on ne comptoit point, et je suis charmée de vous devoir un mouvement qui fait du bien à mon ame. J'avois reçu hier une lettre de vous, du 18 : j'étois bien contente de voir que les dates se rapprochoient, que vous n'y mettiez plus quinze jours d'intervalle, et que je ne devois pas ce changement au regret que je vous avois marqué : c'étoit à vous, c'étoit à votre amitié; j'aime bien mieux ce qu'elle me donne que ce que j'en obtiendrois. Je voulois vous remercier, vous dire foiblement ce que je sens bien vivement, et j'ai été plus heureuse encore : j'ai reçu une autre lettre de vous aujourd'hui, du 18. Mon premier mouvement (je ne sais pourquoi) a été la crainte : l'habitude du malheur gâte tout ; mais j'ai été bientôt rassurée. Je vous ai trouvé bon, sensible, près de mon ame. Il me sembloit

que je devois m'applaudir d'avoir souffert, puisque ma douleur vous avoit intéressé. Oh ! de combien de regrets vous remplissez ma vie ! je jouirois de votre amitié; elle feroit ma consolation, elle feroit mon plaisir, et vous êtes à mille lieues ! je ne saurois me défendre de la crainte que tant d'objets nouveaux, qu'une vie aussi occupée et aussi dissipée que celle que vous êtes forcé de mener, ne détruisent ou du moins n'affoiblissent une liaison et un intérêt auxquels il a manqué peut-être le degré de chaleur qui en fait un besoin du cœur, ou le temps qui en fait une habitude. J'avoue que je mets bien peu de prix à ce dernier lien : c'est le sentiment de ceux qui n'en ont point ; mais voyez la funeste disposition de mon ame : je m'occupe de crainte, de regret, lorsque je devrois jouir des témoignages et des preuves de votre amitié. Elle est bien douce, elle est bien indulgente cette amitié : vous me pardonnez toute mon injustice; je vous ai accusé mille fois; mais en même temps je ne me suis jamais repentie de m'être livrée à vous par la confiance la plus intime. Il est impossible avec vous d'avoir à se reprocher une méprise ; et par-là on est à l'abri des

grands malheurs : car remarquez que toutes les tragédies sont fondées sur une méprise, et que presque tous les malheurs ont la même cause ; mais ne me punissez donc pas d'avoir été injuste, en ne me parlant plus de ce qui vous intéresse. Dites-moi tout ce que vous éprouvez, et je vous promets de le partager, et de vous dire encore l'impression que j'en recevrai. Je vous aime trop pour pouvoir m'imposer la moindre contrainte ; je préfère avoir à vous demander pardon, que de ne point faire de fautes. Je n'ai plus d'amour-propre avec vous, et je n'entends point toutes ces règles de conduite qui font qu'on est toujours content de soi, et qu'on est si froid avec ce que l'on aime. Je hais la prudence : je hais même ( souffrez que je vous le dise) *ces devoirs de l'amitié* qui font substituer la discrétion à l'intérêt, et la délicatesse à la sensibilité. Que vous dirai-je ? j'aime l'abandon ; je n'agis que de premier mouvement, et j'aime à la folie qu'on soit de même avec moi. Ah, mon Dieu ! que je suis loin de vous valoir ! je n'ai point vos vertus, je ne connois point de devoirs avec mon ami ; je me rapproche de l'état de nature : les sauvages n'aiment pas avec plus de simplicité et

de bonne foi. Le monde, le malheur, rien n'a pu corrompre mon cœur. Je ne serai jamais en garde contre vous; je ne vous soupçonnerai jamais. Vous dites que vous avez de l'amitié pour moi; vous êtes vertueux : que puis-je avoir à craindre? Je vous laisserai voir le trouble et l'agitation de mon ame, et je ne rougirai point de vous paroître foible et inconséquente. Je vous l'ai déjà dit, je ne prétends point à vous plaire; je ne peux point usurper votre estime : j'aime mieux mériter votre indulgence; enfin, je veux vous aimer de tout mon cœur, et avoir pour vous une confiance sans réserve. — Non, je ne vous crois pas *fin*, et je pense, comme vous, que la finesse est toujours une preuve de disette d'esprit; mais je vous crois bien *bête*, lorsque vous n'entendez pas ce qu'on vous désigne clairement; qu'importe le nom? il suffit qu'il ne puisse pas gâter ce que je vous ai dit de la personne; ce qui m'étonne, c'est que je vous l'ai nommée vingt fois; cela me prouve ce que je ne croyois pas, que je prononce son nom comme celui d'un autre : mais ce qui m'étonneroit bien plus encore, ce seroit si vous veniez à ne pas le distinguer des autres : cependant je vous assure qu'il

n'est pas fait pour rester dans la foule ; vous verrez.

J'ai vu aujourd'hui le chevalier d'Aguesseau. J'étois fière de pouvoir lui donner de vos nouvelles. Avec les autres personnes qui sont en droit d'en attendre, j'aurois eu un sentiment tout contraire : j'aurois craint de leur paroître plus heureuse qu'elles, et de vous faire accuser : car la plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées ; elles veulent seulement être préférées. Le chevalier d'Aguesseau m'a dit qu'il alloit vous écrire et vous mander des nouvelles ; pour moi, je ne m'intéresse qu'à une seule, et je voudrois bien pouvoir vous la mander......

Je serai bien aise de revoir le chevalier de *Chatelux ;* mais cependant si j'avois pu ajouter à son voyage ce que je voudrois retrancher du vôtre, je ne le verrois pas sitôt. Voyez, je vous en prie, combien je renverse l'ordre de la chronologie : il y a huit ans que j'aime le chevalier. Je suis bien aise que vous mettiez de l'intérêt dans votre voyage ; je desire même que vous y trouviez du plaisir : mais ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous regrettiez les gens qui vous aiment. Je voudrois que la Turquie,

la Hongrie et l'univers ne vous fissent pas oublier que vous manquez à leur bonheur; et je voudrois encore que vous revinssiez dans la résolution de ne pas les quitter au moment où ils commenceront à jouir du charme de votre amitié et de votre société. Adieu. Je ne vous ai pas dit que je suis malade comme une bête : mais mon ame est moins souffrante ; ainsi je ne dois pas me plaindre. Faites que j'aie à me louer de votre caractère, et vous serez bien aimable.

## LETTRE XIII.

Dimanche, 8 août 1773.

Voyez quelle folie d'aller vous chercher, d'aller vous attendre à Breslau ! vous y serez occupé du roi, des troupes, de vos succès, etc. etc. et rien ne vous portera à jeter vos regards vers Paris. J'ai tort ; Paris est bien grand, mais vous m'y laisseriez dans la foule. Cependant, croyez-moi, il y a peu, mais très-peu, et si je ne craignois de vous affliger, je vous dirois : il n'y a personne qui vous regrette plus sincèrement que moi. Tout le monde est occupé ou dissipé ; moi seule, je crois, ne saurois perdre de vue ce qui m'afflige, ou ce que je desire. Je ne sais pas comment on fait pour s'accoutumer aux privations : celles qui touchent l'ame sont si sensibles ! elles n'ont point de dédommagement. Je ne conçois point qu'il n'y ait pas encore trois mois que vous êtes parti, et je conçois bien moins encore comment il faudra vous attendre jusqu'à la fin de novembre. Votre présence ne pourroit que me

consoler, et je la regrette comme mon plaisir. Ah ! l'amitié, ce bienfait de la nature, est donc un nouveau malheur pour moi ! tout ce qui affecte mon ame en devient le poison. Vous étiez pour moi une connoissance si aimable : votre ton, vos manières, votre esprit, tout me plaisoit; un degré d'intérêt a tout gâté; je me suis livrée au bien que vous me faisiez. Ah ! pourquoi avez-vous pénétré dans mon ame ? pourquoi me montriez-vous la vôtre ? pourquoi établir un commerce intime entre deux personnes que tout sépare ? est-ce vous, ou est-ce moi qui suis coupable de l'espèce de douleur dont je souffre ? quelquefois je suis arrêtée sur le desir que j'ai de votre retour, parce que je crains que vous n'affligiez mon amitié : cependant elle sera bien peu exigeante; vous serez tellement occupé, dissipé et entraîné, qu'à Paris même, vous serez peut-être plus loin de moi qu'à Breslau. Songez donc à tout ce que vous aurez acquis auprès des gens qui aiment par air et par désœuvrement. Vous viendrez de si loin, on s'intéressera tant à ce que vous aurez vu, on sera si charmé de vous voir, de vous entendre, qu'il n'y aura pas moyen de vous

dérober à tant d'empressement. Eh bien! soit; je ne vous verrai guère et je vous attendrai souvent : c'est quelque chose. D'ailleurs, quand on est honnête et sensible, on revient souvent où l'on est toujours attendu. Je voudrois en être là; mais au moins n'êtes-vous pas dans l'intention d'abréger, plutôt que de prolonger votre voyage? Que verrez-vous de mieux, de plus intéressant que ce que vous voyez en Silésie? et puis, si vous n'avez pas le soin d'écrire de Suède, si vous attendez d'avoir reçu des lettres, vous voyez bien qu'on sera trois mois sans entendre parler de vous, et ce n'est plus là être absent, c'est être mort. Quand vous seriez condamné aux mêmes privations, vous en souffririez moins; d'ailleurs c'est votre faute : vous vous y êtes soumis en partant, et vos amis n'y ont pas donné leur consentement. En un mot, soit justice, soit générosité, je veux avoir de vos nouvelles, et il n'y a ni raison, ni prétexte qui puisse vous autoriser à être jamais aussi long-temps sans m'écrire que vous l'avez été de Prague à Vienne. Songez que vous *devez* beaucoup à ma situation : je suis malheureuse, je suis malade; voyez si cela ne sollicite pas votre vertu. Ce qu'elle

m'accordera, sera payé d'une reconnoissance infinie. Mon Dieu ! le pauvre motif et le pitoyable sentiment ! ne trouvez-vous pas ? — J'ai lu ces jours passés l'extrait d'un éloge de Colbert, qui concourt à l'Académie française. Cet extrait m'a paru d'un ton si ferme, si noble, si élevé, si original, que tout à coup j'ai desiré qu'il fût de vous. Je ne sais si le reste de cet ouvrage en seroit digne ; mais vous ne désavoueriez pas le peu que j'en ai vu. — J'ai eu la fièvre tous ces jours passés ; la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai fini ma lettre en tremblant le frisson. Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon ame ; mais elle avoit gagné ma mauvaise machine. Je me sens détruite, et j'ai toujours été si malheureuse, que j'ai quelque chose qui me dit que je mourrai au moment où mon malheur pourroit finir. Revenez, et du moins je serai sûre d'avoir goûté, avant de mourir, une consolation bien douce pour mon ame. Je me reproche d'avoir été injuste avec vous. Mon Dieu ! si vous avez souffert, vous m'aurez pardonné : il y a des situations qui demandent tant d'indulgence ! — J'ai lu le livre si attendu de M. Helvétius. Je suis effrayée de

sa grosseur, deux volumes de six cents pages chacun ! votre *voracité* en viendroit à bout dans deux jours; mais moi, je ne saurois lire avec intérêt : mes affections retiennent toute mon attention; je lis toujours ce que je sens, et non pas ce que je vois. Ah, mon Dieu ! que l'esprit *s'amoindrit* en aimant ! il est vrai que l'ame n'y perd rien; mais que fait-on d'une ame? — J'oubliois de vous répondre sur l'affaire du comte de C*** : elle est un peu plus reculée que lorsqu'il en a eu la première pensée ; vous ne pouvez croire quel pauvre homme est celui dont dépend cette affaire : il n'est pas bête, mais c'est le plus sot de tous les hommes. Sa femme vaut mieux : mais l'occupation où elle est d'elle-même, absorbe toutes ses facultés. En tout, ce sont des gens dont le vrai mérite est d'avoir un excellent cuisinier. Que de gens dont on dit du bien, qui n'ont pas d'autre valeur ! Non, l'espèce humaine n'est pas méchante : elle n'est que sotte, et à Paris elle est aussi vaine et aussi frivole que sotte : mais qu'importe, pourvu que ce qu'on aime soit bon, aimable et excellent?

Ah ! si vous saviez ce qui amuse, ce qui attache le public ! une tragédie de M. Dorat.

(elle est dénuée d'esprit, d'intérêt et de talent), et puis encore une comédie de M. Dorat. C'est le chef-d'œuvre du mauvais goût et du mauvais ton; c'est un jargon inintelligible. Enfin les applaudissemens qu'on donne à cela, m'avoient réellement attristée l'autre jour. Cela est fait pour décourager le talent.

## LETTRE XIV.

Dimanche, 15 août 1773.

MON Dieu ! écoutez-moi ; et une fois pour toutes, croyez que je ne puis pas avoir de tort avec vous, et vous savez bien pourquoi je ne puis pas avoir de tort. Je n'ai donc point eu de négligence, puisque, depuis le 3 juillet, voilà ma cinquième lettre, le 15, le 26, le 1er août, le 6 ou le 7, et aujourd'hui. Je n'entends pas pourquoi le 3 vous n'aviez pas ma lettre du 15. Je ne puis pas me faire aux irrégularités de la poste : elles font le tourment de ma vie ; mais vous m'étonnez, vous, d'y mettre autant d'importance. Comment donc votre ame peut-elle suffire à tout ? je ne fais qu'une seule chose, et j'en meurs de fatigue et de douleur : cette citation des regrets de ce père, à propos de mes lettres, est bien charmante. Est-ce avec de l'esprit qu'on pénètre si avant dans une ame sensible ? non, votre esprit me plairoit, mais il ne me toucheroit pas. Comment avez-vous pu penser que j'aie formé le projet de vous in-

quiéter ? Eh, bon Dieu ! où aurois-je trouvé cette sotte confiance ? Vous punir ? et de quoi ? En supposant, ce qui n'est assurément pas, que je fusse mécontente de votre amitié, est-ce que je serois en droit de me plaindre ? et ne seroit-ce pas le comble de l'impertinence d'aller imaginer que mes lettres seront une privation sensible pour vous ? Si je vous dis que je ne suis pas si sottement vaine que la plupart des femmes, vous ne serez pas obligé de m'en croire : mais connoissez-moi mieux, et vous verrez que je reçois à titre de grace tout ce qu'on veut bien m'accorder; que j'en jouis avec sensibilité; que j'y réponds avec toute la tendresse et la sincérité de mon ame; mais jamais je ne me sens animée de cette sorte de confiance qu'on ne trouve point dans son cœur, mais bien dans l'amour-propre qui fait exiger de ce qu'on aime, et qui ose quelquefois le mettre à l'épreuve. L'usage du monde n'a point altéré la simplicité et la vérité de mes sentimens. Remarquez que je ne me loue pas : je me défends. Je suis fâchée et inquiète de votre mal à la jambe : vous ne la ménagerez pas, quoi que vous en disiez, et voilà de quoi je suis inquiète plus

que de votre mal. Mon Dieu ! que vous avez bien raison ! il n'y a rien de si froid et de si plat que de ménager ses amis. Hélas ! le grand malheur de l'absence, c'est de trop ignorer tous les détails qui les touchent. En disant beaucoup, on laisse encore tant à desirer ! il me semble que mon ami omet toujours ce que j'ai besoin de savoir. Mais pourquoi donc vous excéder de fatigue ! le manque de sommeil épuise la tête, et, quelque forte que puisse être la vôtre, je suis assurée que, lorsque vous avez passé la nuit, vous tirez un moins bon parti des choses et des objets que vous voulez observer, sans compter que vous risquez d'affoiblir votre santé. Pour arriver au but que vous vous proposez, il faut non-seulement vivre, mais se bien porter; pour s'exalter l'ame au point de tout sacrifier à l'amour de la gloire, je crois qu'il est bon de conserver son estomac. Ah ! si vous saviez combien les souffrances physiques rapetissent l'ame ! je vous réponds que vous ne prodigueriez pas, comme vous le faites, votre sommeil et vos forces. Je vous parle là une langue bien triviale, mais c'est celle de l'amitié. Remarquez que les personnes qui aiment à plaire ne disent pas

un mot de tout cela. Le ton de l'intérêt est sans grace, il est pesant, il se répète ; mais il n'ennuie pas lorsqu'on le sent pour quelqu'un qui le mérite si bien. En effet, il ne tiendroit qu'à moi de croire que l'inquiétude où vous étiez lorsque vous m'avez écrit, troubloit un peu votre jugement : vous me pressez de vous écrire, sans me dire où il faut adresser ma lettre. Je sais que vous n'êtes plus à Vienne depuis le 12 au plus tard, et cependant je vous y écris : cela n'a pas le sens commun. Ce qui, je crois, ne l'a pas davantage, c'est de vous avoir écrit à Breslau : mais pourquoi donc, lorsqu'on fait le tour du monde, conserver le besoin d'entendre parler de ses amis ? Ah ! oui, vous êtes bien inconséquent ! en vérité, il y a des momens où je me sens si lasse, que je suis toute prête à vous laisser en chemin. Je suis si malade, je suis si triste, qu'il me semble que ce seroit vous servir que de me laisser tout-à-fait oublier. Plus vous avez de bonté, plus vous êtes sensible, et plus j'ose vous répondre que vous vous repentirez souvent de vous être livré trop vîte à une liaison, dont tout l'avantage devoit être pour moi. — Il y a un article dans votre

lettre, sur lequel mes yeux ne pouvoient s'arrêter, et mon ame sembloit s'y attacher. Mon Dieu ! quel mot vous me prononcez ! mon sang se glace ; non, non, mon ame ne chercheroit plus la vôtre. Ah ! cette pensée me fait mourir ! Soyez ma consolation ; calmez, s'il est possible, le trouble de mon ame : mais gardez-vous de penser que je pusse survivre un instant à un malheur dont la seule crainte remplit ma vie d'un effroi qui a détruit ma santé, et qui trouble sans cesse ma raison. Adieu ; je ne saurois continuer : je me sens le cœur serré ; si je puis me distraire, je reprendrai : car j'ai à me justifier et à vous demander pardon, quoique je ne sois pas coupable.

Toujours dimanche.

J'ai été tentée de vous avertir que j'avois dit cette phrase sur le Roi de Prusse, qui étoit charmante, et que je crus pouvoir répéter sans inconvénient. Elle fut trouvée comme elle est, et elle fut répétée tant et tant qu'elle alla jusqu'à madame du Deffand, qui la trouva très-mauvaise, qui la retourna, qui la commenta, et qui éprouva sur son avis mille contradictions. Enfin, elle finit

par dire, que quand vous auriez fait *Athalie* avec le *Connétable*, cela ne l'empêcheroit pas de trouver le fond et la forme de cette pensée détestables. A quelques jours de là, elle en parla à l'ambassadeur de Naples sur le même ton ; cela l'impatienta, et il lui dit que lorsqu'on vouloit critiquer, il falloit au moins citer de bonne foi, et qu'en changeant les termes de cette phrase, il trouvoit encore sa critique aussi sévère qu'injuste. Madame de Luxembourg, madame de Beauveau, devant qui cela se passoit, et qui étoient contre madame du Deffand, demandèrent à l'ambassadeur s'il pourroit avoir une copie de cette phrase : il la leur promit ; il vint me conter toute cette sotte dispute, et j'avoue que le plaisir de confondre madame du Deffand, me fit céder à la prière de l'ambassadeur : je lui fis copier ces trois lignes, et il s'en alla triomphant. Alors madame du Deffand fut confondue, ou du moins elle n'osa plus dénigrer ce que tout le monde trouvoit charmant. Jusque-là il n'avoit pas été question de savoir à qui vous l'aviez écrite. Elle s'avisa de le demander : l'ambassadeur s'y refusa, elle n'en eut que plus de curiosité ; enfin il lui dit que

c'étoit à moi; et il ajouta : c'est à coup sûr par pressentiment que vous avez dénigré quelque chose qui est plein d'esprit et de graces. Voilà un long récit : je vous l'aurois conté dans le temps; mais c'est que cela me parut pitoyable, transporté à quatre cents lieues. Il faut ajouter que l'ambassadeur me rapporta cette copie qui fut brûlée. Et puis voyez quelles sottises occupent les gens du monde ! quel vide cela prouve ! oui, le malheur est bon à quelque chose : il corrige de toutes ces petites passions qui agitent les gens oisifs et corrompus. Ah ! s'ils pouvoient aimer, ils deviendroient bons. Vous voyez après cela, si je suis coupable d'indiscrétion; et si vous me le dites, je le croirai : mais ne me dites point qu'on croira *que nous nous écrivons pour faire de l'esprit*, etc. Eh ! que nous importe ce que les sots ou les méchans croiront : ils ne sont forts que parce qu'on les craint ; je les hais, je les fuis, mais je ne les crains plus. Depuis quelques années, j'ai tellement apprécié ceux qui jugent, que je n'oserois pas vous dire le mépris que j'ai pour l'opinion. Je ne voudrois pas la braver, mais voilà tout. Il y a une passion qui ferme l'ame à toutes les

misères qui tourmentent les gens du monde, j'en fais la triste expérience. Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plaisir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature. Oh! non, je n'ai point de petitesse. Songez que je ne tiens à la vie que par un point : s'il venoit à m'échapper, je mourrois. D'après cette disposition intime, profonde et permanente, vous croirez sans peine que tout est anéanti pour moi. Je ne sais par quelle fatalité ou par quel bonheur, j'ai été susceptible d'une affection nouvelle : en me recherchant, je n'en saurois trouver, ni expliquer la cause; mais quelle qu'elle soit, ses effets mettent de la douceur dans ma vie. Il me paroît inoui que mon malheur ait pu vous intéresser : cela me prouve la bonté, la sensibilité de votre cœur. Je me reproche à présent les remords que j'ai eu en me livrant à mon penchant pour vous : le malheur rend sévère envers soi-même; je me croyois coupable du bien qùe vous me faisiez; est-ce à présent, étoit-ce alors que je me faisois illusion? en honneur, je n'en sais rien : mais vous, dont le malheur ne bouleverse pas l'ame, vous me jugerez mieux; et quand je

vous verrai, vous me direz si je dois m'applaudir ou m'affliger du sentiment que vous m'inspirez. — J'ai reçu hier des nouvelles qui m'alarment : sa santé ne sauroit se raffermir ; il est toujours menacé d'un accident funeste, et dont il a été deux fois à l'agonie depuis un an : voyez s'il est possible de vivre. Adieu ; donnez-moi de vos nouvelles.

# LETTRE XV.

Lundi, 16 août 1773.

Je rouvre ma lettre, pour vous dire combien je suis pénétrée de la bonté que vous avez d'être aussi inquiet de n'avoir pas reçu de mes nouvelles. Je n'en conçois pas la raison : car ce sont mes amis qui ont été chargés de remettre mes lettres à la grande poste. M. d'Alembert a reçu hier votre lettre du 6. Je me suis chargée de vous répondre, et je ne vous dirai jamais à quel point je suis fâchée et bien *aise* de vous avoir donné de l'inquiétude; si j'avois tort, je serois désolée. Mais pourquoi donc avez-vous renoncé à aller dans le nord? Je ne puis croire que ce soit uniquement pour abréger le temps de votre voyage : à qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède? Si on l'a exigé, vous êtes content : le mouvement de cette personne vous a déjà payé. Enfin, si votre retour est avancé, j'aime la personne ou la chose qui en est cause : mais l'année prochaine, il faudra encore aller en *Russie ;* et puis ne faudra-t-il pas tout-à-l'heure

aller à Montauban; et puis les campagnes, et puis celle où vous trouverez le plaisir et où vous chercherez le bonheur, et puis, et puis : mais n'importe; tout cela vaut mieux que la Suède; et je ne sais, quelque chose me dit que je ne dois pas m'inquiéter de ce qui arrivera l'année prochaine: comme vous le disiez, on a le temps de mourir cent fois. Mais pourquoi n'est-ce pas à moi que vous avez dit que vous abrégiez votre voyage? je l'aurois su un jour plutôt. Vous m'avez fait un reproche; j'ai envie de vous le rendre : est-ce vous qui êtes coupable de ce que me mande le chevalier de Chatelux? Il prétend que je vous aime beaucoup. Comment le sait-il? je n'ai mis que vous et celui à qui je dis tout, dans mon secret; lui auriez-vous écrit? Si cela étoit, j'aurois à vous remercier et à me plaindre.

M. d'Alembert est dans ce moment-ci chez madame Geoffrin. Je ne doute pas qu'elle ne se fasse un plaisir d'écrire au Roi de Pologne. Savez-vous bien qu'on pourroit mettre sa vanité à vous louer et à vous aimer? mais sur-tout n'allez pas croire que ce soit ce mouvement qui m'ait portée vers vous : eh ! que cela seroit *frêle !* J'espère

qu'avant de partir de Vienne, vous aurez été accablé de mes lettres jusqu'au dégoût. N'oubliez pas que vous avez à m'accuser la réception de cinq, en comptant celle-ci. Vous seriez bien aimable, si vous répondiez à toutes mes questions; mais vous manquez de temps et peut-être de confiance; quant à moi, qui ne manque ni de facilité ni d'*indulgence*, je vous pardonnerai. Il me semble que dans cette longue lettre que je vous écris, j'ai omis un article assez curieux; c'est ma santé : elle est détestable : je tousse à mourir, et avec assez d'effort pour cracher du sang. Je passe une partie de ma vie sans pouvoir parler; ma voix est éteinte, et c'est de toutes les incommodités celle qui convient le mieux à la disposition de mon ame : j'aime le silence, le recueillement, la retraite. Je ne dors point ou presque point, et je ne m'ennuie jamais. N'allez-vous pas croire que je suis heureuse? Si j'ajoutois que je ne changerois pas ma situation pour celle de qui que ce soit dans le monde, vous me croiriez en paradis; vous auriez tort : pour y aller, il faut être morte, et voilà ce que je voudrois être; mais venez, et écrivez-moi beaucoup, beaucoup.

## LETTRE XVI.

Ce 22 août 1773.

J'ai reçu hier votre lettre du 10, elle m'a fait du bien. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis huit jours ! combien mon cœur a été navré de douleur ! dans quel trouble, dans quelles alarmes je consume ma vie ! je n'ai plus la liberté de m'en délivrer, cela m'est affreux, et il n'est pas au pouvoir de ce que j'aime de faire cesser mes maux : il les sent, il en souffre; il est encore plus malheureux que moi, parce que son ame est plus forte, a plus d'énergie et de sensibilité que la mienne. Depuis un an, tous les momens de sa vie ont été marqués par le malheur : il en mourra et il veut que je vive. Oh, mon dieu ! mon ame ne peut pas suffire à ce qu'elle sent et à ce qu'elle souffre ; voyez ma faiblesse; voyez combien le malheur rend indiscret et personnel : je vous occupe de moi, je vous attriste peut-être. Ah ! pardonnez-le-moi : cet excès de confiance vient de mon amitié, de ma tendre amitié pour vous. Vous

m'avez déjà marqué tant de bonté et d'indulgence, qu'il me semble que je n'en peux plus abuser. Hélas! si vous souffriez, qui est-ce qui le sentiroit et qui le partageroit mieux que moi? vous voyez dans mon ame, vous voyez ce qu'elle est pour vous. Eh! je le sens, au comble du malheur, en invoquant la mort à chaque instant, vous me coûteriez un regret; vous me consolez, et cependant je succombe sous le poids de mes maux. Eh! non, c'est que ce ne sont pas les miens qui me déchirent : ce sont ceux de mon ami, pour lequel je n'ai ni remède, ni consolation : voilà le supplice d'une ame sensible et dévouée; vous avez aimé, vous m'entendrez et vous me plaindrez. Mais voyez combien l'on saisit avidement ce qui fait espérer quelque soulagement. — D'après ce que vous aviez mandé à M. d'Alembert, je comptois vous voir à la fin de septembre, et vous ne serez ici qu'à la fin d'octobre; mais au moins y serez-vous? Hélas! je ne sais si je puis me permettre d'espérer jusque-là. Je vous parle peut-être pour la dernière fois. Concevez-vous la situation où je suis? je n'ose me permettre, ni projet, ni espérance. Ah! j'avois beaucoup souffert de l'injustice et de

la méchanceté des hommes, j'en avois été réduite au désespoir; mais il le faut avouer, il n'y a point de malheur comparable à celui d'une passion profonde et malheureuse : elle a effacé dix ans de supplice. Il me semble que je ne vis que depuis que j'aime; tout ce qui m'affectoit, tout ce qui m'avoit rendue malheureuse jusque là, s'est anéanti; et cependant aux yeux des gens calmes et raisonnables, je n'aurois de malheurs que ceux que je ne sens plus; ils appellent les passions des malheurs factices. Hélas ! c'est qu'ils n'aiment rien ; c'est qu'ils ne vivent que de vanité et d'ambition, et moi je ne vis plus que pour aimer. Je ne suis plus au ton ni aux sentimens de la société : il y a bien plus, je serois incapable de remplir aucun devoir; mais heureusement je suis libre , je suis indépendante, et en me livrant toute entière à ma disposition , je n'ai point de remords, parce que je ne manque à personne. Mais voyez le peu de cas que vous devez faire de moi ; je me reproche souvent la bonté et l'estime qu'on me montre; j'usurpe beaucoup dans la société; on me juge trop favorablement, parce qu'on ne me connoît point. Il est vrai aussi que j'ai tellement été

victime de la calomnie et de la méchanceté de mes ennemis, que c'est une sorte de dédommagement que j'éprouve à présent.

J'ai été interrompue par l'arrivée du chevalier de Chatelux, qui est entré dans ma chambre sans se faire annoncer, et je le croyois à Ferney. Je lui ai dit que j'étois bien aise de son retour; mais mon cœur n'en sentoit rien. Il n'a pas un instant suspendu ma douleur; je sentois seulement qu'il me privoit de vous écrire, c'est cependant ce qu'on appelle un ami. En effet, je m'intéresse à lui, mais il ne peut rien pour mon bonheur. Mon dieu! peut-être que mon ame est fermée à jamais à ce sentiment : si cela étoit, que faire de la vie? Je m'en remets à vous pour faire cette épreuve; venez, mais cela me fait peur. Ah! si mon ame venoit à rester à froid, je serois désolée; et vous, y seriez-vous sensible? auriez-vous assez de bonté pour regretter mon plaisir; mais sans doute, au moment où je vous verrai, vous serez encore tout occupé de celui que vous aurez senti en revoyant ce que vous aimez. Convenez que ce jour-là vous serez plus éloigné de moi que vous ne l'êtes de Breslau. Mon dieu! cela est juste; pourvu que

lorsque vous serez calme, vous reveniez à moi, je serai trop heureuse. Je suis non-seulement contente, mais encore pénétrée de ce que vous m'accordez; je ne sais même si j'y réponds, qu'en pensez-vous? lequel de nous est en reste? en jugeant par ses situations, il me semble que l'avantage seroit pour moi. Le malheur dispose bien plus à l'amitié et à la tendresse, que la vie que vous menez. D'ailleurs, toutes choses égales, n'êtes-vous pas mille fois plus aimable et plus digne d'être aimé? mais venez: il y a des jours, il y a des momens où mon ame est tellement absorbée, que je crains de ne pas vous aimer assez. Souffrez que je vous fasse un reproche; votre confiance manque à mon amitié, vous ne me dites plus rien de vous, pourquoi cela? j'ai été injuste une fois, je le sais, m'en puniriez-vous? Comment, si vous aimez, n'avez-vous rien à me dire? Vous souffrez, vous espérez, vous jouissez, pourquoi ne m'en dites-vous rien? Vous me parlez si peu de vous, que vos lettres pourroient presque aller à toutes les femmes que vous connoissez. Il n'en est pas de même des miennes: elles ne peuvent avoir qu'une adresse. Voyez si j'ai tort; est-ce

trop exiger que l'égalité dans la confiance? — Voici la quatrième lettre dont vous avez encore à m'accuser la réception : ne l'oubliez pas. Je crois que c'est une folie de vous avoir écrit à Breslau; vous n'aurez pas pensé à la poste et ma lettre y sera restée. Mais au moins brûlez-vous les miennes? je vois d'ici qu'elles tombent des paquets énormes que vous tirez de vos poches : le désordre de vos papiers trouble ma confiance, vous voyez qu'il ne l'arrête pas. Adieu. J'ai mal à la poitrine. Votre jambe est-elle guérie? de vos nouvelles.

## LETTRE XVII.

Lundi, 6 septembre 1773.

Votre silence me fait mal. Je ne vous accuse point; mais je souffre, et j'ai peine à me persuader qu'avec un intérêt égal à celui qui m'anime, je fusse un mois sans entendre parler de vous; mais, mon dieu! dites-moi, quel prix mettez-vous donc à l'amitié, si le mouvement vous en sépare tout-à-fait? Ah! que vous êtes heureux! Un roi, un empereur, des troupes, des camps, vous font oublier ce qui vous aime, et (ce qui est peut-être plus près encore d'une ame sensible) les personnes que votre amitié soutient et console. Non, je ne vous cherche point de tort, et je voudrois même que votre oubli ne m'en parût pas un; je voudrois trouver en moi la disposition qui fait tout approuver ou tout souffrir sans se plaindre. Voilà ma cinquième lettre sans réponse; je vous demande combien il y a de personnes avec qui vous feriez de pareilles avances. Je ne sais pourquoi je m'étois per-

suadée que je recevrois de vos nouvelles de Breslau, soit que vous reçussiez la lettre que je vous y ai adressée, soit qu'elle fût perdue; mais mon espérance a été trompée. Oh! je vous hais de me faire connoître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir : je n'avois pas besoin de tous ce mouvemens; que ne me laissiez-vous en repos? mon ame n'avoit pas besoin d'aimer; elle étoit remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant; et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous : vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée; en me consolant, vous m'avez attachée à vous, et ce qu'il y a de singulier, c'est que le bien que vous m'avez fait, que j'ai reçu sans y donner mon consentement, loin de me rendre facile et souple, comme le sont les gens qui reçoivent grace, semble, au contraire, m'avoir acquis le droit d'être exigeante sur votre amitié. Vous qui voyez de *haut* et qui voyez *profondément*, dites-moi si c'est là le mouvement d'une ame ingrate, ou peut-être trop sensible : ce que vous me direz, je le croirai. Si je voulois, ou plutôt si je n'étois pas inquiète et mécontente de votre silence, je vous

ferois une querelle, que vous entendriez à merveille, à laquelle vous répondriez avec plaisir, et votre justification seroit sans doute un nouveau crime; mais vous êtes si loin, vous êtes si pressé, si occupé, et pire que cela, si enivré! ce mot me venge; mais il ne me contente pas. Revenez donc : je vois le temps s'écouler avec un plaisir que je ne puis exprimer. On dit que le passé n'est rien; pour moi, j'en suis accablée; c'est justement parce que j'ai beaucoup souffert, qu'il m'est affreux de souffrir encore. Mais, mon dieu! il y a de la folie à me promettre quelque douceur, quelque consolation de votre amitié : vous avez acquis tant d'idées nouvelles; votre ame a été agitée de tant de sentimens divers, qu'il ne restera pas trace de l'impression que vous aviez reçue par mon malheur et ma confiance. Eh! bien, venez toujours; j'en jugerai et je verrai clair : car l'illusion n'est point à l'usage des malheureux : d'ailleurs vous avez autant de franchise que j'ai de vérité; nous ne nous tromperons pas un moment; venez donc, et ne rapportez pas de votre voyage l'impression de tristesse que le chevalier a rapportée d'Italie. Il parle de tout ce qu'il a vu sans plaisir, et tout ce

qu'il voit ne lui en fait pas davantage ; en un mot, je ne changerois pas ma disposition contre la sienne, et cependant je passe ma vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur ; mais aussi, ce que j'attends, ce que je desire, ce que j'obtiens, ce qu'on me donne, a un tel prix pour mon ame! Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des momens, où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur. Voyez si, en effet, je n'y dois pas tenir, s'il ne doit pas m'être cher : il est cause que je vous connois, que je vous aime, que peut-être j'en aurai un ami de plus ; car vous me le dites : si j'avois été calme, raisonnable, froide, rien de tout cela ne seroit arrivé. Je végéterois avec toutes les femmes qui jouent de l'éventail, en causant du jugement de M. de Morangiez, et de l'entrée de madame la comtesse de Provence à Paris. Oui, je le répète : je préfère mon malheur à tout ce que les gens du monde appellent bonheur ou plaisir ; j'en mourrai peut-être, mais cela vaut mieux que de n'avoir jamais vêcu. M'entendez-vous ? êtes-vous à mon ton ? auriez-vous oublié que vous avez été aussi malade et plus heureux que moi ? Adieu ; je ne sais pas comment cela se fait : je

ne voulois vous écrire que quatre lignes, et mon plaisir m'a entraînée. Combien y a-t-il de personnes que vous aurez plus de plaisir à revoir que moi ? Je m'en vais vous en donner la liste. — Madame de ***, le chevalier d'Aguesseau, le comte de Broglie, le prince de Beauveau, M. de Rochambeau, etc. etc. etc. mesdames de Beauveau, de Boufflers, de Rochambeau, de Martinville, etc. etc. et puis le chevalier de Chatelux, et puis moi enfin, et à la fin. Eh bien ! voyez la différence; je n'en nommerai qu'un contre vous dix; mais le cœur ne se conduit pas d'après la justice : il est despote et absolu. Je vous le pardonne; mais revenez.

# LETTRE XVIII.

Ce jeudi, 23 septembre 1775.

Après avoir attendu plus d'un mois de vos nouvelles, vous m'apprenez que vous avez été bien malade; et vous croyez rassurer mon amitié, en me disant qu'il n'y a point d'inquiétude à avoir, parce que la fièvre vous avoit quitté la veille. De bonne foi, croyez-vous que, sur cette assurance, l'ame puisse se calmer? Hélas ! je le vois trop, vous me traitez comme les gens du monde qui se disent amis, et qui ne sentent rien : ils ne sont agités et occupés que de leur propre intérêt ou de leur sotte vanité; mais, mon Dieu ! je ne les critique point, je m'afflige de ce que vous souffrez et de ce que je crains. Si vous saviez combien vous m'occupez douloureusement depuis un mois ! mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler : c'est de votre santé et de votre retour. Au nom de l'amitié, ne faites point de folies : dormez, reposez-vous, et pour arriver plus tôt, ne risquez pas de n'arriver jamais. Au moins,

aurez-vous eu le soin de me donner de vos nouvelles avant que de quitter Breslau ? Vous serez accablé de mes lettres en arrivant à Vienne : n'oubliez pas de m'en accuser la réception, et pour cause ; celle-ci est la cinquième dont vous avez à me parler. Ce n'étoit pas ma lettre que vous envoyiez chercher à la poste de Breslau ; voyez si je suis bonne et généreuse : j'aurois voulu qu'elle pût se métamorphoser en celle que vous attendiez, et dont votre ame avoit besoin. Je ne sais à quoi cela tient, mais vous êtes l'homme du monde à qui j'ai le moins d'envie de plaire, avec qui je veuille le moins faire valoir ce que vous appelez *mes attentions*. C'est que je ne veux point de votre reconnoissance ; c'est un sentiment que j'abhorre. Je voudrois bien me tromper ; mais au ton de votre lettre, je vois que vous étiez bien foible, bien pâle et bien abattu. Je meurs de crainte que, dans cette disposition, vous n'ayez pas songé à m'écrire : si cela est vrai, vous serez bien coupable. Sachez-moi gré de ne point vous faire de reproches aujourd'hui : je pourrois pourtant avec justice vous en accabler. Je suis ravie que vous ayez été content de votre voyage.

M. d'Alembert n'a pas eu de nouvelles du Roi depuis son retour de Silésie. Adieu : il faut couper court ; si je vous parlois de vous, j'aurois trop de choses à vous dire ; et si je vous parlois de moi, cela seroit trop triste pour un convalescent.

M. d'Alembert vous attend avec impatience. Le chevalier de Chatelux est absorbé par les comédies de la Chevrette ; mais son accent est froid et triste. Adieu ; vous croyez donc que je vous reverrai dans un mois ? Il y a trop loin pour en sentir du plaisir.

## LETTRE XIX.

1773.

Me voilà : le courage m'a manqué. Quand je n'ai pas ce que j'aime, je préfère être seule : je cause alors avec mes amis, avec plus d'intimité et d'abandon. Je viens d'écrire trois heures, et j'en suis aveugle, mais non pas ennuyée. Madame de Boufflers m'a permis de vous demander une copie de sa lettre ; apportez-la-moi demain, je vous en prie ; apportez-moi la suite de votre voyage qui me fait un plaisir infini. Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir ? J'aimerois le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir, parce que c'est plus long-temps ; enfin j'aimerai ce que vous voudrez bien m'accorder. Bonsoir ; je ne me suis pas endormie la nuit dernière.

## LETTRE XX.

Huit heures et demie, 1773.

Mon ami, je ne vous verrai pas, et vous me direz que ce n'est pas votre faute ! mais si vous avièz eu la millième partie du desir que j'ai de vous voir, vous seriez là ; je serois heureuse. Non, j'ai tort, je souffrirois ; mais je n'envierois pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Tous ces jours passés, vous avez mis mon ame à la torture. Je vous ai vu ce matin, j'ai tout oublié, et il me sembloit que je ne faisois pas assez pour vous, en vous aimant de toute mon ame, en étant dans la disposition de vivre et de mourir pour vous. Vous valez mieux que tout cela ; oui, si je ne savois que vous aimer, ce ne seroit rien en effet : car y a-t-il rien de plus doux et de plus naturel que d'aimer à la folie ce qui est parfaitement aimable ? Mais, mon ami, je fais mieux qu'aimer : je sais souffrir ; je saurois renoncer à mon plaisir pour votre bon-

heur. Mais voilà quelqu'un qui vient troubler la satisfaction que j'ai à vous prouver que je vous aime.

Savez-vous pourquoi je vous écris? c'est parce que cela me plaît : vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avois dit. Mais, mon Dieu! où êtes-vous? Si vous avez du bonheur, je ne dois plus me plaindre de ce que vous m'enlevez le mien.

## LETTRE XXI.

1773.

Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi? comment êtes-vous? vous verrai-je? ah! ne m'ôtez rien : le temps est si court, et je mets tant de prix à celui que j'emploie a vous voir! Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête, ni dans le sang : j'y ai pire que cela, j'y ai ce qui feroit bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime étoit animé du même mouvement :, mais, mon Dieu! ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une ame sensible. Bonjour; je veux vous voir. Vous auriez dû venir dîner avec moi chez madame Geoffrin. Je n'osai pas vous le dire hier au soir. Oui, vous devriez m'aimer à la folie; je n'exige rien; je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur, mon ami; je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

# LETTRE XXII.

Quatre heures, 1773.

Vous n'êtes pas parti; du moins je l'espère; voici ce que vous aurez dit: il fait un temps affreux, j'irai demain à la campagne; j'y serai mené; *je la verrai* cette après-dînée. J'irai passer la soirée chez madame de V..... Mon ami, si vous avez raisonné ainsi, M. d'Alembert vous permettra de raisonner à l'avenir, et vous n'en serez pas réduit à faire et à ne faire que des *Connétables*. Racine n'auroit pas voulu qu'on l'empêchât de faire les Lettres sur les Visionnaires, ni même son histoire de Port-Royal. Voilà les deux volumes; si vous les perdez, je vous préviens que vous serez perdu dans l'opinion de M. d'Alembert. Voilà aussi Plutarque; il est à moi: mais si cela vous est égal, j'aimerois autant qu'il ne fût ni déchiré, ni perdu...... J'ai vu à la messe madame de M***; j'ai voulu lui parler; sa figure, sa taille justifieroient le goût le plus difficile et le plus délicat: mais son ton, sa manière,

ah ! qu'ils sont repoussans ! Ai-je tort ? mais son amie ne lui ressemble point ; oh ! je le crois, et même je le desire ; ce mouvement est-il généreux ! dites. Non, vous ne saurez jamais tout ce que me mande l'ambassadeur; mais écoutez seulement ceci : Il dit qu'à en juger sur les apparences, M. de G..... a obtenu ce que M. de M..... et lui desireroient d'obtenir ; et puis il ajoute : Je ne crains pas que ces yeux si perçans voyent ces mots ; je consens que ceux de M...... lisent cette lettre, comme il lit dans votre ame, etc. ; et puis il ajoute encore cent plaisanteries qui sont pleines de finesse et de gaîté ; il est assurément bien aimable, mais il mérite bien peu d'être aimé. Mon ami, vous me conseilliez hier de ne vous point aimer : est-ce moi ou vous que vous voudriez délivrer de ce malheur ? dites. J'ai un remède infaillible : combien il me sera doux, si je puis penser que je fais quelque chose pour vous !

Mon ami, cette ame qui ressemble au thermomètre qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur, cette ame, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien

de la peine à se modérer et à se calmer : elle vous desire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets.

## LETTRE XXIII.

1774.

Mon ami, en rentrant hier au soir à minuit, j'ai trouvé votre lettre. Je ne m'attendois pas à cette bonne fortune; mais ce qui m'afflige, c'est le nombre de jours qui se passent sans que je vous voye. Mon Dieu! si vous saviez ce que sont les jours, ce qu'est la vie dénuée de l'intérêt et du plaisir de vous voir! Mon ami, la dissipation, l'occupation, le mouvement vous suffisent, et pour moi, mon bonheur c'est vous, ce n'est que vous : je ne voudrois pas vivre, si je ne devois vous voir, et vous aimer tous les momens de ma vie. Donnez-moi de vos nouvelles, et venez dîner demain chez le comte de C***. Il m'a demandé de changer le dimanche en samedi : j'ai dit oui; mais venez-y, je vous en prie. Je devois dîner chez l'ambassadeur d'Espagne aujourd'hui : je me suis fait excuser; si vous aviez dû y être, je n'y aurois pas manqué. Bonjour. J'attends la lettre que vous m'avez promise; je suis bien pressée.

## LETTRE XXIV.

1774.

Je cède au besoin de mon cœur, mon ami : je vous aime ; je sens autant de plaisir et de déchirement que si c'étoit la première et la dernière fois de ma vie que je prononcerois ces mots. Ah ! pourquoi m'y avez-vous condamnée ? pourquoi y suis-je réduite ? vous saurez un jour — hélas ! vous m'entendrez. Il m'est affreux de n'être plus libre de souffrir pour vous et par vous. Est-ce assez vous aimer ? Adieu, mon ami.

## LETTRE XXV.

De tous les instans de ma vie, 1774.

Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends.

# LETTRE XXVI.

1774.

Mon ami, vous me faites éprouver qu'on aime mieux donner, que payer ses dettes. J'ai là plusieurs lettres à répondre; et pour venir à elles, il faut que je commence à causer avec vous. Mon ami, m'avez-vous accordé, depuis hier au soir, une minute, deux minutes? avez-vous dit, elle souffre, elle m'aime et j'ai à me reprocher une partie de ses maux? ce n'est pas pour vous affliger, ni pour avoir des remords qu'il faut vous dire cela; mais c'est pour être bon, pour être indulgent, pour n'être pas furieux lorsqu'il échappe quelques cris à la douleur. Pour moi, j'ai pensé à vous, et même beaucoup; j'en ai été occupée. Bon Dieu! y eut-il jamais tant d'orgueil, tant de dédains, tant de mépris, tant d'injustice, en un mot, l'assemblage et l'assortiment de tout ce qui peuple l'enfer et les petites maisons depuis mille siècles? tout cela étoit hier au soir dans ma chambre, et les murs et les planchers n'en sont pas écroulés! cela tient du prodige. Au milieu de

tous les *grimauds* et de tous les *cuistres*, des *sots*, des *pédans*, avec lesquels j'ai passé ma journée, je n'ai pensé qu'à vous et à vos folies, je vous ai regretté; je vous ai desiré avec autant de passion que si vous étiez la créature la plus aimable et la plus raisonnable qui existât. Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir : je n'ai aucune sorte de confiance en vous; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une ame honnête : vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le ciel accordoit aux jours qui me restent à vivre; enfin, que vous dirai-je! vous avez tout rempli : le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords; eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. Vous faites bien de ne m'en pas tenir compte : je n'ai pas le droit de rien exiger de vous; car mon souhait le plus ardent est que vous ne fussiez rien pour moi. Que di-

riez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montreroit à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentimens si divers et si contraires? vous la plaindriez: votre bon cœur s'animeroit; vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Eh bien! mon ami, c'est moi; et ce malheur, c'est vous qui le causez, et cette ame de feu et de douleur est de votre création. Ah! je vous crois encore comme Dieu: vous devez bien vous repentir de votre ouvrage. En vérité, lorsque j'ai pris la plume, je ne savois pas un mot de ce que je vous dirois: je voulois seulement vous dire de venir dîner demain mercredi chez Madame Geoffrin. Je voulois vous faire observer que vous seul de tous mes amis, aviez la constance de me refuser et de me faire attendre ce que je desire vivement, le *Connétable:* il est à moi, je pouvois vous le refuser, et c'est moi qui vous persécute pour me le rendre. Oh, mon Dieu! ni soins, ni intérêt, ni attention, ni envie de plaire, quelquefois de la bonté qui ressemble à la pitié, et *avec tout cela*, et *sans tout cela*, je vous aime à la folie. Plaignez-moi et ne me le dites pas. Rapportez-moi mes lettres; oui.

## LETTRE XXVII.

Trois heures, 1774.

Je ne vous ai pas répondu moi-même. Si vous m'aimez, cela vous aura inquiété, et je serois désolée de vous causer une peine que je pouvois éviter. J'étois dans un état d'angoisse qui ressembloit à l'agonie, et qu'avoit précédé un accès de larmes qui avoit duré quatre heures. Non, jamais, jamais mon ame n'a senti un pareil désespoir. J'ai une espèce d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi, et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains; je ne le sens que trop : il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre. Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimoit, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec horreur, parce que mon idée y étoit jointe; il me disoit le 10 : J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir, et ce jour-là

même ce funeste accident l'est venu frapper!

Ah, mon Dieu! vous qui avez connu la passion, le désespoir, concevez-vous tout mon malheur? plaignez-moi tant que je vivrai; mais gardez-vous de regretter jamais la créature la plus malheureuse, et qui aura existé huit jours dans un état de douleur où la pensée ne peut atteindre. Adieu. S'il faut que je vive, si ma sentence n'étoit pas prononcée, je trouverai encore de la douceur, du charme et de la consolation dans votre amitié; me la conserverez-vous?

# LETTRE XXVIII.

1774.

Moi *défiante*, et à votre égard ! songez donc avec quel abandon je me suis livrée à vous : non-seulement je n'ai mis, ni défiance, ni prudence dans ma conduite ; mais je n'aurois pas même connu les regrets ni les remords, si je n'avois compromis que mon bonheur. Oh, mon ami ! je ne sais si j'ai mieux aimé ; mais celui qui a pu me rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes momens, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon ame : c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restoit ni espérance, ni desir. Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avoit entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence, qui enivre mon ame, qui l'égare à un tel excès, qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami ! avec trois mots vous me créez une ame

nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un sentiment si tendre et si profond, que j'en perds la faculté de me rappeler le passé, et de prévoir l'avenir. Oui, mon ami, je vis toute en vous : j'existe, parce que je vous aime ; et cela est si vrai, qu'il me paroît impossible de ne pas mourir quand j'aurai perdu l'espoir de vous voir. Le bonheur de vous avoir vu, le desir, l'attente de vous revoir, m'aident et me soutiennent contre ma douleur. Hélas ! que devenir, lorsqu'au lieu de l'espérance, je n'aurai que le regret si douloureux de ne vous pas voir ! mon ami, avec vous je n'ai pas pu mourir, sans vous je ne peux, ni ne veux vivre. Ah ! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même ; lorsque votre présence, ou votre pensée ne me soutient plus ! ah ! c'est alors que le souvenir de M. de M*** (1) devient un sentiment si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment me font horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendu si coupable, qui

(1) M. le marquis de Mora, fils de M. le comte de Fuentez, ambassadeur d'Espagne.

m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette ame sensible et qui étoit toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et au remords qui déchirent mon cœur : hélas! ils suffisoient pour me délivrer d'une vie que je déteste; vous seul et ma douleur êtes tout ce qui me reste dans la nature entière : je n'y ai plus d'intérêt, plus de liens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer, vous voir, ou cesser d'exister, voilà le dernier et l'unique vœu de mon ame. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bizarrerie que je sens, mais que je ne saurois vous expliquer, je suis loin de desirer de retrouver en vous tout ce que j'ai perdu : c'en seroit trop; quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez que d'avoir béni, et chéri la nature une fois? combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grace! Oh! combien j'ai été aimée! une ame de feu, pleine d'énergie qui avoit tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'étoit abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer : mon ami, voilà comme j'étois

aimée. Plusieurs années s'étoient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon ame par le trouble et le remords. Mon Dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir. Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyois que vous n'étiez pas à moi : comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? comment vit-on au milieu de tant de maux? comment trouve-t-on encore de la douceur à dire : mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre ame soit froide en m'écoutant? Adieu.

Vendredi, après la poste.

Vous êtes *mécontent*; voyez si vous devez l'être : quelle ame avez-vous jamais animée d'un sentiment plus tendre et plus fort? Mon ami, dans quel sens que vous regardiez et que vous jugiez mon ame, je vous défie d'y rien trouver qui puisse vous mécontenter; oh! j'en suis sûre : jamais vous n'avez été autant aimé. Mais, mon Dieu! ne me faites pas prononcer pourquoi je ne peux

pas vous écrire où vous êtes ; je n'ose m'en avouer à moi-même la raison : c'est une pensée, un mouvement auxquels je ne veux pas m'arrêter : c'est un genre de supplice qui me fait horreur, qui m'humilie, et que je n'avois jamais connu. Vous me demandez comment je me trouvois de vous voir tous les jours ; oh ! non, ce n'étoit point une habitude : ce n'en pouvoit jamais devenir une. Que ces couleurs sont froides, qu'elles sont monotones ! comment les comparer au mouvement rapide et violent que font éprouver le nom et la présence de ce qu'on aime ? Non, non, je n'ai point été assez heureuse pour me surprendre dans l'illusion d'espérer que vous viendriez me voir, et de vous attendre ; aussi n'ai-je point entendu ouvrir, ni fermer ma porte. En effet, sans intérêt, sans desir, qu'importe ce qu'on voit, ce qu'on entend ? toute entière à mes regrets, je ne sens plus qu'un besoin, et je n'implore plus que vous et la mort. Vous soulagez mon cœur : vous le pénétrez d'un sentiment si tendre, qu'il m'est doux de vivre tout le temps que je vous vois ; mais il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du malheur de votre absence.

## LETTRE XXIX.

Minuit, 1774.

Vous avez donc oublié, vous avez laissé là cette furie si folle, et si méchante tout ensemble; encore si vous l'aviez laissée en enfer! elle ne se plaindroit pas: la chaleur et l'activité de ce séjour la fait vivre; mais la malheureuse a passé sa journée dans les limbes: elle attendoit un ange consolateur qui n'est point venu. Il faisoit sans doute le bonheur et le plaisir de quelque créature céleste: lui-même étoit enivré des plaisirs du ciel; et dans cette disposition, rien ne pouvoit me rapeler à lui; et si, en effet, il est aussi heureux, je souhaite du fond de mon ame, que rien ne le ramène à moi: car je suis assez injuste pour détester son bonheur, et pour desirer que le repentir et les remords le poursuivent sans cesse. Je lui souhaite pire encore: c'est qu'il n'aime plus, et qu'il n'inspire désormais que de l'indifférence. Voilà les vœux, voilà le souhait de l'ame qui a le mieux aimé; et qui a le plus de besoin de s'éteindre pour jamais. Bonsoir.

# LETTRE XXX.

Minuit et demi, 1774.

Je ne suis seule que dans ce moment; et je veux bien vîte vous dire que je ne compte point sur vous pour aller chez madame la duchesse d'Enville. Vous me serez toujours agréable, mais rarement utile, et je voudrois bien pouvoir ajouter, peu nécessaire. En voulant rassurer ma confiance, vous me prouvez à quel point ma défiance est justement fondée : car il me manque encore trois lettres, et une nommément où je vous parlois de *Gonzalve*. Vous verrez que ces trois lettres sont encore dans un des côtés de votre portefeuille; peut-être aussi sont-elles avec ce quatrième tome que je devois recevoir aujourd'hui. Je remarque que vous mettez votre plaisir à avoir des soins pour madame de *** : vous lui donnez, vous lui prêtez tout ce qui vous a fait plaisir; et avec moi, c'est l'autre excès : l'oubli, la négligence, les refus. Il y a trois mois que vous m'aviez promis un livre qui est à vous, et

que j'ai emprunté d'un autre.. Sans doute qu'il vaut bien mieux que cette manière si désobligeante tombe sur moi : cela n'est que juste ; mais aussi je ne me plains que de l'excès. Bonsoir. Si votre travail vous coûte votre nuit, vous devez avoir bien du regret aux visites inutiles qui ont rempli votre temps. Parmi les lettres que vous m'avez renvoyées, il y en a une qui n'est pas de moi ; mais je jure de ne vous la rendre jamais.

# LETTRE XXXI.

1774.

Renvoyez-moi deux lettres anciennes : ce ne sont pas celles de Cicéron ni de Pline que je vous demande. — Je voudrois bien ne pas vous voir, ne plus vous voir. Un regret ne vaut-il donc pas mieux qu'un remords?

Dans le moment où vous lisez ceci, je gage que vous avez déjà reçu un billet où l'on vous dit . . . . . . . . que sais-je?

Eh ! mon Dieu ! croyez-la : rendez-lui le repos; et s'il est possible, soyez heureux : c'est le souhait, c'est le vœu, c'est le desir de la malheureuse créature qui a toujours sous les yeux cette inscription affreuse de la porte de l'enfer : *En entrant ici, on laisse toute espérance.* Non, je n'en ai plus; je n'en veux plus. Je devois m'anéantir le jour que je suis restée seule. Hélas ! vous m'égarez, et vous ne sauriez me consoler.

## LETTRE XXXII.

1774.

Vous ne me connoissez pas encore : il est presque impossible de blesser mon amour-propre; et le cœur est si indulgent ! En effet, la soirée d'hier au soir ressembloit assez à ces insipides romans qui font bâiller tout ensemble l'auteur et les lecteurs. Mais il faut dire comme le Roi de Prusse dans une occasion un peu plus mémorable : *Nous ferons mieux une autre fois*. Ce qui fait époque, plaît ou fâche : voilà que vous n'oublierez jamais que le jour de la mort de Louis XV, vous avez passé la soirée dans un profond sommeil. Croyez-moi, il y a des souvenirs plus douloureux que celui-là. Bonjour.

## LETTRE XXXIII.

Onze heures du soir, 1774.

Je parie que vous n'êtes pas aussi endormi aujourd'hui que vous l'étiez hier à cette heure-ci, et cela est bien simple : on vous amuse, on vous intéresse et vous avez envie de plaire. Mon ami, vous n'êtes pas fait pour l'intimité : vous avez besoin de vous répandre; le mouvement, le brouhaha de la société vous sont nécessaires : ce n'est pas le besoin de votre vanité, mais c'est celui de votre activité. La confiance, la tendresse, cet oubli de soi et de tout amour-propre, tous ces biens sentis et appréciés par une ame tendre et passionnée, éteignent et engourdissent la vôtre. Oui, je le répète : vous n'avez pas besoin d'être aimé. Quelle étrange méprise ! mon Dieu ! et j'ose accuser certaines gens de manquer de discernement; j'ose dire qu'ils n'observent rien, qu'ils ne connoissent pas les hommes. Ah ! comment ai-je été égarée, trompée à un tel excès ? comment mon esprit n'a-t-il pas arrêté mon

ame? et comment se fait-il qu'en vous jugeant sans cesse, je sois toujours entraînée? Vous ne connoissez pas la moitié de l'ascendant que vous avez sur moi : vous ne savez pas ce que vous avez à vaincre chaque fois que je vous vois; vous ne vous doutez pas de tous les sacrifices que je vous fais : vous ne savez pas à quel point je renonce à moi pour être à vous. Je vous dirai comme Phèdre : *il falloit bien souvent me priver de mes larmes.* Oui, mon ami, je me prive avec vous de tout ce qui m'est le plus cher. Je ne vous parle ni de mes regrets, ni de mes souvenirs; et ce qui m'est plus cruel encore, je ne vous laisse voir qu'une partie de la sensibilité dont vous remplissez mon cœur. Je retiens la passion que vous excitez dans mon ame; je me dis sans cesse : il n'y répondroit pas, il ne m'entendroit pas et je mourrois de douleur. Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel je suis livrée? j'ai des remords de ce que je vous donne, et des regrets de ce que je suis forcée de retenir. Je m'abandonne à vous, et je ne me livre pas à mon penchant; en vous cédant, je me combats encore. Ah! m'entendrez-vous? et saurez-vous du moins par la pensée

ce que je sens et ce que vous me faites souffrir? Oui, vous aurez un retour vers moi, parce que vous avez cette sensibilité qui fait qu'on s'intéresse aux malheureux et qu'on les plaint. Mais je ne sais pourquoi je me permets ce moment d'épanchement; je sais de reste que je ne trouverai point de consolation dans votre cœur. Mon ami, il est vide de tendresse et de sentiment. Vous n'avez qu'un moyen de m'enlever à mes maux, c'est en m'enivrant, et ce remède même est le plus grand de mes malheurs. Bonsoir, mon ami; donnez-moi de vos nouvelles : mon laquais a ordre de retourner chercher votre réponse. — Dites-moi ce que vous comptez faire demain vendredi; dites-moi si je vous verrai. Je voudrois que ce ne fût pas le matin, parce que je dois avoir une visite longue et ennuyeuse; je voudrois vous voir pourtant. Songez que samedi et dimanche je serai privée de ce bonheur. Adieu encore, je suis fatiguée. J'ai vu, je crois, quarante personnes aujourd'hui, et je n'en desirais qu'une, une dont sûrement la pensée ne s'est pas tournée une fois vers moi. Mon ami, si vous étiez heureux, j'approuverois votre manière d'être : mais ce vague, ce vide, cette agitation, ce

mouvement perpétuel, cette manière de n'être ni occupé par le travail, ni animé par le sentiment, cette dépense continuelle qui appauvrit sans qu'il en résulte ni plaisir, ni intérêt, ni réputation, ni gloire! ah, mon Dieu! vous ne méritiez pas que la nature vous traitât aussi bien : elle a été prodigue envers vous, et vous n'êtes que dissipateur; mais moi, je me ruine avec vous, et c'est vous accabler et non vous enrichir. Je vous ennuie, vous avez du dégoût pour mes lettres, et en cela j'admire la justesse et la délicatesse de votre tact : mais si j'estime votre bon goût, je m'afflige de ce que vous n'avez presque pas d'indulgence ni de bonté. — Vous avez dîné avec trente personnes. — M. de Vaines a passé la soirée avec moi; croirez-vous que je ne vous ai pas nommé?

# LETTRE XXXIV.

Quatre heures après midi, 1774.

A coup sûr, mon ami, je n'observe pas la loi du talion dans ce moment-ci : car ce n'est pas de moi que vous êtes occupé. Eh, mon dieu ! comment penseriez-vous à moi, au milieu de tant et de si charmans objets de distraction, tandis que je ne puis fixer votre pensée lorsque nous sommes tête-à-tête? Savez-vous pourquoi j'aime mieux vous voir le soir que dans le reste de la journée ? C'est qu'alors l'heure arrête votre activité : il n'y a plus moyen d'aller chez *madame une telle*, *chez Gluck*, etc. et de faire cent inutilités, auxquelles il semble que vous n'attachiez de l'intérêt que pour me quitter plus tôt : mais n'allez pas croire que ce soit là des reproches ; ce sont, et ce ne sont que des remarques, que je ne peux m'empêcher de faire avec le degré d'intérêt qui m'anime : mais je suis si éloignée de vouloir rien exiger, que je me dis cent fois par jour que c'est sur moi que je dois prendre de l'empire; que je

dois réduire mon sentiment à cette mesure, où n'ayant pas assez de force pour faire le tourment de l'ame, on ne prétend à rien, et où l'on sait gré de tout : c'est-à-dire, que si, par hasard, c'étoit de la passion que j'eusse dans l'ame, il faudroit venir à bout de la vaincre, plutôt que de chercher à vous la faire partager. Et savez-vous, mon ami, ce qui peut me faire trouver cette force? c'est la persuasion intime où je suis, qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une ame active et passionnée. Je ne vous dirai point ce qu'il seroit si naturel de penser : c'est que je ne suis pas faite pour inspirer un sentiment profond; c'est que je ne dois pas prétendre à plaire, à fixer. Tout cela est vrai sans doute; mais ce n'est pas cela qui fait que je vous dis qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une ame forte et sensible. Je fais à cette ame là le visage de madame de Forcalquier à vingt ans; je lui donne la noblesse de madame de Brionne, les graces d'Aglaë, et l'esprit de madame de***, orné ou *enté* de celui de madame de B....; et quand j'ai composé cet être parfait, je vous répète encore qu'il n'est pas en vous d'en faire le bonheur. Pourquoi cela? Et pour-

quoi? le voici : c'est que, pour vous, *aimer* n'est qu'un accident de votre âge qui ne tient point à votre ame, quoiqu'elle en soit agitée quelquefois; c'est que votre ame est par-dessus tout, élevée, noble, grande, active; mais qu'elle n'est, ni tendre, ni passionnée. Ah! croyez que je suis au désespoir d'avoir vu si profondément; j'ai tant de besoin d'aimer, tant de plaisir à aimer ce que je trouve aimable! Il m'est si impossible d'aimer modérément, que le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver, étoit de découvrir en vous ce qui seul pouvoit arrêter et peut-être éteindre mon sentiment : car je vous l'avouerai naturellement, je ne trouve pas en moi de quoi aimer seule. Avec la persuasion contraire, j'ai la force du martyr: je ne crains aucun genre de malheur. En souffrant et en souffrant beaucoup, je pourrois encore chérir la vie, adorer et bénir celui qui me feroit souffrir; mais c'est à condition que j'en serois aimée, mais aimée par attrait et non par reconnoissance; par procédé, par vertu, tout cela est détestable, et n'est bon qu'à flétrir et abattre une ame sensible. Eh! ne faisons point du plus grand bien que la nature nous ait accordé, une

œuvre de commisération. Mon ami, il y a des momens où je me sens égale à vous : j'ai de la force, de l'élévation, et un mépris souverain pour tout ce qui est vil et malhonnête; en un mot, j'ai le mépris de la mort si avant dans l'ame, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne sauroit m'effrayer un instant, et que presque toujours elle est un besoin actif pour moi. D'après cette connoissance que j'ai de moi, et de vous, je vous répète encore : aimons-nous, ou rompons à jamais; mettons de la vérité et de la générosité dans notre conduite, et estimons-nous assez pour croire que tout nous est possible, hors de nous tromper et de vivre dans cet état de trouble et de crainte, que donne nécessairement l'incertitude d'être aimé. Dans cet état, mon ami, on n'a de confiance ni en soi, ni en ce qu'on aime; on ne jouit de rien. Par exemple, dans ce moment-ci je desire passionnément que vous reveniez ce soir d'Auteuil, et puis dans un autre instant, il me semble que je voudrois que vous y restassiez. Concevez-vous ce que fait souffrir ce combat entre le desir de l'ame, et cette volonté qui ne vient que de la réflexion ? *Conclusion*, c'est que je vous aime à la folie, et que

quelque chose me dit que ce n'est pas ainsi que vous devez être aimé. *Ce quelque chose* fait tant de bruit autour de mon ame, que je suis toute prête à faire taire tout le reste, pour me livrer toute entière à cette affreuse vérité. Mon ami, je vous renvoie vos ouvrages, pour que vous ayez la bonté d'en être vous-même le censeur : mettez-y la dernière main, et soyez sûr que personne au monde n'attache autant de prix que moi à tout ce que vous faites, et à tout ce que vous êtes capable de faire. Sans être vaine, il me semble qu'on pourroit mettre sa vanité, son orgueil, sa vertu, son plaisir et enfin toute son existence, à vous aimer; mais, je ne disois pas cela tout-à-l'heure. Non, mais je disois ce que je pensois, ce que je savois; et dans ce moment-ci je suis entraînée à vous dire ce que je sens. Mon ame est si forte pour aimer, et mon esprit si petit, si foible, si borné, que je devois donc m'interdire tout mouvement et toute expression qui ne viennent pas de mon cœur; c'est lui qui vous parle quand je vous dis : *je vous attends; je vous aime, je voudrois être toute à vous et mourir après.* Adieu; voilà du monde. Je suis si occupée de vous, je le suis si profondément de mes

regrets, que la société n'est plus rien pour moi que de l'importunité et de la contrainte. Il n'y a que deux manières d'être qui me soient bonnes, vous voir et être seule, mais seule, sans livres, sans lumière et sans bruit. Je suis loin de me plaindre de mes insomnies, c'est le bon temps sur les vingt-quatre heures. Admirez, je vous en prie, combien il m'en coûte pour vous quitter, tandis que vous n'avez pas eu un retour vers moi, pas une pensée. Mon Dieu! en êtes-vous plus heureux? Oui.

# LETTRE XXXV.

1774.

Que vous êtes aimable de me rendre compte de ce que vous faites, de ce que vous pensez, de ce qui vous occupe! Que j'aime l'ardeur, l'activité de votre ame et de votre esprit! Mon ami, vous avez tant de manières d'arriver à la gloire, que vous auriez tort de desirer la guerre. Livrez-vous à votre talent, à votre génie : écrivez, et en éclairant et en intéressant les hommes, vous acquerrez la gloire la plus flatteuse pour une ame sensible et vertueuse: en faisant le bien, vous jouirez de la célébrité la mieux méritée, et en vérité, la seule desirable dans ce siècle, où il n'y a qu'à opter entre la bassesse et la frivolité. Mon Dieu! qu'il me seroit affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent la victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible et un effroi qui me feroient préférer une solitude entière à leur horrible

société. Mais où vais-je m'égarer? Mon ame en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée.

Je meurs d'envie de voir le plan de votre pièce, c'est vous qui créerez le sujet : car il ne me paroît comporter d'intérêt et d'action que pour quelques scènes. Vous n'en aurez que plus de mérite en attachant et en intéressant pendant cinq actes. Racine a eu cette magie dans *Bérénice*. Votre sujet est plus grand et plus noble, et il est bien au ton de votre ame. Vous n'aurez pas besoin de vous élever : sans effort, vous êtes toujours de niveau à ce qui paroît exalté aux ames vulgaires et communes. — Oui, mon ami, mes journées sont uniformes; mais bientôt je serai seule : tous mes amis partent, et c'est pour la première fois de ma vie que leur départ ne me coûtera pas un regret; et si je ne vous paroissois pas trop ingrate, je vous dirois que je verrois partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon ame, il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus. Enfin, jugez de ma dispo-

sition : ce qui devroit être une consolation pour moi, est un surcroît à mon malheur ; mais c'est que je ne veux point me consoler : mes regrets, mes souvenirs me sont plus chers que tous les soins et les secours de l'amitié. Mon ami, il faut que mon ame soit tout-à-fait enlevée à sa douleur, et il n'y a que vous qui ait ce pouvoir, ou il faut qu'elle en fasse son unique nourriture. Si vous saviez combien les livres me semblent vides et froids, combien il me paroît inutile de parler ou de répondre ! Mon premier mouvement sur-tout est de me dire : *à quoi bon ?* et je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question, ce qui fait que je suis quelquefois deux heures sans prononcer une parole, et que, depuis un mois, je n'ai touché une plume que pour vous écrire. Je sais bien qu'avec cette manière, il n'y a point d'amitié qu'on ne rebute ; mais j'y consens, mon ame est aguerrie, elle ne craint plus les petits maux. Ah ! combien le malheur concentre ! qu'on a besoin de peu de chose lorsqu'on a tout perdu ! que de biens je vous dois, mon ami ! que de graces je devrois vous rendre ! Vous remettez de la vie dans mon ame ; vous me faites sentir de l'intérêt

à attendre le lendemain ; vous me promettez de vos nouvelles : cette espérance fixe ma pensée. Vous m'aviez promis encore mieux, je devois vous voir ; mais je vous dirai comme Andromaque : *à de moindres faveurs les malheureux prétendent*. Adieu ; j'abuse de votre temps, de votre bonté ; mais il est si doux, si naturel de s'oublier avec ce que l'on aime ! Ma plaie est si vive, mon ame est si malade, ma machine est si souffrante, que, ne fussiez-vous susceptible que du sentiment de pitié, je suis sûre que vous seriez près de moi, et que vous desireriez de faire pénétrer jusqu'à mon cœur le baume de la sensibilité et de la consolation. A demain, mon ami : car votre lettre me touchera et j'aurai besoin d'y répondre.

Jeudi, après la poste.

Eh bien ! je n'ai point eu de lettre, et cela me surprend bien moins que cela ne m'afflige : il est si simple, quand on jouit, d'oublier ce qui souffre, que je me garderai bien de vous faire un reproche de ce qui n'est qu'une suite bien naturelle de la disposition de votre ame dans le lieu où vous

êtes. Vous avez vu le chevalier : il vous aura dit de mes nouvelles. Je n'étois pas bien le jour qu'il est venu, j'avois eu une attaque de convulsion pareille à celle dont vous avez été témoin, et j'avois pleuré une partie de la nuit. Je ne me suis pas endormie celle-ci; je souffrois trop. Je suis mieux : je ne me sens que de la foiblesse et de l'abattement; j'ai eu hier une secousse violente. — J'ai eu une conversation, j'ai su des détails, j'ai revu une écriture, j'ai lu des mots auxquels je ne devois pas survivre. Ah ! mon sang, ma vie ne seroient qu'un foible prix pour un tel sentiment; voyez ce que je dois juger du vôtre. — L'abbé Morellet disoit ces jours passés, et dans l'innocence de son ame, que vous étiez fort amoureux de la petite comtesse de B....; que vous étiez très-occupé d'elle; que vous aviez le plus grand desir de lui plaire, etc. etc. Si cela n'est pas tout-à-fait vrai, cela est si vraisemblable, qu'il me semble que je n'aurois à me plaindre que de ce que vous ne m'avez pas mise dans la confidence. Je ne vous demande, pour vous acquitter avec moi, qu'une seule chose : c'est de me dire la vérité. Croyez qu'il n'y en a point, non qu'il n'y en a point que je ne

puisse entendre. Je puis vous paroître foible, et assez pour vous faire croire qu'il faut me ménager, cela n'est pas vrai. Jamais, au contraire, je ne me suis senti plus de force. J'ai celle de souffrir, et je ne crains plus rien dans le monde, pas même ce que vous croyez devoir me faire le plus de mal. Adieu donc.

## LETTRE XXXVI.

Onze heures du soir, 1774.

Mon Dieu ! que je vous ai peu vu, que je vous ai mal vu aujourd'hui, et qu'il m'est pénible de ne pas savoir où vous êtes dans ce moment ! j'espère que c'est à Ris, et que vous reviendrez demain au soir. On dit qu'on attend M. le comte de Broglie demain matin. Il est singulier que je sois amenée à m'occuper de son retour, à desirer qu'il soit plus prompt que ses amis même ne peuvent le desirer. Mon Dieu ! comme un sentiment change et bouleverse tout ! *Ce moi*, dont parle Fénélon, est encore une chimère : je sens positivement que je ne suis point *moi*. Je suis *vous ;* et pour être vous, je n'ai aucun sacrifice à faire. Votre intérêt, vos affections, votre bonheur, vos plaisirs, ce sont là, mon ami, *le moi* qui m'est cher et qui m'est intime; tout le reste m'est étranger : vous seul dans l'univers pouvez m'occuper et m'attacher. Ma pensée, mon ame ne peuvent désormais être remplies que par vous et par des regrets

déchirans. Oh ! non, ce n'est point quand je vous compare à moi que je crains, que je m'afflige de n'être pas aimée. Hélas ! c'est quand je pense comment je l'étois, et par qui je l'étois; mais c'étoit un bonheur inoui auquel je n'avois pas dû prétendre, et que vous voyez bien que je ne méritois pas. Oh ! que mon ame souffre, que ces souvenirs sont douloureux ! Mon ami, que deviendrai-je lorsque je ne vous verrai plus, que je ne vous attendrai point! croyez-vous que je puisse vivre? Cette pensée me tue : dans dix jours !.... Mais dites-moi pourquoi il ne me faudroit aucun courage pour mourir, et pourquoi je n'ai pas la force de me dire qu'il y aura un jour, un moment où vous me direz un mot qui me fait frissonner. Mon ami, ne le prononcez jamais : il m'a porté malheur; ce mot affreux devoit être mon arrêt : si je l'entends jamais, je meurs. — Comment pouvez-vous me louer de vous aimer? Ah ! le mérite, la vertu eussent été de résister à ce penchant, à cet attrait qui m'a portée vers vous long-temps avant que je pusse me défier de moi. Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment, par le malheur, et par

le bien inestimable d'être aimé par une créature parfaite? Mon ami, voilà ce qui entouroit mon ame, ce qui la défendoit lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion; et puis vous me louez de vous aimer! Ah! c'est un crime, et l'excès même ne me justifie pas. Mais je vais vous faire horreur : car je suis comme Pyrrhus; je m'abandonne au crime en criminelle. Oui, vous aimer ou cesser de vivre, je ne connois que cette vertu et cette loi dans la nature; et ce sentiment est si vrai, si involontaire et si fort, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ah! que je suis loin d'exiger, de prétendre! Mon ami, soyez heureux, ayez du plaisir à être aimé, et vous voilà quitte. Je suis folle, je ne puis vous parler que de ce que je sens, et je voudrois vous dire ce que j'ai vu : c'est le chevalier, il m'a demandé de vos nouvelles, il m'a demandé si j'étois contente de vous; voyez quelle bonté! il voudroit que tous mes amis m'aimassent autant que lui; le pourrez-vous jamais? Il est arrivé hier, et retourné ce soir. Nous irons donc jeudi à Auteuil : soyez exact au rendez-vous chez moi à midi et demi. Venez, mon ami, venez;

songez que j'aurois pu dîner avec vous demain, que j'aurois pu vous voir ce soir. Soyez bon, soyez généreux; donnez-moi tous les momens qui ne seront pas employés à votre plaisir et à vos affaires. Je veux, je dois venir après; si c'est trop demander, souffrez du moins que je le desire. Vous avez deviné à merveille ce matin : je voulois votre réponse, et point mon livre. Plût à Dieu qu'en renonçant à tous ceux qui ont été faits et qui le seront, je pusse m'assurer une lettre de vous tous les jours! C'est là ce que je voudrois lire; c'est vous que je voudrois voir et entendre sans cesse. Mon ami, je vous aime.

## LETTRE XXXVII.

1774.

J'ai quatre lettres à répondre : j'ai essayé d'écrire, cela m'est impossible. Je suis occupée de vous ; je ne sais pas si je vous aime, mais je sens, et je sens trop que vous troublez, que vous agitez mon ame, et d'une manière pénible et douloureuse, lorsque je ne vous vois pas, ou que je ne suis pas soutenue par le plaisir et l'activité de vous attendre. Je vous ai dit, j'ai voulu vous dire le charme qu'avoit pour moi votre présence; mais, mon ami, que les expressions sont foibles pour rendre ce que l'on sent fortement ! l'esprit trouve des mots, l'ame auroit besoin de créer une langue nouvelle. Oui, certainement, j'ai plus de sensation qu'il n'y a de mots pour les rendre : comment, en effet, pourrai-je vous dire tout le bien et tout le mal que vous me faites ? votre présence a un tel empire, une telle force qu'elle me donne une existence nouvelle, et ne me laisse pas même le souvenir de celle que

j'avois avant que de vous voir. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou malheureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions ni souvenir du passé, ni prévoyance de l'avenir. Mon ami, dans le temps où l'on croyoit au sortilége, j'aurois expliqué tout ce que vous me faites éprouver, en disant que vous aviez le pouvoir de jeter sur moi un sort qui m'enlève à moi-même; mais si cela étoit, si vous aviez cette puissance, que je vous trouverois cruel de ne pas prolonger l'illusion qui me fait sentir, au moins quelques momens, que la vie peut être un bien! Oui, je vous dois de connoître, de goûter ce plaisir qui enivre l'ame, au point d'ôter tout sentiment de peine et de douleur. Mais voyez si je dois vous en rendre grace : le charme cesse au moment où vous me quittez, et en rentrant dans mon ame, je me trouve accablée de regret et de remords : la perte que j'ai faite, me déchire. J'étois aimée, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu étoit foible et froid en comparaison du sentiment de M. de

M.... ; il remplissoit toute sa vie ; jugez s'il a dû occuper la mienne. Ce regret suffiroit bien pour faire le malheur et le désespoir d'une ame sensible. Eh bien ! je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon ame : je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui : j'ai manqué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible ; en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime : jugez si j'ai le droit de prétendre à la vôtre ; et si vous ne m'estimez pas, y a-t-il moyen de m'aveugler au point de croire que vous puissiez m'aimer ? D'après cette connoissance de moi-même, et les réflexions qu'elle entraîne, croyez-vous qu'il puisse y avoir une créature plus malheureuse ? Ah ! mon ami, cette mobilité d'ame que vous me reprochez, et dont je conviens, ne me sert que lorsque je vous vois. C'est elle qui fait que toute ma vie n'est plus que dans un point : je vis en vous, et par vous ; mais d'ailleurs savez-vous à quoi sert cette mobilité ? a me faire éprouver dans une heure tous les genres de tourmens qui peuvent déchirer et abattre l'ame. Oui, cela est vrai : je sens quelquefois les angoisses, le découragement de la mort, et

dans le même instant, les convulsions du désespoir. Cette mobilité est un secret de la nature pour faire vivre avec plus de force en un jour, que le commun des hommes n'a vécu en mourant à cent ans. Il est vrai que cette même mobilité, qui n'est qu'une malédiction de plus dans le malheur, est quelquefois la source de beaucoup de plaisirs dans une disposition calme : c'est peut-être même un moyen d'être aimable, parce que c'est une manière de faire jouir la vanité, et de flatter l'amour-propre. Cent fois j'ai senti que je plaisois par l'impression que je recevois des agrémens et de l'esprit des personnes avec qui j'étois : et en général, je ne suis aimée que parce qu'on croit et qu'on voit qu'on me fait effet ; ce n'est jamais par celui que l'on reçoit. Cela prouve tout à la fois, et l'insuffisance de mon esprit et l'activité de mon ame, et il n'y a dans cette remarque ni vanité, ni modestie, c'est la vérité. Mon ami, je veux vous dire le secret de mon cœur, sur le peu d'impression que vous prétendiez que me faisoit l'idée d'une séparation de quatre mois ; voici ce que je m'en promettois : d'être rendue toute entière à ma douleur, et au dégoût invin-

cible que je me sens pour la vie. Je croyois que, lorsque mon ame ne flotteroit plus entre l'espérance et le plaisir de vous voir, de vous avoir vu, elle auroit plus de force qu'il n'en faut pour me délivrer d'une vie qui ne me présenteroit plus que des regrets et des remords. Voilà, je vous le jure, la pensée qui m'occupe depuis près de deux mois; et ce besoin actif et profond d'être délivrée de mes maux m'a soutenue et me défend encore contre le chagrin que me feroit éprouver votre absence. Ne concluez point delà que je veuille vous prouver que je vous aime avec beaucoup de passion : non, mon ami; cela prouve seulement que je tiens vivement à mon plaisir, et qu'il me donne la force de souffrir. Je vous l'ai déjà dit, ces mots sont gravés dans mon cœur, et ils prononcent mon arrêt : *vous aimer*, *vous voir*, *ou cesser d'exister*. Après cela, dites tout le mal que vous voudrez de ma sensibilité : jamais je n'ai cherché à combattre la mauvaise opinion que vous aviez de moi; je ne vous trouve ni sévère, ni injuste. Vous seul, dans la nature, êtes en droit de me mésestimer, et de douter de la force et de la vérité de la passion qui m'a animée pendant cinq ans.

# LETTRE XXXVIII.

Quatre heures, 1774.

Je vous quittai hier au soir, parce que je croyois vous fatiguer en vous parlant aussi long-temps de moi. Vous m'étiez tellement présent que je souffrois de ce que vous ne m'interrompiez pas; mais écoutez-moi aujourd'hui : c'est de vous que j'ai à vous parler; mais avant tout, croyez, je vous prie, que ce ne sont point des reproches que je veux vous faire : je ne crois pas en avoir le droit, et je serois désolée de vous déplaire. L'intérêt que je vous porte, me fait souffrir de mille choses qui ne sont d'aucun prix pour vous : il faut aimer pour être averti du mal qu'on fait à ce qui nous aime : l'esprit ne donne point la délicatesse dont il faut user avec une ame malade et malheureuse; mais les exordes sont ennuyeux; venons au fait. Mon ami, vous vouliez me faire un secret de votre voyage; si c'est un bon motif qui en est l'objet, pourquoi craignez-vous de me le dire ? et si ce voyage doit offenser mon

cœur, pourquoi le faites-vous? si vous ne me devez pas de m'aimer, vous vous devez à vous-même d'être délicat et de ne pas me tromper. Jamais vous n'avez avec moi l'abandon de la confiance : il semble que ce que vous me dites, vous échappe, et qu'à peine vous y consentez. Vous êtes parti hier, et je n'ai pas pu savoir où vous alliez; je ne sais pas où vous êtes : je suis dans l'ignorance de vous, de vos actions. Mon ami, est-ce là le procédé de l'amitié la plus commune? et croyez-vous que je puisse penser sans douleur que, de votre plein gré, vous serez douze jours sans entendre parler de moi? et croyez-vous aussi que je n'aie pas été sensiblement affligée de ce qu'en pensant me quitter, vous n'ayez pas voulu me donner la dernière soirée que vous deviez passer à Paris? Si vous m'aimiez, vous auriez vu le mal que vous me fîtes lorsque vous dîtes samedi au soir que le lendemain vous iriez chez madame d'Arcambal. Je ne trouvai pas un mot à répliquer, mais je souffris.

# LETTRE XXXIX.

Onze heures du soir, 1774.

Je n'ai point eu de vos nouvelles ; je n'en espérois guère, et cependant j'en attendois. Ah, mon Dieu ! comment pouvez-vous dire que la douleur n'est plus dans mon ame ? J'en mourois hier : j'ai eu un accès de désespoir qui m'a donné des convulsions qui ont duré quatre heures. Mon ami, s'il faut vous dire ce que je crois, ce qui est vrai, c'est que, lorsque je vous vois, je vous aime à la folie, et au point de croire que je n'ai jamais mieux aimé ; mais j'ai besoin de vous pour vous aimer : tout le reste de ma vie est employé à me souvenir, à regretter et à pleurer. Oui, partez, dites-moi que vous en aimez une autre ; je le desire, je le veux : j'ai un mal si profond, si déchirant que je n'espère plus de soulagement que de la mort. Celui que vous m'apportez, a l'effet de l'opium : il suspend mes maux, mais il ne les guérit point ; au contraire, j'en suis plus foible et plus sensible.

Vous avez raison, je ne suis plus capable d'aimer : je ne sais plus que souffrir. J'avois espéré en vous, je m'y étois abandonnée, je croyois que le plaisir de vous aimer calmeroit mon malheur. Hélas! vainement je le fuis : il me rappelle sans cesse, il m'entraîne et il ne me présente plus qu'une ressource. Ah! ne me parlez pas de celle que je trouve dans la société : elle n'est plus pour moi qu'une contrainte insupportable; et si je pouvois déterminer M. d'Alembert à ne pas être avec moi, ma porte seroit fermée. Comment pouvez-vous croire que les productions de l'esprit auront plus d'empire sur moi que le charme, que les consolations de l'amitié? J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, les plus vertueux. Chacun, à sa manière et selon son accent, voudroit arriver jusqu'à mon ame; je suis pénétrée de tant de bontés, mais je reste malheureuse : vous seul, mon ami, pouvez me faire connoître le bonheur. Hélas! il me retient à la vie en invoquant la mort! Mais pourquoi avez-vous mis quelque prix à être aimé de moi? vous n'en aviez pas besoin ; vous saviez bien que vous ne pouviez pas me répondre. Vous seriez-vous fait un jeu de mon déses-

poir? remplissez donc mon ame, ou ne la tourmentez plus : faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé : enfin faites l'impossible, calmez-moi ou je meurs.

Dans ce moment-ci que faites-vous? Vous portez le trouble dans une ame que le temps avoit calmée, vous m'abandonnez à ma douleur. Ah! si vous étiez sensible, vous seriez à plaindre, mon ami : vous connoîtriez le remords; mais au moins si votre cœur ne peut pas se fixer, livrez-vous à votre talent, occupez-vous, travaillez de suite : car si vous continuez cette vie dissipée, agitée, j'ai peur que vous ne soyez réduit à dire un jour : *le besoin de la gloire a fatigué mon ame.*

Samedi au soir.

Ce n'est que ce matin que j'ai eu de vos nouvelles, et je ne sais par où, ni comment elles sont venues; ce n'est pas par la poste. Jugez-moi folle si vous voulez; croyez-moi injuste, enfin tout ce qu'il vous plaira : mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas avoir, de ma vie, reçu une impression plus sensible, plus flétrissante que celle que m'a faite votre lettre. Et avec

la même vérité, je vous dirai que l'espèce de mal que vous m'avez fait, ne mérite guère d'intérêt, parce que je crois que c'est mon amour-propre qui a souffert, mais d'une manière qui m'est tout-à-fait nouvelle. Je me suis sentie si accablée d'avoir pu donner à quelqu'un le droit de me dire ce que je lisois, et de me le dire avec tant de naturel, que j'en devois conclure qu'il n'avoit fait que verser son ame en me parlant, et sans même se douter qu'il m'offensoit. Oh! que vous avez bien vengé M. de M....! que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous! que je les déteste! Je n'entrerai dans aucun détail; vous n'avez ni assez de bonté, ni assez de sensibilité pour que mon ame puisse se soumettre à la plainte : mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me fait sentir, penser, respirer, en un mot, tout ce qui est en moi, est révolté, blessé et offensé pour jamais. Vous m'avez rendu assez de force, non pour supporter mon malheur (il me paroît plus grand et plus accablant que jamais), mais pour m'assurer de ne pouvoir plus être tourmentée, ni malheureuse par vous. Jugez, et de l'excès

de mon crime et de la grandeur de ma perte : je sens, et ma douleur ne me trompe point, que si M. de M.... vivoit, et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'auroit pardonné, il m'auroit consolée, et il vous en auroit haï. Ah, mon Dieu ! laissez-moi mes regrets : ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment ; il m'est affreux ; son expression est du mépris, et mon ame le repousse avec tant d'horreur, que cela seul me répond qu'elle est encore digne de la vertu. Dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion, que d'entrer en explication. C'en est donc fait ; soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez : pour moi, à l'avenir (s'il y a un avenir pour moi), je serai avec vous comme j'aurois dû toujours être ; et si vous ne laissiez point de remords dans mon ame, j'espérerois bien vous oublier. Je le sens, les plaies de l'amour-propre refroidissent l'ame. Je ne sais pourquoi je vous ai laissé lire tout ce que je vous avois écrit avant que de recevoir votre lettre : vous y verrez toute ma foiblesse, mais vous n'y aurez pas vu tout mon malheur ; je n'es-

pérois rien de vous, je ne voulois pas être consolée. Pourquoi donc me plaindre? Ah, pourquoi? parce qu'un malade qui est condamné, attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier mouvement de la douleur est la plainte, parce que le dernier accent de l'ame est un cri; voilà l'explication de mon inconséquence, de ma folie, de ma foiblesse. Oh! que j'en suis punie!

# LETTRE XL.

Onze heures, 1774.

Ayez assez de délicatesse pour cesser de me persécuter. Je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'un besoin : c'est de ne vous plus voir en particulier. Je ne puis rien pour votre bonheur, je ne sais rien pour votre consolation : laissez-moi donc, et ne vous plaisez plus à faire le tourment de ma vie. Je ne vous fais point de reproches; vous souffrez, je vous plains, et je ne vous parlerai plus de mes maux. Mais, au nom de ce qui a encore quelque empire sur votre ame, au nom de l'honneur, au nom de la vertu, laissez-moi, ne comptez plus sur moi. Si je puis me calmer, je vivrai; mais si vous continuez, vous aurez bientôt à vous reprocher de m'avoir rendu la force du désespoir. Épargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure à ma porte dans les heures où je suis seule. Je vous demande, et c'est pour la dernière fois, de ne venir chez moi que depuis cinq heures jusqu'à neuf. Si madame de..... pouvoit lire dans mon ame, je vous

assure qu'elle ne me haïroit pas : tout au plus, j'aurois mis quelques regrets dans la sienne; mais elle et vous m'avez fait éprouver les tourmens des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi, et quelquefois aussi de vous-même; enfin, que vous dirai-je? Tout le malheur de la passion et jamais ce qui peut faire le bonheur d'une ame honnête et sensible, voilà ce que je vous dois, mais je vous pardonne. Si je tenois à la vie, je sens que je ne serois pas si généreuse : je vous vouerois une haine implacable; mais bientôt, je ne tiendrai pas plus à vous qu'à la vie, et je veux employer ma sensibilité, mon ame et tout ce qui me reste de vie, à aimer, à adorer la seule créature qui ait rempli mon ame, et à qui j'ai dû plus de bonheur et de plaisir, que presque tout ce qui a paru sur la terre n'en a senti, ni pu imaginer; et c'est vous qui m'avez rendu coupable envers cet homme! cette pensée soulève mon ame, je m'en détourne. Je voudrois me calmer, et, si je ne le puis, mourir. Je vous le répete encore, et c'est le dernier cri de mon ame vers vous : par pitié, laissez-moi; sinon, vous connoîtrez le remords.

# LETTRE XLI.

1774.

Cela seroit bien doux, bien aimable, si cela disoit que je vais vous voir; mais ce doute détruit l'impression sensible que j'aimerois tant à recevoir de ce que vous me dites. Mon Dieu ! que vous troublez ma vie ! vous me faites éprouver dans l'espace d'un jour les dispositions les plus contraires : je suis à-la-fois entraînée par le mouvement le plus passionné, et puis glacée par l'idée que vous ne me répondez pas. Alors cette réflexion me donne de l'humeur contre moi, et pour retrouver un peu de calme, je m'abandonne au souvenir déchirant de ce que j'ai perdu. Bientôt après, mon ame se pénètre d'un sentiment plus doux, et je suis en état de m'occuper des momens de bonheur que j'ai goûtés en aimant. Toutes ces pensées qui devroient m'éloigner de vous, m'en rapprochent bien vîte. Je sens que je vous aime, et assez pour ne pouvoir espérer de repos que dans la mort. C'est mon seul

appui, le seul secours que j'attends, et dont je sens le besoin dans presque tous les instans de ma vie. Mon ami, vous avez mis du baume sur la petite plaie que je me suis faite hier au soir, puisque vous en avez remarqué le moment : cela prouveroit la vérité de ce que disoit M. d'Alembert, qu'il y a telle circonstance où la douleur n'est point douleur. — Oui, vous aurez avant minuit l'Eloge; je vais renvoyer chez l'archevêque de Toulouse. Bonjour. Encore une fois, mon ami, c'est vous qui faites ma tristesse, mon silence, mon malheur; en un mot, c'est vous qui animez mon ame, et c'est elle qui m'entraîne. Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime.

## LETTRE XLII.

Dix heures, 1774.

Vous ne vous souciez pas de me trouver encore aujourd'hui; mais je vous suis assez indifférente pour ne pas craindre de troubler les intérêts qui vous agitent. Ecoutez-moi donc, et faisons l'un avec l'autre ce que proposa madame de Montespan à madame de Maintenon. Etant forcée de faire un voyage assez long avec elle tête à tête : *Madame*, lui dit-elle, *oublions nos haines, nos querelles, et soyons l'une à l'autre de bonne compagnie*, etc. etc. Eh bien ! je vous dis : « Oublions nos mécontentemens mutuels, et soyez assez facile pour m'apporter ce que je vous ai demandé ». Oui, c'est moi qui vous parle, et je ne suis pas folle : au moins, à cet égard, ma folie est d'un genre moins sec et plus malheureux. Bonsoir. Vous étiez presque triste tantôt; j'en étois fâchée, sans me le reprocher : car, comme vous savez, *il faut se croire aimé pour se croire infidèle.* Le chevalier m'a expliqué votre tristesse,

et je vous ai plaint du fond de mon cœur. Ne me refusez pas ce que je vous demande; je vous promets en *récompense* ce mauvais synonyme de *pleurs* et de *larmes :* il est mauvais, mais il est d'une sensibilité qui fera couler les larmes de ce que j'aime; et il feroit pleurer d'ennui un homme d'esprit et de goût : mais aussi ce ne sont pas ces gens-là à qui j'ouvre mon ame. Bonsoir. Où êtes-vous? à coup sûr vous êtes bien : vous êtes gai, animé, intéressé, et tout entier à ce que vous voyez; voilà ce que nous appelons être aimable par excellence. — *Tancrède..... !* oh ! cela est bien beau ! il y a des vers qui retentissent jusqu'au fond de l'ame; mais rien n'est au ton d'une ame active, souffrante et agitée : elle doit vivre sur elle-même. Adieu donc.

## LETTRE XLIII.

Onze heures du soir, 1774.

Je viens de m'occuper de vous, de vos *intérêts* avec M. d'Alembert; et il me passe par la tête de vous faire une proposition folle; et c'est précisément à cause de cela que je ne désespère pas que vous l'acceptiez. Venez demain passer la journée avec moi à la campagne; vous comblerez de plaisir madame L....; et ce n'est pas là une manière de parler. Si vous êtes engagé le soir, nous reviendrons d'assez bonne heure pour que vous ne manquiez ni à votre plaisir, ni à celui de ceux qui vous attendroient. Enfin, voyez si vous pouvez vous arracher à vos affaires, à vos soins, à votre dissipation, à vos rendez-vous, à l'opéra, aux visites, au vague, au vide, en un mot, à cette multitude de choses importantes auxquelles vous consacrez votre vie. Sur-tout (et sans doute cette recommandation est inutile et présomptueuse) ne me faites point de sacrifice: c'est moi, au contraire, qui suis

prête à vous les faire tous. Si vous me refusez, je vous réponds de n'en être ni étonnée, ni fâchée : il est tout simple qu'à la veille d'un départ, tous vos momens soient engagés. Mais au moins ne perdez donc pas tous ceux que vous vouliez bien me destiner : employez-les ; je vous rends votre soirée de demain : je me coucherai en arrivant. Mercredi j'ai promis de passer la soirée au Ménil-Montant, et si je ne suis pas trop souffrante, j'irai. J'ai envoyé m'excuser cet après-dîner, parce que je souffrois beaucoup : car vous croyez bien que je ne pouvois pas avoir l'espérance de vous voir. Il est bien honnête à vous de m'avoir donné quelques momens ; je ne m'en étois pas flattée : je vous en rends mille graces, et c'est du fond de mon cœur, je vous l'assure. Si vous me sacrifiez votre journée de demain, il faut être chez moi avant midi ; si, au contraire, c'est moi qui vous la donne, ne venez point du tout : je me lève tard ; je serai pressée de m'habiller, et vous ne me feriez sentir que le regret de ne pouvoir causer avec vous. Mais mercredi je serai plus heureuse, puisque vous ne partez pas. Réponse, je vous en prie.

## LETTRE XLIV.

1774.

Je suis désolée : ce n'est pas de ce que vous êtes enrhumé, mais de ce que vous ferez si bien, que ce rhume deviendra une maladie. Vous devriez garder votre lit tout le jour, et vous vous proposez déjà de sortir! en grace, mon ami, buvez, soyez tout-à-fait dans votre lit, sans y lire, ni écrire. Je me reproche le mot que vous m'avez écrit, et avant que vous ayez écrit, répondu et répliqué à toutes *ces Dames*, vous ne serez pas un moment en repos. Je vous attendois depuis neuf heures : il y avoit de l'eau d'orge, de guimauve, de l'orgeat, pour vous faire prendre par force *une bavaroise ;* voilà comme cela s'appelle, et non pas de la soupe. Mon Dieu! que je voudrois être à côté de votre lit! je vous soignerois : jamais garde n'auroit eu tant de zèle et d'affection. — Mon ami, ne sortez pas, laissez croire que vous êtes parti, et peut-être qu'avec ce ménagement, vous serez assez bien pour partir

demain matin. Assurément vous ne voyagerez pas la nuit, ce seroit de la folie : en allant coucher à Orléans, vous ne serez pas fatigué. Vous ne me dites pas si vous avez de la fièvre dans ce moment-ci. J'enverrai savoir de vos nouvelles à une heure; en grace, mon ami, ne sortez point : je saurai de vos nouvelles plusieurs fois dans la journée ; et pour cela, je vais dîner chez moi : je ne sortirai qu'à neuf heures du soir. Mon ami, j'exige de vous que vous passiez la soirée dans votre lit; je vous assure que si vous n'y prenez garde, vous ferez de ceci une fluxion de poitrine. Mais sans doute vous avez écrit à M. votre père : s'il vous connoît bien, il sera moins inquiet, parce qu'il ne comptera pas sur votre exactitude. Voyez combien je suis dure, et quel moment je prends pour vous accabler ! oui, en vérité, vous avez tort d'être malade. Et bien, si vous étiez parti hier, mon inquiétude auroit-elle été fondée ? Mon ami, buvez, mais quoi ? je crains que ces eaux n'aient trop d'activité ; de la guimauve, ou de l'eau d'orge. Si vous venez chez moi, vous en aurez de toute prête, mais ne venez pas; non, ne venez pas. Menagez-vous pour ce qui vous aime avec tant de tendresse.

## LETTRE XLV.

Huit heures et demie, 1774.

Mon ami, je vous aime : je le sens dans ce moment d'une manière douloureuse. Votre rhume, votre poitrine font mal à mon ame ; je crains, et cet affreux sentiment a été si souvent justifié que je ne saurois me calmer : si vous partez ce soir, vous ne dormirez point, cela vous échauffera. Ah, mon Dieu ! que ne puis-je souffrir tout ce que je crains que vous ne souffriez ! Mon ami, en changeant de chevaux à Orléans, dites-moi comment vous êtes, dites-moi si votre poitrine est déchirée. Ma tendresse, mon intérêt ne vous laissent pas libre de négliger votre santé. Je meurs de regret en pensant que je ne vous verrai pas, que je n'ai plus de moyens de me rassurer. Je ne vous verrai pas, je ne saurai rien de vous. Ah ! qu'il étoit doux de vous aimer hier, et qu'il est cruel de vous aimer aujourd'hui, demain et toujours ! Mon ami, pardonnez-moi ma foiblesse : voyez si ma superstition ne peut

pas s'excuser; c'est le *vendredi* 7 août 1772 que M. de M...... est parti de Paris ; c'est le *vendredi* 6 mai de cette année qu'il est parti de Madrid, et c'est le *vendredi* 27 mai que je l'ai perdu pour jamais. Voyez si cet horrible mot ne doit pas porter l'effroi dans mon ame, quand il se joint à l'idée de ce que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus enfin que je n'ai de mots pour l'exprimer. Mon ami, si par quelque hasard, vous ne partiez que samedi, je veux vous voir demain. Quel horrible projet j'avois conçu, de ne pas vous voir ! cela seroit impossible; vous le savez bien. Vous savez bien que, quand je vous hais, c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison. Adieu, adieu, mon ami : jamais vous ne fûtes aimé, ni chéri avec autant de tendresse. Conservez-vous : pensez que c'est me sauver la vie, que de ménager votre poitrine. *Demain !* cette pensée m'est affreuse. Oui, je vous aime, mille fois plus que je ne sais le dire.

## LETTRE XLVI.

Jeudi au soir, 25 août 1774.

Oui, mon ami, ce qui a le plus de force et de pouvoir dans la nature, c'est assurément la passion : elle vient de m'imposer une privation, et elle me la fait supporter avec mille fois plus de courage, que ne pouvoient jamais inspirer la raison et la vertu : mais cette passion est un tyran absolu, elle ne fait aussi que des esclaves qui tour à tour haïssent et chérissent leur chaîne, et qui n'ont jamais la force de la briser. Elle me commande aujourd'hui une conduite absolument contraire à celle que je me suis prescrite depuis quinze jours. Je reconnois mon inconséquence, j'en suis confuse, mais je cède au besoin de mon cœur. Je trouve de la douceur à être foible, et dussiez-vous en abuser, mon ami, je vous aimerai, et je vous le dirai quelquefois avec plaisir, plus souvent avec douleur, lorsque je croirai que vous ne me répondez pas. Ecoutez tout ce que j'ai souffert depuis que vous m'avez quittée. Une

heure après votre départ, j'appris que vous m'aviez caché que madame de *** étoit partie la veille. Alors je crus que vous n'aviez retardé le vôtre que pour elle. Vous ne m'aviez pas vue la veille, et je crus que c'est parce que vous aviez été trop affligé de vos adieux, pour me voir le moment d'après; enfin, que vous dirai-je? Je vous jugeai avec une passion dont le vrai caractère est de ne jamais voir les objets tels qu'ils sont. Je vis donc, et je crus tout ce qui pouvoit m'affliger davantage : j'étois trompée, vous étiez coupable ; vous veniez dans le moment même d'abuser de ma tendresse : cette pensée soulevoit mon ame, irritoit mon amour-propre: je me sentois au comble du malheur, je ne pouvois plus vous aimer : j'abhorrois les momens de consolation et de plaisir que je vous devois. Vous m'aviez enlevée à la mort; la seule ressource, le seul appui que je m'étois promis, lorsque j'avois tremblé pour les jours de M. de M... Vous m'aviez fait survivre à un malheur affreux, vous remplissiez mon ame de remords, vous me faisiez éprouver un plus grand mal encore, celui de vous haïr; oui, mon ami, vous haïr. J'ai été plus de huit jours animée par cet horrible senti-

ment; cependant je reçus votre lettre de Chartres. Le besoin de savoir comment vous vous portiez, me fit manquer à la résolution que j'avois prise de ne plus ouvrir vos lettres. Vous me disiez que vous vous portiez bien; vous m'appreniez que vous aviez, malgré ma volonté, quelques-unes de mes lettres, et vous citiez un vers de *Zaïre*, qui sembloit braver mon malheur; et puis, ce qu'il y avoit de sensible, les regrets exprimés dans cette lettre me parurent vagues, et plus faits pour épancher votre ame que pour toucher la mienne; en un mot, je fis du poison de tout ce que vous me disiez, et je formai plus que jamais le projet de ne vous pas aimer, et de ne plus ouvrir vos lettres. Je l'ai tenue cette résolution qui a déchiré mon cœur, qui m'a rendu malade. Depuis votre départ, je suis changée et abattue comme si j'avois eu une grande maladie. Eh! en effet, cette fièvre de l'ame qui va jusqu'au délire, est une cruelle maladie: il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance. Mon ami, plaignez-moi; vous m'avez fait mal. Je ne reçus votre lettre de Rochambeau que samedi: je ne l'ouvris pas, et en la mettant dans mon portefeuille

j'eus un violent battement de cœur; mais je me commandai d'être forte, et je le fus. Ah! combien il m'en a coûté pour garder cette lettre ! combien de fois j'ai lu l'adresse ! combien de temps je l'ai eue dans mes mains! la nuit même j'avois besoin de la toucher: dans l'excès de ma foiblesse, je me disois que j'étois forte, que je résistois au plus grand bien, au plus grand plaisir, et voyez quel genre de folie! Je vous aimois avec plus d'activité que jamais; rien, pendant six jours, n'a pu me distraire de cette lettre cachetée: si je l'avois ouverte au moment où je l'avois reçue, l'impression n'auroit été ni si vive, ni si profonde. Enfin, enfin hier, abîmée de tristesse, ne voyant point arriver de lettres de Chanteloup, d'où vous m'aviez promis de m'écrire, je fus frappée de l'idée que vous étiez peut-être malade à Rochambeau; et sans savoir ce que je faisois, ni à quoi je cédois, votre lettre étoit lue, relue, mouillée de mes larmes, avant que j'eusse pensé que je ne devois pas la lire. Ah! mon ami, combien j'aurois perdu! j'adore votre sensibilité. Ce que vous dites de Bordeaux, fait saigner une plaie qui n'étoit pas fermée, qui ne le sera jamais. Non, ma vie ne sera

pas assez longue pour regretter, et pour chérir l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui exista jamais. Quelle affreuse pensée ! J'ai troublé ses derniers jours ; en craignant d'avoir à se plaindre de moi, il exposoit sa vie pour moi, et son dernier mouvement a été une action de tendresse et de passion. Je ne sais si je retrouverai jamais la force de relire ses derniers mots ; si je ne vous avois aimé, mon ami, ils auroient suffi pour me tuer. J'en frémis encore ; je les vois, et c'est vous qui m'avez rendu coupable ; c'est vous qui faites que je vis ; c'est vous qui portez le trouble dans mon ame : c'est vous enfin que j'aime, que je hais, et qui déchirez et charmez tour à tour un cœur qui est tout *à vous*. Mon Dieu ! ne craignez pas d'être triste avec moi : c'est mon ton, c'est mon existence que la tristesse ; vous seul, oui, vous seul, avez le pouvoir de changer ma disposition : votre présence ne me laisse ni souvenir, ni douleur ; j'ai éprouvé que vous faisiez diversion aux maux physiques. Je vous aime, et toutes mes facultés sont employées et charmées, lorsque je vous vois.

Vendredi matin.

Mon ami, je fus interrompue hier. Il y a tant de nouvelles, tant de mouvemens, tant de joie, qu'on ne sait lequel entendre; je voudrois être bien aise, et cela m'est impossible. Il y a quelques mois que j'aurois été transportée et du bien qu'il y a à espérer, et du mal dont on est délivré : actuellement je ne suis, que par la pensée et par la réflexion, au ton de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Vous savez que M. Turgot est contrôleur général, il est entré dans le conseil; M. Dangevillers a les bâtimens ; M. de Miromesnil est garde des sceaux ; M. le chancelier est exilé en Normandie; M. de Sartine a la marine, et l'on dit que ce n'est qu'en attendant le département de M. de la Vrillière ; M. Lenoir est lieutenant de police ; M. de Fitzjames ne va pas en Bretagne : c'est M. le duc de Penthièvre qui va tenir les Etats avec M. de Fourqueux. Mais en vérité, me voilà aussi piquante que M. Marin, à qui on ôte la gazette pour la donner à un abbé Aubert, qui a fait de mauvaises fables. Pour n'y plus revenir, il faut ajouter que le baron de Bre-

teuil va à Vienne, et M. de la Vauguyon à Naples. — Aprésent passons aux nouvelles de société. M. d'Alembert a eu hier le plus grand succès à l'Académie. Je n'en ai pas été témoin, j'étois trop souffrante : je n'ai tout juste de force que ce qu'il en faut pour être sur mon fauteuil. Il a lu l'Eloge de Despréaux, et des anecdotes sur Fénélon, qu'on dit ravissantes. Je n'ai pas voulu les entendre ces jours passés : je n'avois dans la tête que la lettre que je ne lisois pas; il faut du calme pour écouter, aussi, j'écoute bien peu. Mon ami, on imprime une vie de Catinat : l'auteur est un M. Turpin, qui a fait la vie du grand Condé. M. d'Alembert a lu cette vie, et selon ce qu'il dit, cela n'ôtera, ni le piquant, ni le mérite de votre éloge; cependant, dès qu'elle paroîtra, je vous l'enverrai. J'ai vu, j'ai beaucoup vu madame de Boufflers depuis votre départ, et je vais bien humilier ou bien exalter votre vanité, en vous disant qu'elle ne vous a pas nommé. Si cela est naturel, cela est bien froid; s'il y a du projet, cela est bien vif. Nous avons passé une soirée avec elle; nous avons été à la foire ensemble, elle est venue chez moi; nous devons aller au catafalque. Mais ce qui

n'est que pour moi, ce sont des ananas excellens, et une lettre de quatre pages sur les affaires présentes, sur la gloire dont s'est couvert M. le prince de Conti, sur sa belle-fille; et puis, des louanges très-flatteuses pour moi. Enfin je vous ferai mourir de jalousie quelques jours, en vous lisant tout cela; mais jusqu'alors, vous allez tant faire de coquetteries, tant plaire, tant séduire, que tous mes succès ne seront plus rien, et qu'il faudra redevenir *gros jean comme devant*. Mais, mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit de Chanteloup? est-ce que déjà vous n'aviez plus rien à me dire? La poste part tous les jours, et puis qu'importe? La lettre reste à la poste, et l'on n'est pas un siècle privé du plaisir de parler à ce qui nous aime : car remarquez que je n'ose pas dire *à ce qu'on aime*. Si vous êtes arrivé mardi après le courrier de Bordeaux, il faudra attendre jusqu'à mercredi; et c'est me mettre dans les limbes, après m'avoir mise quinze jours en enfer.

Si vous recevez cette lettre à Bordeaux, comme je n'en doute pas, je me rétracte, et je vous demande d'aller voir ce consul : je saurai peut-être de nouveaux détails. Il vous

parlera de la plus aimable, de la plus intéressante créature, que j'aurois dû aimer uniquement, et que je n'aurois jamais offensée, si, par une fatalité que je déteste, je pouvois échapper à quelque genre de malheur; il n'y en a point que je n'aie éprouvé. Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost, ni ceux de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation: la mienne mériteroit d'être écrite par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresseroit, si vous le trouviez dans un livre; mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devois naturellement me dévouer à haïr, j'ai mal rempli ma destinée: j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu! mon ami, j'ai cent ans; cette vie qui paroît si uniforme, si mono-

tone, a été en proie à tous les malheurs et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens. Mais où vais-je m'égarer?... toute entière à vous que j'aime, qui soutenez, qui défendez ma vie, pourquoi vais-je jeter les yeux sur tous les objets qui me l'ont fait détester? — Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur: que je serai comblée de plaisir s'il m'apporte une lettre de vous! Mais vous serez arrivé trop tard, vous ne faites rien à temps; ce que vous ne voyez pas, existe à peine pour vous. Enfin, vous êtes justement comme il faut être pour faire le tourment d'une ame sensible; et moi, je suis justement tout ce qu'il faut pour prouver que la folie n'exclut pas l'imbécillité. Figurez-vous que je vous parle comme si j'étois à samedi. J'attends le facteur qui n'arrivera que demain, et ce n'est pas votre faute, mon ami: ce n'est pas la mienne non plus, si ma tête est troublée, si le besoin que j'ai d'être consolée, me fait perdre l'ordre et la mesure du temps. Hélas! je ne sais s'il n'auroit pas mieux valu ne pas nous connoître, ne pas vous aimer: il y a trois mois que je serois comme j'étois il y a cent ans; je ne souffrois point, je n'avois besoin, ni

de vous, ni de vos lettres; mais n'êtes-vous pas assommé par la longueur de celle-ci? Mon ami, accoutumez-vous à cette importunité.

## LETTRE XLVII.

Samedi au soir, 27 août 1774.

Mon ami, je n'ai point eu de vos nouvelles. Je m'étois dit cent fois: il sera arrivé trop tard; il n'aura pas songé au prix d'une heure pour moi. Cela fait la différence de quatre jours; me voilà donc renvoyée à mercredi. Eh bien! le soin que j'ai eu de ne pas appuyer mon ame sur cette espérance, ne m'a servi à rien : le courrier est arrivé; j'ai eu trois lettres, que je ne pouvois pas lire, parce que la vôtre me manquoit. Mon Dieu! vous n'êtes ni assez heureux, ni assez malheureux pour éprouver un pareil sentiment. Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles mercredi, je ne vous écris plus. Vous avez déjà un tort : vous en aurez mille; mais je vous déclare que je ne vous en pardonnerai point, et que je ne vous en aimerai pas moins. Vous voyez bien que je vous dis là l'impossible : la logique du cœur est absurde. Au nom de Dieu! faites que je ne raisonne jamais plus juste. — Que vous manquez bien

dans ce moment-ci ! l'ivresse est générale, mon ami. Il y a cette différence entre ma disposition et celle de tout ce que je vois, qu'ils sont transportés de joie du bonheur qu'ils espèrent, et que moi je ne fais que respirer du malheur dont nous sommes délivrés. Mon Dieu ! mon ame n'atteint pas à la joie : elle est remplie par des regrets et par des souvenirs déchirans; elle est animée par un sentiment qui la trouble, qui lui donne souvent des mouvemens violens, et qui ne lui promet que bien rarement du plaisir. Dans cet état, la joie publique ne se fait sentir que par la pensée et la réflexion, et les plaisirs raisonnables sont si modérés ! mes amis sont mécontens de ce qu'ils ne peuvent pas m'entraîner. J'en suis bien fâchée, leur dis-je; mais je n'ai plus la force d'être bien aise. Cependant je suis bien contente de ce que M. Turgot a déjà renvoyé un fripon, l'homme de l'affaire des bleds. Mon ami, je veux vous dire le compliment des poissardes au Roi, le jour de la S. Louis. « Sire, je venons faire compliment à Votre » Majesté de la *chasse* qu'elle a faite hier; » jamais votre grand-père n'en a fait une si » bonne ». — Le comte de C..... qui est à

Montigny, m'a écrit trois pages remplies d'enthousiasme et de transport, c'est beaucoup. Qu'ils sont heureux ! l'espérance les conserve jeunes. Hélas ! qu'on est vieux quand on l'a perdue, ou qu'il n'en reste tout juste que pour échapper au désespoir ! — Dites-moi donc si vous avez fait bien des vers ; si vous vous accoutumez à vous *hâter lentement ;* si vous vous résoudrez à faire comme Racine, qui faisoit difficilement des vers. Mon ami, je vous impose le plaisir de lire, de relire tous les matins une scène de cette musique divine, et puis vous vous promenerez, vous ferez des vers ; et avec le talent que la nature vous a donné, de penser et de sentir fortement, je vous réponds que vous en ferez de très-beaux. Mais de quoi m'avisé-je? de conseiller, qui? Un homme qui a un grand mépris pour mon goût, qui me croit assez bête, qui ne m'a jamais vue en mesure sur rien, et qui, en me jugeant ainsi, pourroit bien n'être qu'en mesure, et marquer autant de justesse que de justice. Adieu, mon ami. Si vous m'aimiez, je ne serois pas si modeste : je croirois n'avoir rien à envier dans la nature.

Je vous ai écrit hier un volume *à Bordeaux*. Ce mot m'est effroyable : il touche la corde sensible et douloureuse de mon ame. Adieu, adieu.

## LETTRE XLVIII.

Ce lundi, 29 août 1774.

Vous savez que M. Turgot est contrôleur général; mais ce que vous ne savez pas, c'est la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le Roi. Il avoit eu quelque peine à accepter le contrôle, quand M. de Maurepas le lui proposa de la part du Roi. Lorsqu'il alla remercier le Roi, le Roi lui dit : *vous ne vouliez donc pas être contrôleur général?* *Sire*, lui dit M. Turgot, *j'avoue à Votre Majesté, que j'aurois préfere le ministère de la marine, parce que c'est une place plus sûre, et où j'étois plus certain de faire le bien; mais dans ce moment-ci, ce n'est pas au Roi que je me donne, c'est à l'honnête homme*. Le Roi lui prit les deux mains, et lui dit : *vous ne serez point trompé*. M. Turgot ajouta : *Sire, je dois représenter à V. M. la nécessité de l'économie dont elle doit la première donner l'exemple; M. l'abbé Terrai l'a sans doute déjà dit à Votre Majesté. Oui*, répondit le Roi, *il me l'a dit; mais il ne l'a pas*

*dit comme vous.* Tout cela est comme si vous l'aviez entendu, parce que M. Turgot n'ajoute pas un mot à la vérité. Ce mouvement de l'ame de la part du Roi fait toute l'espérance de M. Turgot; et je crois que vous en prendriez comme lui. M. de Vaines est nommé à la place de M. Leclerc; mais il n'en aura pas le faste, point de jeu, point de valet-de-chambre, point d'audience, en un mot, la plus grande simplicité, c'est à dire, au ton de M. Turgot. Oui, je vous le répète, vous manquez bien ici : vous auriez partagé les transports de la joie universelle. On commence à avoir besoin de se taire pour se recueillir, et pour penser à tout le bien qu'on attend. Reste actuellement l'intérêt personnel qu'il faut bien compter pour quelque chose. — Le chevalier d'Aguesseau vient de contenter le mien, et de le choquer tout à la fois : il sait que vous avez été vingt-quatre heures à Chanteloup, que vous vous portiez bien, et que vous êtes arrivé à Bordeaux, le 22. D'après cela, il est tout simple que vos amis aient eu de vos nouvelles samedi 27. Je ne me plains point de la préférence que vous leur avez donnée; mais, mon ami, il me seroit doux d'avoir à me louer de vous,

et d'avoir à vous remercier d'un soin que j'aurois si bien senti, et dont mon ame avoit besoin! Adieu. Voilà trois lettres en bien peu de temps. Si je n'en ai pas de vous mercredi, je crois que je pourrai me taire. Tous mes amis m'ont demandé de vos nouvelles avec intérêt, M. d'Alembert surtout.

Je ne crois pas vous avoir dit le succès que le chevalier de Chatelux a eu dans un voyage de quatre jours qu'il vient de faire à Villers-Cotterets : il y a fait six lectures ; il n'avoit que quatre pièces, mais il a répété la lecture de deux. Il croit que *les prétentions* n'ont pas été senties ; j'en ai grondé l'archevêque de Toulouse, qui étoit un des auditeurs. Si vous saviez comme il s'est justifié! c'est à faire mourir de rire. Le chevalier m'a raconté avec naïveté ses succès. J'en ai joui ; mais je suis fâchée du mauvais visage qu'il a : je crois sa santé bien menacée. — M. Wattelet est assez malade de la poitrine : il est au lait d'ânesse. Je suis fort souffrante ces jours-ci; mais c'est presque mon état habituel : la durée des maux ôte jusqu'à la consolation de s'en plaindre. Adieu, encore une fois. Est-ce que je ne vous aurois pas dit que j'ai entendu chanter *Milico?* c'est un italien.

Jamais, non jamais, on n'a réuni la perfection du chant avec tant de sensibilité et d'expression. Quelles larmes il fait verser! quel trouble il porte dans l'ame! J'étois bouleversée : jamais rien ne m'a laissé une impression plus profonde, plus sensible, plus déchirante même; mais j'aurois voulu l'entendre jusqu'à en mourir. Oh, que cette mort eût été préférable à la vie!

## LETTRE XLIX.

Jeudi 15 septembre 1774.

Peut-être ne lirez-vous jamais ce que je vais écrire ; peut-être aussi le recevrez-vous incessamment : c'est, je crois, la réponse que j'attends samedi, qui me déterminera, soit à brûler, soit à vous envoyer cette lettre. Ecoutez-moi : il me semble que toutes les passions de mon ame se sont calmées : la voilà revenue, la voilà rendue à son premier et à son unique objet. Oui, mon ami, je ne m'abuse point : mes souvenirs, mes regrets même me sont plus chers, plus intimes et plus sacrés que le sentiment violent que j'ai eu pour vous, et que le desir que j'avois de vous le voir partager. Je me suis recueillie ; je suis rentrée dans moi-même ; je me suis jugée, et vous aussi : mais je n'ai prononcé que contre moi ; j'ai vu que je prétendois à l'impossible, à être aimée de vous. Par un bonheur inoui, et qui ne devoit jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante

qui ait existé, m'avoit donné, abandonné son ame, sa pensée et toute son existence. Quelque indigne que je fusse du choix et du don qu'il m'avoit fait, j'en jouissois avec étonnement et transport. Quand je lui parlois de la distance immense que la nature avoit mise entre nous, j'affligeois son cœur; et bientôt il me persuadoit que tout étoit égal entre nous, puisque je l'aimois. Non jamais, la beauté, l'agrément, la jeunesse, la vertu, le mérite n'ont pu être flattés et exaltés au degré où M. de M.... auroit pu faire jouir mon amour-propre; mais il voyoit mon ame : la passion qui la remplissoit, rejetoit bien loin les jouissances de l'amour-propre. Je vous dis tout cela, mon ami, non par une foiblesse qui seroit trop bête et trop indigne des regrets qui déchirent mon cœur; mais c'est pour me justifier auprès de vous, oui, me justifier. Je vous ai aimé avec transport; mais cela n'a pas dû excuser auprès de vous le souhait que j'ai osé former de vous voir partager mon sentiment : cette prétention a dû vous paroître folle. Moi, fixer un homme de votre âge, qui joint à toutes les qualités aimables, les talens et l'esprit qui doivent le rendre l'objet des préfé-

rences de toutes les femmes qui ont le plus de droit à plaire, à séduire et à attacher! Mon ami, je suis remplie de confusion, en pensant jusqu'à quel point vous avez dû croire mon amour-propre aveuglé et ma raison égarée. Oui, je m'en accuse avec douleur : le goût que vous m'inspiriez, le remords qui me tourmentoit, la passion qui animoit M. de M...., tout cela ensemble m'a conduite dans une erreur que j'abhorre : car, il faut vous l'avouer, j'ai pensé plus que cela encore; j'ai été persuadée que vous pouviez m'aimer; et cette persuasion si folle, si vaine, m'a entraînée dans l'abyme. Sans doute il est bien tard, trop tard de m'aviser de mon égarement. Je le déteste, et en me méprisant, je devrois vous haïr; en effet, vous aviez excité en moi cet horrible mouvement : je vous ai même écrit dans cette disposition; c'étoit le dernier effet et le dernier effort de la passion qui m'agitoit. Je suis loin de me faire un mérite du calme où je suis revenue : c'est encore un bienfait de l'homme que j'adorois. Je ne vous expliquerai point tout ce qui s'est passé en moi depuis quinze jours; mais il suffit de vous dire que je ne me reconnois plus : ce n'est

plus votre pensée qui m'occupe; et si le remords n'étoit pas à côté de ma douleur, je crois que vous seriez bien loin de moi; non que je cesse jamais d'avoir de l'amitié pour vous, et de l'intérêt pour votre bonheur : mais ce sera en moi un sentiment modéré qui pourra, si vous y répondez, me faire goûter quelques momens de douceur, sans jamais troubler ni tourmenter mon ame. Oh ! de quelles horreurs elle a été remplie ! il me paroît miraculeux de n'avoir pas succombé au désespoir où j'ai été réduite; mais cette secousse, en affaissant ma machine, a remonté mon ame : elle est restée sensible; mais elle est sans passion. Je ne connois plus ni la haine, ni la vengeance, ni..... Ah, mon Dieu ! quel mot j'allois prononcer ! il n'est plus lié dans ma pensée qu'au souvenir de M. de M.... Hélas ! je lui devrai encore ce que mon cœur sentira de plus consolant et de plus doux, des regrets et des pleurs. Tous les détails que vous m'avez mandés ont été inondés de larmes; je vous en remercie : je vous devois une sensation que je préfère au plaisir qui ne viendroit pas de la pensée de M. de M.... — J'ai lu, j'ai relu vos lettres, celle de Bordeaux et celle

du 8, de Montauban. Je vous plains sincèrement d'être agité et tourmenté sans en avoir une raison absolue ; mais en même temps, les douleurs vagues ne sont que passagères; du moins je l'espère : car je desire de toute mon ame votre repos et votre bonheur. Je ne pouvois troubler ni l'un, ni l'autre ; mais votre délicatesse vous faisoit peut-être souffrir du mal que vous m'aviez fait. Je vous le pardonne du fond de mon cœur : perdez-en le souvenir ; ne m'en parlez jamais, et laissez-moi croire que vous m'avez trouvé encore plus malheureuse que coupable. Ah ! vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'ai perdu le droit de vous persuader ; mais j'oserois presque dire comme *Jean-Jacques :* mon ame ne fut jamais faite pour l'avilissement. La passion la plus forte, la plus pure, l'a animée trop long-temps; celui qui en étoit l'objet étoit trop vertueux: il avoit l'ame trop grande, trop élevée pour qu'il eût voulu régner sur la mienne, si elle avoit été abjecte et méprisable. Sa prévention, sa passion pour moi m'élevoient jusqu'à lui. Mon Dieu ! combien je suis tombée, combien je suis déchue ! mais il l'a ignoré. Mon malheur est affreux; il l'au-

roit partagé. Il est mort pour moi. Je l'aurois fait vivre de douleur. « O mon ami !
» si dans le séjour des morts vous pouvez
» m'entendre, soyez sensible à ma douleur,
» à mon repentir. J'ai été coupable, je vous
» ai offensé ; mais mon désespoir n'a-t-il pas
» expié mon crime ? Je vous ai perdu ; je
» vis, oui, je vis ; n'est-ce donc pas être assez
» punie » ? Pardonnez-moi le mouvement qui m'a entraînée vers l'objet que je voudrois suivre. Adieu. Si je reçois de vos nouvelles samedi, j'ajouterai un mot ; mais je vous pardonne d'avance tout ce que vous pouvez m'avoir dit d'offensant, et je rétracte avec tout ce qui me reste de force et de raison, tout ce que je vous ai écrit dans les convulsions du désespoir. C'est aujourd'hui que je dépose dans vos mains ma profession de foi : je vous promets, je m'engage à ne plus rien exiger ni prétendre de vous. Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnoissance ; et si vous veniez à ne m'en pas trouver digne, je m'en affligerois sans vous trouver injuste. Adieu, mon *ami :* c'est l'amitié qui prononce ce nom ; il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler.

Samedi, onze heures du soir.

Voila votre réponse : elle est telle que j'aurois pu la souhaiter, froide et modérée. Mon ami, nous allons nous entendre : mon ame est au ton de la vôtre ; cette lettre ne vous a point offensé ; vous en avez sûrement jugé à merveille ; vous avez eu sur moi l'avantage d'un homme raisonnable sur une créature passionnée ; vous étiez de sang-froid, et j'avois le délire : mais c'étoit la dernière crise d'une maladie effroyable, dont il vaudroit mieux mourir que guérir, parce que la violence des accès de cette fièvre flétrit et abat les forces du malheureux malade, au point de ne pouvoir plus se promettre du plaisir de l'état de convalescence ; mais en voilà assez, trop sans doute, sur ce que vous appelez mes *injustices*, et votre *délicatesse*. Mon ami, savez-vous ce qui est délicat? c'est de n'avoir pas supprimé les six ou sept pages que vous m'aviez écrites avant que de recevoir ma lettre. Quelle supériorité la raison a sur la passion ! comme elle règle la conduite ! elle porte et répand la paix sur tout ; en un mot, elle a tellement de la mesure, que je dois vous rendre grace aujourd'hui et de ce que

vous me dites, et de ce que vous ne me dites point. Mon ami, votre lettre du vendredi est aimable : elle est douce, obligeante, raisonnable ; elle a le ton et le charme de la confiance : mais elle est triste, et je suis fâchée que ce soit la disposition de votre ame. Je n'ai pas en moi de quoi vous distraire ; je n'ai pas même la force de vous parler ce soir : je suis trop souffrante ; si je puis, je reprendrai votre lettre pour le courrier de mardi. Adieu. Vous n'attendez plus de mes nouvelles ?

## LETTRE L.

Lundi au soir, 19 septembre 1774.

Je veux vous écrire. Je voudrois vous répondre ; si je manque le courrier de demain, il faudra attendre à samedi, et cependant mon ame est morte. Je viens de relire votre lettre ; j'ai cru qu'elle me ranimeroit, et point du tout : je me sens d'une stérilité effroyable ; et si je me laissois aller, voici ce que je vous répondrois : toutes les réflexions que vous faites sur votre situation présente, sont fort raisonnables ; mais si vous vous occupez de l'avenir, vous êtes encore plus fondé à y trouver des sujets d'espérance que des motifs de crainte. Il me semble que jamais les hommes de mérite n'ont eu si beau jeu ; et avec de la vertu, des lumières et du talent, ils doivent prétendre à tout. Ce n'est donc pas le moment de se décourager, mais bien plutôt de venir avec confiance, non pas demander des graces, mais se faire connoître et se faire rendre justice. — A l'égard de ce bouleversement dans les domaines, j'ai bien

de la peine à croire que M. Turgot puisse, en rien, suivre ou exécuter les projets de M. l'abbé Terrai. Si cependant, par impossible, il venoit à vouloir agir d'après ce plan, M. de Vaines seroit à portée de vous rendre service. Il feroit l'impossible pour vous obliger : il a un attrait particulier pour vous ; il ne me voit jamais sans me demander de vos nouvelles ; le jour de votre départ, j'en reçus un billet, où étoient ces mots : « Je » vous supplie de me faire dire de vos nou- » velles et de celles de M. de G...... qui in- » téresse beaucoup ceux qui aiment une » ame ardente, franche, et qui, de tous cô- » tés, s'élance vers la gloire ». Je voulois vous envoyer ces mots, et puis j'en fus détournée par un intérêt qui ne permet pas de causer. Vous devriez écrire à M. de Vaines, non pas sur sa fortune : car c'est justement le contraire ; il a sacrifié son intérêt à son amitié pour M. Turgot, et à son amour pour le bien public : en un mot, il a été entraîné par le desir de concourir au bien ; il a eu l'activité de la vertu : mais un peu plus calme, il a vu qu'il s'étoit chargé d'une triste besogne. — Je ne combats point vos projets pour l'avenir : il n'existe pas pour moi ; d'après

cela, vous croyez bien que je ne peux guère m'échafauder pour prévoir ou craindre pour les autres. En général, je crois que vous ferez bien de ne pas vous marier en province. Cependant ce seroit une manière de fixer toutes vos incertitudes; mais aussi ce seroit un malheur qui vous priveroit du plus grand bien, qui est l'espérance. Mon ami, je ne conçois pas comment vous n'avez pas assez de force pour supporter la mauvaise fortune. Paris est le lieu du monde, où l'on peut être pauvre avec le moins de privations : il n'y a que les ennuyeux et les sots qui ont besoin d'être riches.—Vous voyez bien que c'est de la folie que de croire qu'il faut que vous fassiez le tour du monde pour faire un bon ouvrage. Commencez-le toujours, et avant qu'il soit fini, vous serez peut-être assez riche pour voyager. Enfin, je voudrois que vous ne regardassiez le défaut de fortune que comme une contradiction, et non comme un malheur. Mon ami, si je voyois de la lune, je préférerois votre talent aux richesses de M. Beaujon : j'aimerois mieux le goût de l'étude que la charge de grand écuyer de France. En un mot, étant condamnée à vivre, et n'ayant pu choisir le sort d'un

bon fermier de Normandie, je demanderois d'avoir l'esprit et le talent de M. de G......; mais, à la vérité, je voudrois qu'on me permît d'en faire plus d'usage. — Ce que vous dites des enfans de madame votre sœur, est plein d'intérêt et de délicatesse; mais, mon ami, vous voilà encore à vous tourmenter de l'avenir. Ils sont bien à présent, ces enfans; vous voyez ce qu'ils ont perdu, et cela vous tourmente. Le sort du petit garçon est moins embarrassant : vous savez mieux que moi que l'éducation d'un collége de province est tout aussi bonne, ou tout aussi mauvaise que celle d'un collége de Paris; et puis, mon ami, pour entrer à 16 ans dans un régiment, en vérité, il est tout-à-fait égal d'avoir été élevé à Bordeaux ou à Paris. Que nos idées sont fausses sur le premier intérêt de la vie, sur le bonheur! Oh, bon Dieu! est-ce en aiguisant l'esprit, est-ce en étendant les lumières, qu'on fait le bonheur d'un individu? car je crois bien que cela peut être utile en général; mais pourquoi faut-il que votre neveu soit heureux à votre manière? Je sens que je réponds bien sèchement, bien bêtement à tous les détails où votre amitié et votre confiance vous ont

fait entrer ; mais que voulez-vous faire ? Il ne me vient rien : mon ame est un désert, ma tête est vide comme une lanterne. Tout ce que je dis, tout ce que j'entends, m'est plus qu'indifférent ; et je dirai aujourd'hui comme cet homme à qui on reprochoit de ne pas se tuer, puisqu'il étoit si détaché de la vie : *je ne me tue pas, parce qu'il m'est égal de vivre ou de mourir.* Cela n'est pourtant pas tout-à-fait vrai : car je souffre, et la mort seroit un soulagement ; mais je n'ai point d'activité.

# LETTRE LI.

Mardi, 20 septembre 1774, six heures du matin.

Pour réparer la platitude et la sécheresse de ma lettre d'hier au soir, j'imagine de vous envoyer deux petites feuilles de Voltaire, et l'*éloge de La Fontaine*, que j'ai lu avec autant de plaisir, que j'en avois eu à l'entendre. Remarquez bien que je n'exagère pas les louanges; ainsi vous serez libre encore d'être de votre avis et de trouver détestable ce que j'ai cru bon. — Il paroîtra d'ici à peu de jours, un édit sur le commerce intérieur des grains; il sera motivé : cette forme est nouvelle, et il me semble qu'elle doit convenir à la multitude; car les fripons et les gens de parti trouveront bien encore à critiquer. — On disoit hier qu'on donnoit l'archevêché de Cambrai à M. le cardinal de Bernis, et que M. le duc de la Rochefoucauld iroit à Rome. Peut-être M. l'abbé de Veri y seroit nommé avant, mais seulement pour être cardinal, et préparer la besogne à M. le duc de la Rochefoucauld : voilà la conversation d'hier au

soir au coin de mon feu ; et si je vous nommois les personnes qui y étoient, vous trouveriez que, si cette nouvelle ne devient pas vraie, du moins elle n'est pas absurde. — Le chevalier de Châtelux, que je vois souvent, mais toujours en courant, n'a pas eu le temps de me demander de vos nouvelles : il est plus dissipé, plus affairé et plus à la suite de tous les princes que jamais. Il est aujourd'hui à la campagne, c'est là où il saura de vos nouvelles : avec du tact et de l'usage du monde, on est au ton et à la pensée de ceux avec qui l'on est. — M. d'Alembert et tous vos amis me parlent souvent de vous; ils s'adressoient à moi pour savoir de vos nouvelles, et ce sera moi qui aurai recours à eux à l'avenir : car vous ne m'écrivez plus, n'est-ce pas? Mais, mon Dieu! que les passions sont folles! qu'elles sont bêtes! Depuis quinze jours, je me sens pour elles une grande horreur ; mais aussi il faut être juste, et convenir qu'en adorant le calme et la raison, j'existe à peine, je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement : ma machine, mon ame, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement ; et cet état ne m'est pas trop pénible, quoiqu'il me soit

nouveau. Bonsoir, mon ami : car quoiqu'il soit bien matin, je n'ai pas encore dormi. Jamais personne ne s'est avisé d'écrire sur le sommeil, et de traiter de son influence sur l'esprit et sur les passions. Ceux qui ont étudié la nature, ne devoient pas négliger cette partie intéressante de la vie des malheureux. Hélas ! si l'on savoit ce que la privation du sommeil peut ajouter aux maux ! en abordant quelqu'un de souffrant et de malheureux, la première question seroit toujours celle-ci : *dormez-vous?* la seconde : *quel âge avez-vous ?*

# LETTRE LII.

Commencée jeudi, 22 septembre 1774.

« Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures ;
» Je crains votre silence, et non pas vos injures ».

Mon ami, si j'avois de la passion, votre silence me feroit mourir ; et si je n'avois que de l'amour-propre, il me blesseroit, et je vous en haïrois de toutes mes forces : eh, bien ! je vis, et je ne vous hais plus. Mais je ne vous cacherai pas que j'ai vu avec chagrin, quoique sans étonnement, que c'étoit uniquement mon mouvement qui vous entraînoit : vous aviez à me répondre. Vous ne savez plus me parler, et lorsque vous croyez que mon sentiment a cessé, vous ne sentez aucun regret, et vous ne trouvez rien en vous qui vous donne le droit de réclamer ce que vous avez perdu. Eh bien, mon ami, je suis assez calme, pour être juste : j'approuve votre conduite, quoiqu'elle m'afflige ; je vous estime de ne rien mettre à la place de la vérité. Et en effet, de quoi vous plaindriez-

vous? je vous ai soulagé : il est affreux d'être l'objet d'un sentiment qu'on ne peut pas partager, l'on souffre et l'on rend malheureux : aimer et être aimé c'est le bonheur du ciel; quand on l'a connu et qu'on l'a perdu, il ne reste qu'à mourir.

Il y a deux choses dans la nature qui ne souffrent pas la médiocrité, les vers et...... Mais je ne m'abuse point, le sentiment que j'avois pour vous, n'étoit point parfait. D'abord j'avois à me le reprocher : il me coûtoit des remords; et puis, je ne sais si c'étoit le trouble de ma conscience qui renversoit mon ame, et qui avoit absolument changé ma manière d'être et d'aimer : mais j'étois sans cesse agitée de sentimens que je condamnois; je connoissois la jalousie, l'inquiétude, la défiance; je vous accusois sans cesse; je m'imposois la loi de ne pas me plaindre : mais cette contrainte m'étoit affreuse; enfin, cette manière d'aimer étoit si étrangère à mon ame, qu'elle en faisoit le tourment. Mon ami, je vous aimois trop, et pas assez; ainsi nous avons gagné tous les deux au changement qui est arrivé en moi : et ce n'est, ni votre ouvrage, ni le mien. J'ai vu clair un moment, et dans moins d'une demi-

heure, j'ai senti le dernier terme de la douleur, je me suis éteinte, et j'ai ressuscité ; et ce qui est inconcevable, c'est qu'en revenant à moi, je n'ai plus retrouvé que M. de M..... l'affaissement qui étoit arrivé à mon cerveau, en avoit effacé toute autre trace. Vous, mon ami, qui, un quart d'heure avant, remplissiez toute ma pensée, j'ai passé plus de vingt-quatre heures sans que vous vous y soyez présenté une seule fois ; et puis j'ai vu que mon sentiment n'étoit plus qu'un souvenir. J'ai resté plusieurs jours sans retrouver la force de souffrir, ni d'aimer ; et puis j'ai enfin repris ce degré de raison qui fait apprécier tout à peu près à sa juste valeur, et qui me fait sentir que, si je n'ai plus de plaisir à espérer, il me reste bien peu de malheur à craindre. J'ai retrouvé le calme, mais je ne m'y trompe point, c'est le calme de la mort ; et dans quelque temps, si je vis, je pourrai dire comme cet homme qui vivoit seul depuis trente ans, et qui n'avoit lu que Plutarque : on lui demandoit comment il se trouvoit? *mais presque aussi heureux que si j'étois mort.* Mon ami, voilà ma disposition : rien de ce que je vois, de ce que j'entends, ni de ce que je fais, ni

de ce que j'ai à faire, ne peut animer mon ame d'un mouvement d'intérêt; cette manière d'exister m'étoit tout-à-fait inconnue; il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appelleroit douleur. Je voudrois entendre dix fois par jour cet air qui me déchire, et qui me fait jouir de tout ce que je regrette, *j'ai perdu mon Euridice, etc.* Je vais sans cesse *à Orphée*, et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allois faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans une loge. En rentrant chez moi le soir, j'ai trouvé un billet du comte de C......., qui me disoit qu'il avoit eu une lettre de vous la veille. Je l'attendis le lendemain, et je le trouvai heureusement chez madame Géoffrin. Il me lut votre lettre, vous y parlez de moi, et vous y revenez trois fois, cela est bien honnête : mais beaucoup plus froid que si vous ne m'aviez pas nommée. Cependant, mon ami, je suis contente, c'est justement comme je vous veux. Mon Dieu! comment serois-je difficile, moi, qui ne sais plus, qui ne peux plus aimer qu'avec une raison et une modération que je n'avois jamais connue? — J'ai vu M. Turgot, je lui

ai parlé de ce que vous craigniez sur les domaines. Il m'a dit qu'il n'y avoit point encore de parti pris sur cet article, que M. de Beaumont, intendant des finances, s'en occupoit, et qu'en attendant, les compagnies que M. l'abbé Terrai avoit créées pour cette besogne, avoient défense d'agir. M. Turgot m'a ajouté que, dès qu'il seroit instruit par M. de Beaumont, il me diroit s'il y avoit quelque chose de projeté ou d'arrêté sur les domaines; mais qu'en général il me répondoit qu'il auroit un grand respect pour les propriétés. Je ne m'en tins pas là : je dis votre affaire à M. de Vaines, et il me répondit nettement : *qu'il soit bien tranquille; le projet de l'abbé Terrai ne sera jamais exécuté par M. Turgot, j'en réponds*. Voilà, mon ami, la réponse des deux hommes qui doivent vous rassurer; et quoiqu'elles ne soient pas conformes, cependant cela veut dire, ce me semble, la même chose. Je vous envoie l'arrêt dont je vous ai déjà parlé : je crains que votre intendant ne soit pas fort pressé de le répandre; et je joins à cet arrêt une lettre de M. de Condorcet, que je trouve si bien, que je l'ai fait copier. Mon ami, ne me remerciez point du soin que j'ai de vous

envoyer ce qui me fait plaisir : ce n'est pas pour vous, c'est pour vous en entendre parler; car il me reste beaucoup de goût pour votre esprit : il est excellent et bien naturel. Adieu.

# LETTRE LIII.

Vendredi, 23 septembre 1774.

Mon ami, je vous fais victime : je vous écris jusqu'à vous accabler. C'est la seule ocupation qui me fasse croire que je suis encore en vie ; et quoique je pense que d'être tout-à-fait morte soit le meilleur état ; cependant, en souffrant, je trouve de la douceur à me tourner encore vers vous. Si vous ne m'entendez pas, vous m'écouterez, du moins, vous me répondrez : car il est bien triste de n'avoir point de lettre de vous. Voilà deux courriers de perdus, lundi et mercredi, et c'est moi qui me suis fait ce mal là : car, sans m'aimer, vous auriez continué à m'écrire exactement. Eh, bon Dieu ! à quel excès j'ai été portée ! Je vous ai aimé et haï avec fureur : c'étoit sans doute le dernier élan d'une ame qui alloit s'évanouir pour jamais ; car, en honneur, je n'en ai plus entendu parler, je ne sais ce qu'elle est devenue depuis. — Je croyois que vous auriez écrit mercredi à M. d'Alembert : en rentrant,

premier mot fut de lui demander s'il n'avoit point eu de lettre, et il n'en savoit rien : car il a pour bonne habitude de n'ouvrir ses lettres que le lendemain matin. Je sus bientôt qu'il n'en avoit pas reçu de vous ; et mon état de souffrance s'en augmenta d'une manière si sensible, que je fus obligée de prendre un calmant; et puis, à force de raison et de raisonnemens, j'en vins, non pas à ne point m'en soucier, mais à ne m'en pas faire un tourment. Pourquoi donc dites-vous que vous ne recevez qu'une fois la semaine des lettres, tandis qu'elles arrivent trois fois la semaine à Paris? Mais à quoi cela m'est-il bon, si vous ne m'écrivez point, si samedi je suis encore comme mercredi et lundi? Mais il n'y a que l'indifférence qui soit muette : si vous étiez mécontent, si même vous me haïssiez, vous devriez avoir du plaisir à me le dire. Enfin, mon ami, il faut que vous m'ayez *condamnée*, si vous n'avez pas besoin de me confondre.

Vous savez que M. de Muy se marie ces jours-ci avec madame de Saint-Blancard, une chanoinesse d'Allemagne que vous avez peut-être connue pendant la guerre dernière. On dit qu'elle est aimable, qu'elle a été jolie

et qu'elle aime M. de Muy. Ce mariage me donne bien bonne opinion de l'honnêteté de M. de Muy : voilà un excellent emploi de sa fortune. — M. le comte de Broglie est à Ruffec : est-ce bien loin de Montauban ? Je serois fâchée que vous y allassiez : il agiteroit votre tête, et ne vous donneroit aucun moyen pour mener à bien les projets de fortune qu'il vous feroit concevoir. Mon ami, il faut arrêter votre pensée, il faut voir beaucoup M. de Muy. Il faut qu'il vous connoisse, et s'il a de l'esprit, il voudra s'aider de vos lumières et de vos talens. Surtout ramenez M. votre père ; sa présence vous sera utile, et d'ailleurs, si sa fortune est susceptible d'amélioration, il faut bien qu'il se montre : on ne va point chercher le mérite qui se cache. J'applaudis fort à l'horreur que vous avez pour le séjour de la province ; mais la campagne n'est pas la province : j'aimerois mieux le séjour d'un village, la compagnie des paysans, que la ville de Montauban et la bonne compagnie qui la compose. Mais, mon Dieu ! au milieu de Paris, il y a tant de villes de province ; il y a tant de sots, tant de faux importans ; en tout, par-tout le bon est si rare, que je ne sais si

ce n'est point un grand malheur que de l'avoir connu, et d'en avoir fait son *pain quotidien*. On pourroit dire de l'habitude de vivre avec des gens d'esprit et de mérite, ce que M. de la Rochefoucauld disoit de la cour : ils ne rendent point heureux, et ils empêchent de se trouver bien ailleurs ; voilà précisément ce que j'éprouve toutes les fois que je me trouve dans une autre société. — Mon ami, devinez si vous pouvez ; mais il faut que je vous dise que ce n'est point un bonheur, que ce n'est point un plaisir, que ce n'est pas même une consolation que d'être aimé, mais fort aimé par quelqu'un qui a peu, mais, très-peu d'esprit. Ah ! que je me hais de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent ! que je suis devenue difficile ! Mais voyez si c'est ma faute, voyez quelle éducation j'ai reçue. Madame du Deffant (car pour l'esprit elle doit être citée), le président Hénault, l'abbé Bon, l'archevêque de Toulouse, l'archevêque d'Aix, M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont, M. de M...... voilà les hommes qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose : le moyen après cela que la tête tourne d'être aimé par....! Mais, mon ami, croyez-

vous qu'on puisse aimer, quand on n'a point, ou qu'on n'a que peu d'esprit? Je vois bien que vous me croyez folle ou imbécille; mais il n'importe. J'avois sur le cœur tout ce que je viens de vous dire. Bonsoir; je garde une petite place pour vous dire demain que je n'ai point eu de vos nouvelles. Mon ami, pardonnez-le-moi, cela me paroît impossible.

Samedi, après la poste.

Vous êtes malade, vous avez la fièvre. Ah! mon ami, ce n'est pas mon intérêt que cela réveille: c'est de l'effroi que cela me cause; je crois que je porte malheur à ce que j'aime. Oh, mon Dieu! s'il me falloit craindre, s'il me falloit sentir encore les alarmes et le désespoir qui ont consumé deux ans de ma vie, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir! vous ne m'aimiez pas, et vous m'avez enchaînée! Si lundi je n'avois pas de vos nouvelles!....

## LETTRE LIV.

Lundi, 26 septembre 1774.

Mon ami, j'ai desiré hier toute la journée, de vous écrire : mais la force m'a manqué. J'ai été dans un état de souffrance qui m'a ôté le pouvoir de parler et d'agir. Je ne puis plus manger : les mots de *nourriture* et de *douleur* sont devenus synonymes pour moi. Mais c'est de vous que je veux parler, c'est de vous que je suis occupée, que je suis inquiète. Hélas, je l'avois voulu croire ! —c'est encore une méprise, quoique je ne sois plus susceptible de plaisir et de bonheur, mon ame semble toute neuve pour la douleur, elle s'accroît de ce que vous souffrez. Je vous vois malade : j'ai à me reprocher de vous avoir causé quelques momens de tristesse; sans me flatter que vous attachiez un grand intérêt ni à mon sentiment, ni à moi, cependant j'ai pu troubler votre repos, et j'en suis désolée. Mon ami, c'est vous qui m'avez appris à affliger, à tourmenter ce que j'aimois. Ah ! que j'en ai été cruellement punie!

si le ciel me réservoit !..... Mais mon sang se glace, je mourrai avant. Cette pensée est mille fois plus affreuse que ne le pourra jamais être la mort la plus violente. Vous voudriez ne pas vous réveiller, et c'est vous, et c'est à moi que vous confiez ce dégoût de la vie. Que les mots qu'on m'écrivoit en mourant sont différens ! » *J'allois vous re-*
» *voir, il faut mourir, quelle affreuse dés-*
» *tinée ! mais vous m'avez aimé*, *et vous me*
» *faites encore éprouver un sentiment doux.*
» *Je meurs pour vous, etc. etc.* » Mon ami, je ne saurois tracer ces mots, sans fondre en larmes : le sentiment qui les a dictés, étoit le plus tendre et le plus passionné qui fût jamais ; le malheur, l'absence, la maladie, rien n'avoit pu ébranler, ni refroidir cette ame de feu. Ah ! j'ai pensé mourir hier, en lisant une lettre de M. de Fuentes. Il me mande que sa douleur ne lui a pas encore permis de rien voir de ce qui fut cher à son fils ; qu'il conservera pour moi la plus tendre, la plus vive reconnoissance des preuves d'amitié que j'ai données dans tous les temps à M. de M...... ; que je le soutenois dans son malheur, et que tout ce que son fils me devoit, il voudroit l'acquitter au prix de sa vie.

Il ose, en son nom, au nom de ce fils qu'il pleure, me demander une grace : c'est d'engager M. d'Alembert, qui fut son ami, à lui écrire une espèce d'éloge funèbre qui honorera la mémoire de son fils, qui fera sa consolation le peu de jours qui lui reste à vivre, qu'il lira à sa famille comme un monument honorable pour elle, et qui servira d'encouragement à la vertu pour ses autres enfans. Et cette priere si touchante finit par des larmes. Oh ! combien elle m'en a fait répandre ! et je ne crains point de vous ennuyer, en vous faisant un récit qui ne seroit pas froid dans un roman. Mon Dieu! j'adore M. de Fuentes : il étoit digne d'avoir un tel fils. Quelle perte, en effet, et pour lui et pour tout ce qui l'a aimé! et cependant nous vivons tous! Son père, sa sœur et moi nous aurions été trop fortunés de mourir au même instant qu'il nous a été enlevé. Ah, mon ami, plaignez-moi! ayez pitié de moi ! vous seul dans la nature, pouvez faire pénétrer quelques momens de douceur et de consolation dans une ame mortellement blessée. Je le sens, votre présence auroit soulagé le poids dont je suis accablée : depuis que je ne vous vois plus, je suis égarée ; mon

ame ne connoît plus que les excès, et vous en avez jugé par la violence que j'ai mise dans ma conduite avec vous. Mon ami, remettez-moi dans la bonne route. Soyez mon guide, si vous voulez que je vive. Ne m'abandonnez pas. Je n'ose plus vous dire : je vous aime; je n'en sais plus rien. Jugez-moi dans le trouble où je vis. Vous me connoissez mieux, que je ne me connois moi-même. Je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore : j'ai besoin d'être secourue, d'être délivrée du malheur qui me tue.—Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui, si je n'en sais pas au moins, je ne vois pas comment je pourrai attendre à mercredi! Quelle affreuse conformité les mercredis et les samedis! Je ne vivois que pour arriver à ces deux jours-là. Me voilà encore agitée, et dans la même attente. Mon Dieu! concevez-vous, pouvez-vous atteindre à tout ce que je sens, à tout ce que je souffre? Croiroit-on jamais que j'aie pu connoître le calme! Eh bien! mon ami, il est vrai que j'ai vécu vingt-quatre heures, séparée de votre pensée; et puis j'ai été bien des jours dans une apathie totale, je vivois, mais il me sembloit que j'étois à côté de moi. Je me souvenois

d'avoir eu une ame qui vous aimoit : je la voyois de loin, mais elle ne m'animoit plus. Hélas! si vous êtes malade, ou si vous êtes comme *ce malheureux qui n'aime rien*, vous ne m'entendrez pas; si ce langage ne va pas à l'ame, il est mortellement froid : ce sera à moi de vous plaindre de la fatigue et de l'ennui que je vous aurai causé. Bonjour. Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur. Au nom de Dieu! faites que je n'aie pas besoin d'avoir recours à mon ami de la poste pour avoir mes lettres de meilleure heure. — Mon ami, ne prenez pas trop tôt du quinquina : il fait mal à la poitrine, et quand il guérit trop vîte la fièvre, on a presque toujours des obstructions; enfin songez qu'il ne vous est pas libre de négliger votre santé : mon repos, ma vie en dépendent. Mon ami, dites-moi si je vous aime, vous devez vous y connoître; moi, je ne me connois plus à rien : par exemple, dans ce moment-ci, je sens que je desire avec passion de vos nouvelles; et je sens aussi, mais d'une manière active, que j'ai besoin de mourir. Je souffre de la tête aux pieds. Mon ame est exaltée et mon corps affaissé. De ce manque d'accord résultent le

malheur et presque la folie. Mais il faut m'arrêter. Adieu. Je voudrois bien aller au-devant du facteur.

Lundi, quatre heures.

Le facteur est arrivé. M. d'Alembert n'a point de lettres, et cependant le courrier de Montauban arrive lundi, mercredi et samedi. Mon ami, je suis bien malheureuse : ou vous êtes bien malade, ou vous êtes bien cruel de me laisser dans cette inquiétude. Vous savez si ma santé, si mon état peuvent supporter une augmentation de trouble et de douleur. Ah, mon Dieu ! que faire, que devenir d'ici à mercredi ! Je vais envoyer chez le chevalier d'Aguesseau.

# LETTRE LV.

Vendredi au soir, 30 septembre 1774.

Mon ami, vous m'avez empêchée de mourir, et vous me tuez, en me laissant dans une inquiètude qui bouleverse mon ame. Je n'ai point eu de vos nouvelles mercredi, le chevalier d'Aguesseau non plus; et il a été chez toutes les personnes qui auroient pu en avoir. Ah, mon Dieu ! que je me connoissois peu ! que je vous disois mal, lorsque je vous assurois que mon ame étoit fermée au bonheur, au plaisir ; qu'elle ne connoîtroit plus de grand malheur, et que je n'avois plus rien à craindre ! Hélas ! je ne respire pas depuis mercredi. Je vous vois malade ; j'ai une secrète terreur qui m'effraie. Quelle affreuse dispositiòn vous me faites retrouver ! ce mercredi, ce samedi, ces horribles jours qui ont fait l'espoir et le désespoir de ma vie deux ans de suite ! Mais seriez-vous assez mal pour oublier que vous êtes aimé avec passion ? et si vous vous en êtes souvenu, comment avez-vous manqué

de me faire donner de vos nouvelles? ne saviez-vous pas que c'étoit livrer mon ame à une douleur mortelle, que de me faire craindre pour vous? Mon ami, si vous avez pu m'éviter ce que je souffre, vous êtes bien coupable; et il me semble qu'un pareil tort devroit bien me guérir; mais, mon Dieu! est-on libre? Puis-je me calmer, me refroidir, selon ma volonté et même d'après la vôtre? Ah! je ne puis que vous aimer et souffrir: voilà le mouvement, le sentiment de mon cœur; je ne puis l'arrêter ni l'exciter, mais je voudrois mourir. — J'ai des pensées qui sont un poison actif; mais il n'est pas encore assez prompt. Si j'apprends demain que vous êtes bien malade, et si je n'apprenois rien, j'aurois trop vécu. Non, cela est impossible, vous aurez pensé à moi, j'attends donc, mais c'est en tremblant; c'est avec une impatience qui n'a jamais été sentie que par une ame aussi passionnée que malheureuse. Oh! Diderot a raison: il n'y a que les malheureux qui sachent aimer. Mais, mon ami, cela ne vous soulage pas si vous souffrez; et lorsque vous êtes calme, vous n'y attachez pas grand prix. Eh bien! je vous aime, et je n'ai pas besoin de votre

sentiment, pour que mon cœur se donne, s'abandonne à vous.

Tout ce que l'abbé Terrai avoit fait, ou projeté de faire sur les domaines, est comme non avenu : tout a été détruit, cassé, annulé; en un mot, vous devez être aussi tranquille sur la propriété de M. votre père, que vous l'étiez il y a dix ans. C'est M. Turgot qui me l'a assuré hier, qui m'a demandé de vos nouvelles, et qui s'est reproché de n'avoir pas encore eu une minute pour répondre aux personnes à qui il ne pouvoit se résoudre d'écrire des lettres de bureau. M. de Vaines m'a chargée de le rappeler à votre souvenir; il est vraiment écrasé par son travail : ils ont tant à réparer, tant à prévoir, qu'ils n'ont pas le moment de respirer. L'abbé Terrai a eu ordre de reporter au trésor royal les cent mille écus qu'il avoit pris par anticipation sur le bail des fermes; et M. Turgot a déclaré qu'il ne vouloit point des cinquante mille francs qui lui revenoient de droit chaque année sur cette partie : il se réduit sur tout; cela donne, après cela, le courage de faire des réformes sur les places qui dépendent de lui. C'est un homme excellent; et s'il peut rester en place, il de-

viendra l'idole de la nation : il est fanatique du bien public, et il s'y emploie de toute sa force.

Samedi, après le facteur.

Je fus interrompue. Je reçois votre lettre, mon ami; vous vous portez bien : en voilà assez pour vivre. Au moins j'espère que vous ne serez pas sérieusement malade, et je respire. Hélas! je ne sais plus vous répondre : les secousses que vous donnez à mon ame, sont trop violentes pour trouver des mots. Mon ami, tout ce que je puis vous dire, c'est que votre lettre est charmante par le ton de douceur et de confiance qui y regne : elle est honnête et vraie comme votre ame; et si elle ne répondoit pas à la mienne sur tous les points, ce ne seroit pas votre faute, et je n'ai pas à me plaindre. Hélas non ! je suis contente de vous; mais je dirai comme Phèdre : *j'ai pris la vie en haine et l'amour en horreur*. Oh ! si vous saviez combien je me déteste, combien j'en ai sujet ! La vérité est dans mon cœur, et il arrive que j'ai encore à me reprocher d'usurper l'estime et les sentimens qu'on m'accorde. Tous ces temps-ci, je suis tombée dans un état qui a

alarmé mes amis; ils en font honneur au sentiment de la perte que j'ai faite, tandis que c'est l'alarme que vous m'avez causée, qui a fait diversion aux regrets qui me déchirent. Quoi ! en mourant de douleur, je suis indigne des sentimens que j'inspire ! concevez-vous toute l'horreur de ma situation ? Croyez-vous qu'il soit dans la nature de la supporter long-temps ? où trouver du courage contre une pareille douleur; à qui la faire partager? Qui est-ce qui pourroit compatir à tant d'horreur ? Eh bien ! je me dis, je le sens, et je ne me trompe point : si M. de M...... pouvoit revivre, il m'entendroit, il m'aimeroit, et je n'aurois plus ni remords, ni malheur. Ah ! ce sentiment doit vous faire voir tout ce que j'ai perdu. Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit les deux derniers courriers ? Pourquoi ne me dites-vous pas : *je réponds à votre lettre de telle date ?* Il faut s'entendre, et une tête troublée a besoin qu'on la ménage. Mon ami, regardez-moi comme atteinte d'une maladie mortelle; et ayez pour moi les soins, la foiblesse qu'on a pour les mourans : cela ne tirera pas à conséquence pour votre bonheur. Je m'engage par ce qu'il y a de plus

sacré pour moi, par la mémoire de M. de M***, de ne jamais vous troubler, de ne jamais rien exiger; et d'après votre lettre, qui est telle que mon cœur vous en remercie, vous ne pouvez plus me tromper; je ne peux jamais me plaindre, et si je m'affligeois, vous seriez assez sensible pour m'entendre sans importunité. Adieu. Je ne vous réponds pas : dans la confusion de mes pensées, dans le trouble où je suis, je ne sens qu'une chose : je vis et j'ai perdu ce qui m'aimoit! Mon ami, si cela ne vous contraint pas, écrivez-moi tous les courriers : j'en ai besoin. Adieu.

# LETTRE LVI.

Lundi, 3 octobre 1774.

Ah ! mon ami, que j'ai mal à l'ame ! je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris. J'ai lu, j'ai relu, je lirai cent fois votre lettre. Ah ! mon ami, que de biens et de maux réunis ! quel plaisir mêlé à la plus cruelle amertume ! Cette lecture a augmenté et redoublé toutes les agitations de mon cœur : je ne puis plus me calmer. Vous avez ravi et déchiré mon ame tour à tour ; jamais je ne vous ai trouvé plus aimable, plus digne d'être aimé ; et jamais je n'ai été pénétrée d'une douleur plus profonde, plus aiguë, plus amère, par le souvenir de M. de M.... Oui, j'en mourois : mon cœur étoit opprimé, j'étois dans l'égarement la nuit dernière ; un état aussi violent doit m'anéantir, ou me rendre folle. Hélas ! je ne crains ni l'un ni l'autre : si je vous aimois moins, si mes regrets m'étoient moins chers, avec quel délire, avec quel transport je me délivrerois de la vie qui m'accable ! Ah ! jamais, jamais aucune

créature n'a vécu dans cette torture et ce désespoir. Mon ami, nous faisons du poison du seul bien qui soit dans la nature, du seul bien que les hommes n'ont pu gâter ni corrompre. Tout le monde est apprécié et payé par l'argent; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même, tout cela est acheté, payé, jugé, au poids de l'or : il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil, et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'ame, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus forte, plus grande. Ah ! mon ami, ai-je besoin de nommer ce présent de la nature? mais quand il ne fait pas le bonheur de l'ame qu'il remplit, il faut mourir. Oh! oui, il falloit mourir, j'en avois besoin, j'y cédois : que vous avez été cruel? Eh ! que vouliez-vous faire des jours que vous sauviez? les remplir de trouble et de larmes! ajouter au malheur le plus affreux le tourment du remords! me faire détester tous les instans de ma vie! et cependant m'y lier par un intérêt qui dévore mon cœur, qui, vingt fois par jour, se présente à ma pensée comme un crime! Ah, mon Dieu! je suis coupable, et le ciel m'est témoin que rien ne fut plus

cher à mon cœur que la vertu ; et ce n'est pas vous qui m'avez égarée ! Quoi ! vous croyez que c'est moi *seule* qui me suis précipitée dans l'abîme ? je ne puis donc vous imputer ni mes fautes, ni mon malheur. Ah ! j'ai voulu les expier, j'ai vu le terme de mes maux ; en vous haïssant j'étois plus forte que la mort. Par quelle fatalité, pourquoi vous ai-je retrouvé ? pourquoi la crainte que j'ai eue que vous ne fussiez malade, a-t-elle amolli mon ame ? Enfin, pourquoi me déchirez-vous, et me consolez-vous tout à la fois ? pourquoi ce mélange funeste de plaisir et de douleur, de baume et de poison ? Tout cela agit avec trop de violence sur une ame que la passion et le malheur ont exaltée ; tout cela achève de détruire une machine épuisée par la maladie et le manque de sommeil. Hélas ! je vous le disois, dans l'excès de mes maux : je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore ; c'est par vous, ou par elle que je dois être soulagée, ou guérie pour jamais : toute la nature ne peut plus rien pour moi. Hélas ! me reste-t-il un vœu, un desir, un regret, une pensée dont vous et M. de M..... ne soyez l'objet ? Mon ami, j'ai cru mon ame éteinte ; je vous le disois ;

et je trouvois de la douceur dans le repos. Mais, mon Dieu! que cette disposition étoit fugitive! elle ne tenoit qu'à l'effet de l'opium prolongé. Eh bien, je retrouverai la raison, ou je la perdrai tout-à-fait : mais dites-moi, comment est-il possible que je ne vous aie pas encore parlé de vous; que je ne vous aie pas dit que je crains le retour de la fièvre; que j'espère avoir de vos nouvelles aujourd'hui, puisque la poste arrive? Si je n'en ai pas, je ne vous accuserai point; mais je souffrirai jusqu'à mercredi. Adieu, mon ami. Votre bonté, votre douceur, votre vérité, ont pénétré mon cœur de tendresse et de sensibilité.

Lundi au soir.

J'ai eu un mot de vous, rien qu'un mot; mais il me dit que vous êtes sans fièvre, et cela me tranquillise. Mais vous êtes inquiet de mademoiselle votre sœur; je le suis aussi: je suis si près de tout ce qui vous touche! Et moi aussi, j'ai la fièvre; l'accès de douleur de cette nuit a altéré mon sang et mon pouls : mais ne soyez point inquiet, la mort n'arriva jamais si à propos; les malheureux ne meurent point, et ils sont trop foibles,

trop lâches quand ils aiment, pour achever de se tuer. Je vivrai, je souffrirai, j'attendrai, non pas le bonheur, non pas le plaisir, quoi donc? Mon ami, c'est à vous que je parle : répondez-moi. — Voyez si vous n'êtes pas d'une *étourderie* qui peut être dangereuse : vous m'écrivez, et vous ne cachetez pas votre lettre ; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous envoie votre enveloppe. — Le Pape est mort, et d'une maladie qui donne d'affreux soupçons. Bonsoir, mon ami. J'ai la tête pesante, je souffre plus que de coutume ; mais j'ai de vos nouvelles, voilà l'important. Je suis dans une disposition bien bizarre : depuis douze heures, mes yeux me représentent toujours le même objet, soit que je les aie ouverts ou fermés : cet objet que je chéris, que j'ai adoré, me pénètre d'effroi. Dans ce moment même, il est là ; ce que je touche, ce que j'écris, ne m'est pas plus sensible, plus présent ; mais pourquoi ai-je peur? pourquoi ce trouble? Ah! si c'étoit!....

## LETTRE LVII.

Mercredi, 5 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point de vos nouvelles; j'en attendois. Hélas! j'éprouve que l'ame qui espère le moins, est encore trompée, et que la tête la moins susceptible d'illusion, s'en forme encore beaucoup trop. Pardon, mon ami; le besoin que j'ai de vous, fait que j'y compte trop : il faudroit aussi me corriger de cette erreur. Je suis malade, et dans un état de souffrance inexprimable; toute espèce de nourriture me fait un mal égal. Mon médecin en conclut qu'il se forme un embarras au *pylore*; je ne connoissois pas cet étrange mot : mais on est à la torture quand cette porte veut se fermer. Je prends de *la ciguë* : si elle pouvoit être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrois avec plaisir! elle me guériroit de cette maladie si lente et si cruelle, qu'on nomme la vie. Vous me faites mal, mon ami, vous me rendez la mort nécessaire, et vous me retenez à la vie. Que de foiblesse! que d'in-

conséquence! Oui, je me juge bien; mais je languis, je retarde; et je le sens, il arrivera un jour, un moment où j'aurai un repentir bien amer d'avoir tant différé. En effet, si je jette les yeux sur le passé, je vois que j'aurois été trop heureuse que le terme de ma vie fût venu le mercredi premier juin. Mon Dieu! que de douleur, que de maux j'aurois évités! Oui, je frémis, en pensant que je puis m'en prendre à vous de tout ce que j'ai souffert depuis ce jour funeste. Que vous fûtes mal inspiré! ma mort n'eût pas été un malheur pour vous; dans le moment où je vous parle, vous n'en conserveriez aucun souvenir : et au lieu de cet oubli qui vous laisseroit jouir du repos et du plaisir, je vous accable de mes maux; je fais peser le poids de ma vie sur votre ame. Ah! je la connois bien cette ame sensible, forte et vertueuse : elle seroit capable de faire un grand sacrifice pour soulager le malheur; mais il est hors de votre caractère, de le soigner, de l'adoucir, de le calmer. Tout ce qui est de suite, vous est impossible; votre cœur est passionné, mais il ne connoît pas la tendresse. La passion ne va que par soubresauts : elle a des actes, des mouve-

mens ; la tendresse a des soins, elle aide, elle console ; *elle auroit écrit tous les courriers*, parce qu'elle se seroit occupée des besoins d'une ame souffrante. Non, je ne vous fais point des reproches, ils sont inutiles ou affligeans. Eh ! combien je serois désolée de vous donner un moment de peine! Mon ami, j'avois besoin de savoir si votre fièvre n'étoit point revenue; et si celle de mademoiselle votre sœur s'étoit calmée. En vous écrivant la dernière fois, j'avois le délire, je crois : j'eus une fièvre ardente toute la nuit, elle m'a quittée, et en me quittant elle a effacé l'image qui me déroboit tout autre objet ; mais je ne conçois pas pourquoi elle portoit l'effroi dans mon ame. Ah! si je pouvois cependant racheter sa vie pour une heure seulement ! il n'y a point de supplice que je n'eusse la force de braver; et je dirois : *la mort et les enfers paroissent devant moi : Ramire, avec transport j'y descendrois pour toi.* Mais, mon ami, ce n'est point tout cela que je voulois vous dire ; je suis troublée, je ne puis continuer. Adieu.

Samedi, à minuit.

Avant tout, je veux vous dire que votre encre est blanche comme le papier, et aujourd'hui cela m'a vraiment impatientée. Je m'étois fait apporter votre lettre chez M. Turgot, où je dînois avec vingt personnes ; on me l'a remise à table. J'avois à côté de moi l'archevêque d'Aix, et de l'autre côté, le curieux abbé M.... J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvois-je voir qu'il y avoit du noir sur du blanc, et l'abbé faisoit la même remarque. Madame de Boufflers, qui étoit auprès de l'archevêque d'Aix, demandoit ce qui m'occupoit. « *Souvenez-vous du lieu où nous sommes, et vous serez au fait de ce que je lis.— Un mémoire sans doute pour M. Turgot? — Et oui justement, Madame, et je veux le lire avant que de le lui donner* ». Et en effet, avant que de rentrer dans le cabinet, j'avois lu votre lettre, et j'y vais répondre; mais ce sera à la hâte, parce que je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes : et comme votre lettre m'avoit fait du bien à l'ame, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étois morte, et je me suis vraiment

éteinte. A la vérité, j'ai eu *de grands succès*, parce que j'ai bien fait valoir les agrémens et l'esprit des personnes avec qui j'étois; et c'est à vous, mon ami, à qui ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur amour-propre. Le mien ne s'enivre point de vos louanges : je vous répondrai comme *Couci : aimez-moi, prince, au lieu de me louer.*

Mon ami, gardez-vous à jamais d'avoir la bonté de prendre le soin de faire valoir mon bien, de faire l'étalage de mes richesses : jamais je ne me suis trouvée si pauvre, si ruinée, si misérable ; en appréciant ce que j'ai, en me faisant voir mes ressources, vous me démontrez que tout est perdu. Il ne me reste plus qu'un moyen, et il y a long-temps que je le pressens, que je le crois même nécessaire : c'est de faire une *banqueroute sèche;* mais je me conduis comme cela se pratique : je diffère, je remets, je me berce d'espérances, de chimères; je les juge telles, et cela cependant me soutient un peu : mais vous détruisez tout par l'horrible énumération que vous me faites. Ah ! quel déplorable inventaire ! si tout autre que vous s'étoit avisé de vouloir me consoler, et me rattacher à la vie par ces désespérantes conso-

lations, j'aurois répondu comme Agnès : *Horace avec un mot en fera plus que vous ;* et c'est Horace qui me parle ! Oh ! mon ami, mon ame en reste abîmée. Que n'inventez-vous point pour me tourmenter ! Je serai, dites-vous, garantie, soutenue, défendue, etc. etc. Eh bien, je n'ai rien été de tout cela ; si vous mettiez votre estime à ce prix, je n'y prétends plus ; j'ai été inconséquente, foible, malheureuse, bien malheureuse. J'ai craint pour vous, et j'ai été égarée ; j'ai eu tort sans doute, et c'est un mal de plus que de le reconnoître. Je n'ai pas un mouvement, je ne vous dis pas un mot qui ne me causent un regret ou un repentir. Mon ami, je devrois vous haïr. Hélas ! qu'il y a long-temps que je ne fais plus ce que je dois, ce que je veux ! je me hais, je me condamne, et je vous aime.

# LETTRE LVIII.

Ce dimanche au soir, 9 octobre 1774.

Mon ami, j'ai relu votre lettre deux fois; et l'impression totale que j'en reçois, c'est que vous êtes bien aimable, et qu'il est bien plus aisé de ne point vous aimer du tout, que de vous aimer modérément. Faites le commentaire de cela, non pas avec votre esprit; ce n'est pas à lui que je parle. — Mon ami, si je voulois, je m'arrêterois à quelques mots de votre lettre, ils m'ont fait mal. *Ah! tout agite une ame aux maux accoutumée.* Du moins, si je pouvois dire comme Bayard: *Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes!* Vous me parlez de mon courage, de mes ressources, de l'emploi de mon temps, de celui de mon ame, de manière à me faire mourir de honte et de regret de vous avoir laissé voir toute ma foiblesse: et bien! elle étoit dans mon ame, et aucun de ses mouvemens ne peut plus vous être caché. Quand elle a été animée par la haine, je vous l'ai bien fait voir; est-ce donc que je ne

pouvois me permettre que de haïr? Mon ami, en relisant la récapitulation que vous me faites de tout ce qu'il y a au monde qui puisse m'empêcher de me perdre, j'ai fini par en rire, parce que cela m'a rappelé un mot du président Hénault, qui est joli. Dans une certaine époque de sa vie, il crut que, pour ajouter à sa considération, il falloit qu'il devînt dévot : il fit une confession générale, et il mandoit après à M. d'Argenson, son ami : *Jamais on ne se trouve si riche que lorsqu'on déménage.* Mon ami, vous m'avez fait éprouver le sentiment contraire; mon cœur en a tressailli, et j'aurois pu dire : *Ciel ! je reste seule en l'univers entier.* Mon ami, je vous cite à vous-même : vous m'êtes plus présent que Racine, et il me semble que mon sentiment prend de la force en employant vos expressions; mais j'ai mille riens à vous dire : il faut détourner ma pensée d'un intérêt aussi triste que profond. — Je dînerai demain chez la duchesse d'Anville. Mon ami, j'aime cette maison : c'en est une de plus où je pourrai vous voir : vous vivrez pour ce que vous aimez et pour le monde tous les soirs; mais ne dînerez-vous pas souvent avec moi?

Cela vous fera vivre dans la société des gens qui sont le plus à votre ton. Les bêtes et les sots ne se mettent guère en mouvement que sur les cinq ou six heures; c'est alors que je reviens au coin de mon feu : j'y trouve presque toujours, sinon ce que j'aurois choisi, du moins ce que je n'éviterois pas. — Comment ne vous ai-je pas encore dit que je suis pressée, sollicitée d'aller rétablir ma santé chez milord Shelburne? C'est un homme d'esprit; c'est le chef du parti de l'opposition ; c'étoit l'ami de Sterne : il adore ses ouvrages. Voyez s'il ne doit pas avoir le plus grand attrait pour moi, et si je ne dois pas être fort ébranlée par sa prière obligeante. Convenez que, si vous aviez su cette bonne fortune, vous ne l'auriez pas omise dans mon pompeux *inventaire*. — Oui, M. de Condorcet est chez madame sa mère : il travaille dix heures par jour. Il a vingt correspondances, dix amis intimes; et chacun d'eux, sans fatuité, pourroit se croire son premier objet; jamais, jamais on n'a eu tant d'existence, tant de moyens et tant de félicité. — Mais voilà que je me rappelle que vous ne m'avez pas dit un mot de M. le duc de Choiseul; est-ce que votre séjour à Chan-

teloup n'a pas même fait trace sur la route? Hé bien ! voilà où il en est à Paris : le public lui échappe absolument ; et il me semble que ce qui peut lui arriver de mieux à présent, c'est de rester dans cet oubli : car il ne gagneroit rien aux comparaisons, aux rapprochemens. Nous aurions pu lui devoir, il y a dix ans, M. Turgot, et il avoit choisi les Laverdy, les Maupeou, les Terrai, etc. — Votre lettre à M. d'Alembert est excellente; et comme nous sommes très-communicatifs, nous l'avons donnée ce soir même à M. de Vaines, qui en étoit charmé, et qui a voulu la faire voir à celui qui pouvoit en jouir sans que cela pût alarmer sa modestie. — Ah, mon Dieu ! vouloir vous faire une *malhonnêteté* à vous, à qui il n'a pas répondu, parce qu'il vouloit avoir le plaisir de vous répondre de sa main ! Mon ami, les gens vertueux ne peuvent pas être insolens, et ils chérissent le mérite et les talens. — Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe; ce que je desire, c'est de marier *un de mes amis*. Je voudrois qu'une idée qui m'est venue, pût réussir : l'archevêque de Toulouse pourroit servir beaucoup au succès de cette affaire. C'est une jeune personne de seize

ans, qui n'a qu'une mère et point de père; elle n'a qu'un frère. On lui donnera, en la mariant, 15,000 liv. de rente; sa mère la logera, la gardera bien long-temps, parce que son fils est un enfant. Cette fille ne peut pas avoir moins de 600,000 francs, et elle pourroit être beaucoup plus riche : cela vous conviendroit-il, mon ami? Dites, et nous agirons, et nous n'aurions point de dégoûts, parce que l'archevêque de Toulouse a autant d'adresse que d'honnêteté. Nous causerons de tout cela; et si cela ne réussit pas, je connois un homme qui seroit bien heureux de vous avoir pour gendre : mais sa fille n'a qu'onze ans; elle est unique, et elle sera bien riche. Mon ami, je voudrois par-dessus tout votre bonheur; et le moyen de vous le procurer deviendroit le premier intérêt de ma vie. Il fut un temps où mon ame n'auroit pas été si généreuse; mais elle répondoit à quelqu'un qui auroit rejeté avec horreur l'empire du monde. Quel souvenir, mon Dieu! qu'il est doux et cruel! Bonsoir, mon ami. Si j'ai, comme je l'espère, de vos nouvelles demain, j'ajouterai encore à ce volume. Depuis deux jours j'ai moins souffert. Je suis à deux ailes de poulet par jour;

et si ce régime ne me réussit pas plus que le reste, je me mettrai au lait pour toute nourriture.

Toujours dimanche, 9 octobre 1774.

Cet adieu étoit bien prompt, bien brusque; et vous comprenez bien qu'il me reste mille choses à vous dire : car si je ne me trompe, c'est la dernière fois que je vous écris. Je saurai à quoi m'en tenir demain: j'aurai de vos nouvelles, mon ami : ce n'est pas à mon desir que je me fie, mais c'est à votre bonté. Vous me dites bien que vous allez à votre légion; vous m'avez écrit deux fois le nom du lieu où elle est : mais, grace à la beauté de l'écriture, je n'en sais rien, je lis *Livourne*, et à coup sûr ce n'est pas là où vous allez. Mon ami, écrivez-moi de partout : vous avez à me dédommager de la privation où je serai de vous écrire. Je ne me tiens pas pour assurée que vous soyez parti aujourd'hui. Comment pourriez-vous refuser madame votre mère, surtout si elle n'est pas en convalescence? et on est encore bien malade lorsqu'on a la fièvre. Enfin, j'espère que vous n'avez point de tort, et que je vous verrai dans quinze jours. Quinze jours! c'est

un terme bien long! j'en ai vu un plus près. Ah, je frémis! quel souvenir affreux! il empoisonne jusqu'à l'espérance. Ah, mon Dieu! et c'est vous qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette ame si tendre et si passionnée! c'est vous qui nous aviez condamnés à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime! Oui, on hait le mal qu'on fait, et on est entraîné. Je serois morte de douleur, et je suis destinée à en vivre, à languir, à gémir, à vous craindre, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie, et à en chérir quelques instans. — On m'a interrompue, on est venu me proposer d'aller chez *Duplessis*. C'est un peintre de portrait, qui sera à côté de Wandick; je ne sais si vous avez vu l'abbé Arnaud peint par lui. Mais, mon ami, ce qu'il faudra voir, c'est *Gluck;* c'est à un degré de vérité et de perfection qui est mieux et plus que la nature. Il y avoit là dix têtes toutes de caractères différens; je n'ai jamais rien vu de beau et de vrai à ce point là. M. d'Argental y est venu : il nous a fait voir une lettre qu'il venoit de recevoir de M. de Voltaire; je l'ai trouvée si bonne, le ton en est si doux, si naturel, on est si près de lui en le lisant, que, sans songer si cela étoit

indiscret ou non, j'ai demandé cette lettre. J'ai demandé d'en prendre une copie, dans ce moment on la fait, et mon ami la lira; et cette pensée est au bout de tout ce que je sens. Mon ami, je me répéterois et je dirois comme Sterne à Lisette : *votre plaisir est le premier besoin de mon cœur.* — Mon Dieu ! oui, il est difficile de commencer une lettre, quand c'est avec de l'esprit qu'on fait du sentiment. Mais cependant il faut écrire à madame de Boufflers. Elle ne m'a pas seulement dit votre nom; je n'en suis pas fâchée : mais comment ne saisit-on pas toutes les occasions de parler de ce qui plaît ? Il y a un certain degré d'affection qui gêne : c'est celui-là qui m'a empêchée de lui parler de vous; mais elle n'a jamais senti cet embarras, j'en suis bien sûre : elle n'a que faire d'aimer; elle est si aimable ! — Mon ami, je me connois si bien, que je serois tentée de croire que vous vous moquez de moi, lorsque vous me parlez de mes succès dans le monde. Oh, bon Dieu ! il y a huit ans que j'en suis retirée du monde; du moment que j'ai aimé, j'aurois eu du dégoût pour les succès. A-t-on besoin de plaire, quand on est aimée ? Reste-t-il un mouvement, un desir

qui n'aient pour objet la personne qu'on aime, et pour qui on voudroit vivre exclusivement? Mon ami, vous n'en voulez pas tant, n'est-ce pas?

# LETTRE LIX.

Lundi, après l'arrivée du facteur, 1774.

Point de lettre! en vérité, si j'avois plus de confiance en votre amitié, je me vengerois en ne vous écrivant pas non plus. Mon Dieu! comment peut-on avoir cette négligence, cet oubli pour ce qui nous aime? Comment est-on assez occupé, ou dissipé pour ne pas mettre en première ligne le plaisir de soulager ce qui souffre? Enfin, comment répare-t-on un mal sensible, profond, et dont rien ne peut distraire? Je serai jusqu'à samedi avec cette pensée; cette douleur pesera sur mon ame, elle me donnera alternativement des regrets et des remords. Mais que vous importe tout cela? ce ne sont pas mes lettres que vous attendez; ce n'est pas mon repos qui vous occupe. Eh bien! que ce soit ce qu'il vous plaira : ce n'est pas de vous que je suis mécontente; c'est de moi, ce n'est que de moi. Oui, mon ami, je vous pardonne, je vous aime; vous m'avez fait mal, mais vous me guérirez.

## LETTRE LX.

Vendredi au soir, 14 octobre 1774.

Mon ami, je sors d'*Orphée :* il a amolli, il a calmé mon ame. J'ai répandu des larmes, mais elles étoient sans amertume : ma douleur étoit douce, mes regrets étoient mêlés de votre souvenir; ma pensée s'y arrêtoit sans remords. Je pleurois ce que j'ai perdu, et je vous aimois; mon cœur suffisoit à tout. Oh, quel art charmant! quel art divin! La musique a été inventée par un homme sensible, qui avoit à consoler des malheureux : quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs! Mon ami, dans les maux incurables, il ne faut chercher que des calmans; et il n'y en a que de trois espèces pour mon cœur, dans la nature entière : vous, d'abord, mon ami, vous le plus efficace de tous, vous qui m'enlevez à ma douleur, qui faites pénétrer dans mon ame une sorte d'ivresse qui m'ôte la faculté de me souvenir et de prévoir. Après ce premier de tous les biens, ce que je chéris comme le soutien et la ressource du désespoir, c'est l'opium : il ne m'est

pas cher d'une manière sensible, mais il m'est nécessaire. Enfin ce qui m'est agréable, ce qui charme mes maux, c'est la musique : elle répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime une douceur et une sensibilité si délicieuse, que je dirois presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur; et cela est si vrai, que, dans les temps les plus heureux de ma vie, la musique n'avoit pas pour moi un tel prix. Mon ami, avant votre départ, je n'avois point été à *Orphée;* je n'en avois pas eu besoin : je vous voyois, je vous avois vu, je vous attendois, cela remplissoit tout; mais dans le vide où je suis tombée, dans les différens accès de désespoir qui ont agité et bouleversé mon ame, je me suis aidée de toutes mes ressources. Qu'elles sont foibles! qu'elles sont impuissantes contre le poison qui consume ma vie! Mais il faut vous détourner de moi, et vous parler de vous, je n'aurai pas changé d'objet. — M. Turgot vous a écrit, il a réparé : car il vous a prié de le servir, et je suis bien sûre, que c'est ainsi que vous l'aurez senti. M. de Vaines me disoit hier : « faites donc revenir M. de G... ; il nous éclai» rera, il nous sera utile sur des choses que

» nous ignorons, et dont nous avons besoin ». Hélas ! jugez-moi, jugez de ma disposition : il est question du premier, du seul intérêt de ma vie ; je n'ose avoir un sentiment arrêté, *et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir*. Oui, la vertu diroit : venez, arrivez et je meurs. Mais, mon ami, une voix plus forte, plus profonde, plus intime me crie : en le voyant la vie sera un bien ; le malheur deviendra supportable; et si cette pensée étoit encore une erreur, si je me faisois illusion, ce seroit du moins la dernière. — Je vous écrivis un billet à la hâte, au moment où je venois d'apprendre que je n'avois pas de lettre de vous ; j'en étois aussi irritée qu'affligée, et je ne sais si je vous l'ai exprimé : car j'étois si pressée que je ne pouvois former mes lettres. Le duc de la Rochefoucauld m'attendoit pour aller dîner chez lui ; j'y trouvai le comte de ***, et, son premier mot fut : vous avez fait ma commission, je viens de recevoir une lettre de M. de G...., en réponse à la vôtre. Je fus charmée, c'étoit savoir de vos nouvelles ; mais ma lettre étoit à la poste : ainsi vous aurez vu tout mon ressentiment. Le comte de *** étoit ce soir à l'Opéra ; il vint me

voir dans ma loge, il me parla beaucoup de ses affaires. Une grande fortune est une grande charge : il a des procès; le voilà occupé sans relâche d'une foule d'objets dont il résulte pour lui plus de profit que de gloire. Eh ! non, le bonheur n'est point dans les grandes richesses ! où donc est-il? chez quelques érudits bien lourds et bien solitaires ; chez de bons artisans, bien occupés d'un travail lucratif et peu pénible ; chez de bons fermiers qui ont de nombreuses familles bien agissantes, et qui vivent dans une aisance honnête. Tout le reste de la terre fourmille de sots, de stupides ou de fous ; dans cette dernière classe sont tous les malheureux, et je n'y comprens point ceux de Charenton : car le genre de folie qui fait qu'on se croit le Père Eternel, vaut peut-être mieux que la sagesse et le bonheur.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre écrite à l'ambassadeur de Suède : vous verrez avec quelle élégance les étrangers parlent français; croyez qu'il n'y a pas une virgule de changée. — Je lis un mauvais livre sur le théâtre, où il y a une quantité de bonnes choses; je vous le garde. — Tout le monde est à Fontainebleau, et j'en suis bien aise :

j'écrirois souvent sur ma porte comme ce savant : *ceux qui viennent me voir me font honneur; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir.* — M. Marmontel me proposa mercredi de me lire un nouvel opéra comique; il vint, il y avoit douze personnes. Les voilà en cercle, et moi dans le dessein d'écouter *le Vieux Garçon;* c'est le titre de l'ouvrage. Le commencement de la première scène me parut embrouillé, embarrassé. Savez-vous ce que je fis, sans que ma volonté y eût la moindre part? c'est que je n'en entendis pas un mot : mais cela est si exact, que j'aurois été pendue, plutôt que de dire le nom d'un personnage, ni le sujet de la pièce, et je m'en tirai en disant la vérité : c'est que le temps m'avoit paru bien court. Et en effet, je fus réellement étonnée quand j'entendis parler tout le monde. Eh bien! depuis qu'il m'est impossible d'accorder de l'attention à rien, j'aime les lectures à la folie, cela me laisse libre; au lieu que dans la conversation, malgré qu'on en ait, on est trop souvent rappelé par les autres. Ah! ce sont surtout les gens qui donnent des préférences, qui sont assommans. Il y a deux hommes qui ont la bonté de faire assez de cas de moi, pour me

dire à l'oreille ce qui seroit indifférent tout haut : il me faut vraiment de la vertu pour écouter et répondre. Mon ami, vous avez beau dire, je n'aime la conversation que lorsque c'est vous ou *le Chevalier de Chatelux* qui la faites. — A propos, il est bien content de moi : j'ai échauffé ses amis, et les choses sont si bien arrangées, qu'il ne nous faut que la mort d'un des quarante, pour qu'il soit reçu à l'Académie. Cela est juste sans doute, mais cela n'étoit pas sans difficulté : l'intérêt, le plaisir, le desir qu'il mettoit à ce triomphe, m'ont animée. Mon Dieu! Fontenelle a raison : il y a des hochets pour tout âge; il n'y a que le malheur qui soit vieux, et il n'y a que la passion qui soit raisonnable. Mon ami, ce ne sont point là des paradoxes; pensez-y bien, et vous verrez que cela peut se soutenir. Bonsoir, il est temps de vous laisser respirer : je vous ai écrit sans m'arrêter. Les jours d'Opéra sont mes jours de retraite : j'y suis seule, je rentre chez moi, et ma porte est fermée. — M. d'Alembert a été voir Arlequin : il aime mieux cela qu'Orphée, tout le monde a raison; et je suis loin de critiquer les divers goûts, tout est bon. Mais, adieu donc; à demain.

## LETTRE LXI.

Samedi trois heures, après le facteur.

J'ai dîné chez moi pour avoir de vos nouvelles, une heure plutôt ; cela répond à votre dernière question, *si vous n'avez rien perdu*. Mais, mon ami, vous m'affligez vraiment, en ne me disant seulement pas un mot sur ce que vous ne m'avez pas écrit le dernier courrier : vous aviez pourtant à me répondre. Mais comme vous sentez bien que vous avez eu tort, vous voulez m'en détourner, en me promettant de mieux faire à l'avenir : vous serez bien aimable, mon ami, je vous en remercie d'avance. Je n'ose pas desirer votre retour ; mais je compte les jours de votre absence. Mon Dieu ! qu'ils sont lents ! qu'ils sont longs ! qu'ils pèsent sur mon ame ! qu'il est difficile, qu'il est même impossible de se distraire un moment du besoin de l'ame ! Les livres, la société, l'amitié, et enfin toutes les ressources imaginables ne servent qu'à faire mieux sentir le prix et le pouvoir de ce qui

vous manque. Je ne réponds pas, mais je suis pénétrée jusqu'au fond du cœur de ce que vous me dites sur M. de M.... M. d'Alembert a écrit à M. de Fuentez; il a écrit de son seul mouvement, et en me lisant cette lettre il pleuroit et me faisoit fondre en larmes. Mon Dieu! cette pensée me déchire! —Mon ami, je veux m'occuper de vous, et vous justifier le mouvement qui m'a fait brûler vos lettres : je comptois ne pas survivre vingt-quatre heures à ce sacrifice; et dans ce moment, mon sang, mon cœur étoient glacés par le désespoir : je n'ai senti la perte que j'avois faite que plus de six jours après. Ah! vingt fois, cent fois j'ai regretté d'avoir brûlé ce que vous aviez écrit : rien ne peut réparer cette perte, et j'en suis désolée. —Oui, M. Turgot travaille aux corvées. Bonjour, mon ami; n'êtes-vous pas las de lire ce griffonnage?

# LETTRE LXII.

Dimanche soir, 16 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point répondu hier à votre charmante lettre, et je ne répondrai jamais *à mon gré* à ce que vous me dites sur M. de Fuentez. Eh, bon Dieu ! où trouver des expressions qui rendent un sentiment tout nouveau pour mon ame ? Ah ! vous m'avez pénétrée de la plus tendre, de la plus vive reconnoissance ; oui, il me semble que jamais je n'en ai dû autant à personne: en effet, votre mouvement, votre sentiment sont nobles et élevés comme la vertu ; pourquoi donc ne mettrois-je pas mon bonheur à les adorer ? Je ne sais de quelle nature est mon sentiment : mais c'est vous qui en êtes l'objet ; et il y a des instans où je suis toute prête à m'écrier : *Enée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus.* Hélas ! je n'ose prononcer ces mots : je le sens, on ne sauroit tromper sa conscience ; quel trouble s'élève en moi ! que je suis malheureuse ! Mon ami, croyez-vous qu'il soit possible que la paix

puisse rentrer dans mon ame en vous aimant ; ou bien , croyez-vous possible que je puisse vivre sans vous aimer ? C'est à vous que je demande compte de moi : je ne me connois plus ; avec un mot, vous changez la disposition de mon ame. Je ne sais si cela vient de ce que je suis affaiblie par la douleur , ou bien si c'est que mon sentiment s'est fortifié par le soin que j'ai mis à le combattre et à le détruire. Si cela est , convenez que je dois avoir une grande opinion de moi. Ah , mon Dieu ! que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère ! Mon ami , jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon ; mais comment pourrais-je vous cacher mes plus secrettes pensées ? elles sont remplies de vous ; et comment pourrois-je vivre si j'avois à me reprocher d'usurper votre estime ou votre opinion ? Non , mon ami ; voyez-moi telle que je suis, et accordez-moi , non pas ce que je mérite, mais ce qu'il faut pour m'empêcher de mourir de douleur , ou pour m'en donner le courage : car je ne sais encore ce que je préférerois de vous devoir , la mort , ou la vie. L'une et l'autre tient à vous ; et de quelque manière que vous en décidiez , je vous rendrai grace.

— Mon ami, avez-vous bien senti la force de ces mots : *et mon plus grand malheur seroit de vous refroidir. Vous vouliez diminuer mon tourment, etc.* Ah, ciel ! quel moyen vous employez ! Mais je ne reviens point sur le passé : j'espère que vous ne me tromperez plus ; si je ne suis pas ce que vous aimez le mieux, je verrai du moins dans votre ame la place que vous m'y laissez, et je m'engage à ne jamais prétendre qu'à celle que vous me donnerez. — J'ai encore été ce soir à *Orphée ;* mais j'y étois avec madame la duchesse de Chatillon : il est vrai que j'aurois bien mauvaise opinion de moi, si je ne l'aimois pas : elle exige si peu, et elle donne tant !

Lundi matin.

Comment mettez-vous en question si vous auriez dû me laisser ignorer que vous aviez la fièvre ? Oh, mon ami ! ce n'est pas moi qu'il faut ménager : je vous aime trop pour ne pas préférer à tout de souffrir avec vous et par vous. Tous ces gens qui se ménagent, ne s'aiment guère ; il y a bien loin entre les sentimens qu'on se commande et ceux qui nous commandent : les premiers sont

parfaits et je les abhorre. Si un jour vous deveniez parfait comme madame de B***, comme le froid Grandisson, mon ami, je vous admirerois ; mais je serois radicalement guérie. — Je suis interrompue par madame de Ch...... Elle me demande d'écrire à la suite de ceci ; je lui offre du papier et de l'encre. Mais ma lettre.... Cela n'est pas possible ! Pardonnez-le-moi, mon ami.

Lundi, après le facteur.

Vous avez été alarmé, vous êtes encore triste. Mon Dieu ! que je souffre de tout ce qui vous a fait souffrir, et que je suis désolée d'avoir ajouté de l'inquiétude à votre disposition ! Oui, je suis coupable, je suis foible, je me condamne, je me hais ; mais ce n'est pas réparer le mal que je vous ai fait. Vous avez vu, le courrier d'après, que cette fièvre n'étoit que la suite de l'état violent où étoit mon ame : ma machine n'est plus assez forte pour en supporter les secousses. Mon ami, ne me plaignez jamais ; dites-vous : elle est folle, et cette pensée vous calmera, et si vous ne souffrez pas, je serai heureuse. Mais j'espère que vous me direz avec soin et avec détail des nouvelles de vos

malades. Il est affreux de connoître la crainte pour ce qu'on aime ; cette espèce de tourment est au-dessus de ma raison et de mes forces. Mon Dieu ! oui, il faut rester avec vos parens : votre départ sera un grand mal pour eux, et il faut leur épargner tout le temps qu'ils auront à s'occuper de leur santé. Dans cet état, tout ce qui excite la sensibilité, devient douleur. Mais je n'ai rien à vous dire, vous voyez mieux que moi, et vous sentez avec plus de délicatesse. Mon ami, je suis presque mécontente de ce que vous ne trouvez pas de la douceur à me faire partager votre disposition, surtout lorsqu'elle vous est pénible ; c'est alors que je voudrois que vous vous dissiez, dans un sens contraire, ce que disoit Montagne : *il me semble que je lui dérobe sa part.* Oui, mon ami, il ne devroit plus vous être libre de souffrir seul. Hélas ! je suis si fort au ton de tout ce qui souffre, c'est si fort me parler ma langue, qu'il me semble qu'il n'est pas même nécessaire de compter sur mon affection pour trouver de la douceur à se plaindre à moi. Adieu, mon ami. Je comptais vous dire mille riens, mais votre tristesse m'en ôte la force ; j'ai beau me dire : sa disposi-

tion ne sera plus la même; mais celle où il étoit m'a gagnée, elle ne changera que lorsqu'il voudra. Ah! quel ascendant! quelle force! quelle puissance! cela agiroit à mille lieues. Je vous le disois, ce sentiment que je n'ose nommer, est la seule chose que les hommes n'ont pu gâter. Mon ami, s'il étoit perdu sur la terre, dites-vous bien tant que je vivrai, que vous savez où il vit, où il règne avec plus d'énergie qu'il n'appartient à une Française d'en avoir.

## LETTRE LXIII.

Vendredi au soir, 21 octobre 1774.

Mon ami, que le temps s'écoule lentement! depuis lundi j'en suis assommée; et il n'y a rien que je n'ai tenté pour tromper mon impatience. J'ai toujours été en mouvement: j'ai été par-tout, j'ai tout vu, et je n'ai eu qu'une pensée; pour une ame malade la nature n'a qu'une couleur: tous les objets sont couverts de crêpe. Dites-moi: comment fait-on pour se distraire, comment fait-on pour se consoler? Ah! c'est de vous seul que je puis apprendre à supporter la vie. Vous seul pouvez y répandre encore ce charme mêlé de douleur qui fait chérir et détester tour-à-tour l'existence.—Mon ami, j'aurai une lettre de vous demain; il n'y a que cet espoir qui me donne la force de vous écrire ce soir. Vous me direz si vous êtes rassuré sur la santé de ce qui vous est chère; vous me parlerez, peut-être, de votre retour: en un mot, vous me parlerez; et si vous saviez combien je me sens dénuée, abandonnée, lorsque je

ne sais rien de vous ! Ah ! que cette petite lettre étoit courte, qu'elle étoit triste, qu'elle étoit froide ! Il me semble qu'en me disant que vous aviez été inquiet et même alarmé, vous ne me disiez pas tout ! Qu'aviez-vous donc ? me cacheriez-vous votre cœur ? voudriez-vous encore déchirer le mien ? Ne m'avez-vous pas dit que vous me diriez tout; que vous auriez une confiance sans réserve ; que j'étois votre amie ; que votre ame s'épancheroit dans la mienne ; que vous me feriez vivre de tous vos mouvemens ; que ce qui pourroit blesser mon cœur, ne me seroit pas inconnu ? Ah, mon ami, connoissez-moi bien : voyez ce que je suis pour vous; et d'après cette connoissance, je vous reponds qu'il vous sera impossible de concevoir le projet de me tromper, ni même de me cacher rien.

Samedi matin.

Je vous quittai hier par ménagement pour vous : j'étois si triste ! je venois d'*Orphée*. Cette musique me rend folle : elle m'entraîne; je ne puis plus manquer un jour : mon ame est avide de cette espèce de douleur. Ah, mon Dieu ! que je suis peu au ton

de tout ce qui m'entoure! et cependant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié : mes amis sont d'excellentes gens; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point, et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache. C'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce que je dis, c'est ce que je ne dis point qui les anime, et les échauffe. Oui, je le vois : les ames honnêtes et sensibles aiment les malheureux; ils ont une sorte d'attrait qui occupe et exerce l'ame : on aime à se trouver sensible; et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Eh bien! je leur promets cette jouissance tout le temps qui me reste à vivre. — Mon ami, je voulois vous dire la dernière fois que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargneroit la peine de vous aller chercher réciproquement : cela vous seroit commode, et je serois assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout; et les sots ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius, n'avoient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Ah, bon Dieu! que de gens qui

vivent et meurent sans avoir senti l'un, ni connu l'autre! C'est tant mieux pour eux, et tant pis pour nous; oui, tant pis: car je ne puis pas vous exprimer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure, que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche! Ah, je suis bien malade! je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent: tout ce qui n'est qu'à côté de moi, me paroît trop petit; il faut me faire lever les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie. Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts: il faut que j'aime, ou qu'on m'éclaire. De l'esprit n'est point assez; il faut beaucoup d'esprit: c'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi: mais c'est par le sentiment et la confiance; et cela ne change rien à la disposition où je suis pour le général. Voici le résultat: ce qui est moins que moi, m'éteint et m'assomme; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de

moi, qui me soutienne et m'arrache à moi-même, et je dirai toujours comme cet ancien : *mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel. La comtesse de Boufflers n'en est pas là ; aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine, elle vint dîner chez madame Geoffrin mercredi ; elle fut charmante ; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe. Elle fut attaquée, et elle se défendit avec tant d'esprit, que ses erreurs valoient presqu'autant que la vérité. Par exemple, elle trouvè que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni chez quelle nation ; cela ne lui paroît qu'un exil affreux, etc. etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimoit le mieux l'Angleterre, elle n'auroit consenti à s'y fixer, qu'à la condition qu'elle y auroit amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingt autres personnes qui lui étoient absolument nécessaires ; et c'étoit avec beaucoup de sérieux, et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenoit le besoin de son ame. Ce que

j'aurois voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causoit à milord Shelburne. Il est simple, naturel; il a de l'ame, de la force : il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. —Il a été voir M. de Malsherbes; il est revenu enchanté. Il me disoit : « j'ai vu pour la première fois de ma vie, ce que je ne croyois pas qui pût exister. C'est un homme dont l'ame est absolument exempte de crainte et d'espérance, et qui cependant est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix; rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon »; en un mot, a-t-il ajouté : « J'ai beau-» coup voyagé, et je n'ai jamais rapporté un » sentiment aussi profond. Si je fais quelque » chose de bien dans tout le temps qui me » reste à vivre, je suis sûr que le souvenir » de M. Malsherbes animera mon ame ». Mon ami, voilà un bel éloge, et celui que le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né anglais; je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté celui-là : il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation. Il me rappeloit un peu les deux hommes du monde que j'ai aimés, et pour qui je vou-

drois vivre ou mourir. Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que par des arrangemens de société, j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos ; ma machine est détruite. Bonjour, mon ami. J'attends la poste ; voila ce qui m'est nécessaire.

# LETTRE LXIV.

Samedi, après le facteur, 22 octobre 1774.

Mon Dieu ! que je suis troublée et affligée de ce que vous m'apprenez ! je crois tout ce que je crains; jugez si je partage ce que vous souffrez. Ah! c'est à présent que l'éloignement m'est absolument insupportable. Mon ami, vos maux sont les miens; et il m'est affreux de ne pouvoir pas vous soulager. Si j'étois avec vous, il me semble que je m'emparerois si bien de toutes vos craintes, de tout ce qui vous fait trembler, qu'il ne vous resteroit que ce qu'il me seroit impossible de ne pas vous ôter. Ah ! partager ne seroit pas assez. je souffrirois par vous, pour vous; et avec cette tendresse et cette passion, il n'y a point de douleur qui ne soit adoucie, et point d'alarme qui ne soit calmée. Mon Dieu, que je suis malheureuse ! le seul moment de ma vie où mon affection eût pu vous faire du bien, je suis condamnée à vous être inutile. Tout ce qui vous aime, vous dira, comme moi, mieux que moi sans doute :

je suis trop près de vous, pour exprimer ce que je sens. Y a-t-il donc des mots pour rendre tous les mouvemens d'une ame souffrante, d'une ame frappée de terreur, à qui le malheur a interdit toute espérance? Mon ami, dans cet état qui est le mien, on ne peut s'expliquer et s'exprimer que par ces mots : *Je vous aime.* Ah ! s'ils pouvoient passer dans votre ame comme je les sens ! Oui, quel que soit votre malheur, vous éprouveriez le sentiment le plus doux. C'est à présent que j'ai un regret mortel à ce qui vous manque d'affection pour moi : mon ami, nous en ferions de la consolation ; le remède seroit à côté du mal. Ah ! quand on est malheureux, c'est alors qu'il est affreux de n'aimer que foiblement; car c'est en nous que nous trouvons la véritable force, et rien n'en donne autant que la passion : les sentimens d'un autre nous plaisent, nous touchent; il n'y a que le nôtre qui nous soutienne. Mais cette ressource manque presqu'à tout le monde : presque tout ce qui existe, n'aime que parce qu'il est aimé. Ah ! mon Dieu ! la pauvre manière! qu'elle laisse petit et foible ! mais cela ne tient ni à la volonté, ni à la pensée : ainsi il seroit aussi

insensé de chercher à exciter, que de travailler à éteindre. Restons donc ce que nous sommes, jusqu'à ce que la nature, ou je ne sais pas quoi, en ordonne autrement. — Mais vous êtes trop bon, mille fois trop bon de vous occuper de mes maux : souffrir est devenu mon existence ; cependant je suis mieux depuis que je suis au poulet pour unique nourriture : je souffre moins. Adieu, mon ami ; je vous parle de moi, et je ne songe qu'à vous. D'ici à lundi, je serai dans un état violent. Vous m'écrirez, je le crois.

## LETTRE LXV.

Dimanche au soir, 23 octobre 1774.

Mon ami, pour me calmer, pour me délivrer d'une pensée qui me fait mal, il faut que je vous parle : j'attends l'heure de la poste de demain avec une impatience que vous seul peut-être pouvez concevoir. Oui, vous m'entendez, si vous ne pouvez me répondre, et c'est quelque chose : il seroit sans doute plus doux, plus consolant, d'être en dialogue; mais le monologue est supportable, lorsqu'on peut se dire : je parle seule, et cependant je suis entendue. —Mon ami, je suis dans une disposition physique détestable ; je l'attribue à cette *ciguë :* elle a conservé, je crois, quelque propriété du poison ; je me sens dans une défaillance, dans une angoisse qui m'a fait croire aujourd'hui vingt fois que j'allois perdre connoissance, et dans ce moment même, je suis dans un mal-aise inexprimable : je sens ce que disoit Fontenelle peu de temps avant sa mort, *une grande difficulté d'être.* Mais

ce qui anime mon ame, me donne la force de vous parler : car, en vérité, je n'ai pas eu un mouvement ni une parole de la journée. — Je ne sais si je vous ai dit que j'avois vu la femme du comte de....... : sa figure est commune ; mais elle a le ton obligeant, et elle a grande envie de plaire : cependant telle qu'elle est, je ne la trouverois pas assez bien pour être la femme de l'homme du monde que j'aime le plus. Mon ami, j'en suis plus sûre que jamais, tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier. Le mariage est un véritable éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat. Si on est assez honnête et assez sensible pour être un bon mari, on n'est plus que cela, et sans doute ce seroit bien assez si le bonheur est là. Mais il y a tel homme que la nature a destiné à être grand, et non pas à être heureux. Diderot a dit que la nature en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête, en lui disant : *sois grand homme, et sois malheureux* : voilà, je crois, ce qu'elle a prononcé le jour que vous êtes né. Bonsoir. Je n'en puis plus ; à demain.

Lundi, après le facteur.

Point de lettre ! cela me feroit trembler avec un autre que vous; mais je me rassure un peu, en me disant qu'il n'est pas en vous d'avoir de la suite et de l'exactitude. J'espère donc que vous n'êtes pas plus malheureux; je sais seulement que vous n'avez pas eu besoin de me rassurer. Cela est bien naturel; mais cela est affligeant. Mon ami, je ne vous fais point de reproche: je vous plains seulement, quelle que soit votre situation, que le retour de votre ame ne soit pas pour moi. Adieu. Je suis abatue, et dans un état de foiblesse qui est extraordinaire : il me faut un effort pour tenir ma plume. Je n'attendrai plus de vos nouvelles; mais j'en desirerai tant que je respirerai.

## LETTRE LXVI.

Mardi au soir, 25 octobre 1774.

Ah! j'ai été injuste; ce seroit un tort avec tout le monde; mais je me le reproche comme un crime avec vous. Pardonnez-moi, mon ami : je devois vous rendre grace, et je vous ai accusé. Cette pensée me fait mal, comme si j'étois coupable; cependant c'est la poste qui l'a été, et je le soupçonnois si peu, que, lorsqu'on m'a donné mes lettres aujourd'hui, je ne regardois seulement pas le dessus, tant il m'étoit égal par où je commencerois ou par où je finirois. Mon ami, à la seconde lettre que j'ai ouverte, j'ai fait un cri : c'étoit votre écriture; j'en ai eu un battement de cœur. Si c'est un mal bien douloureux que d'attendre *sans voir venir*, c'est un plaisir bien vif et bien sensible que d'être ainsi surprise. Mon ami, je vous aime à la folie; tout me l'apprend, tout me le prouve, et souvent bien plus que je ne voudrois. Je vous donne plus que vous ne voulez : vous n'avez pas besoin d'être

autant aimé, et moi j'avois besoin de me reposer, c'est-à-dire, de mourir. Mais je suis trop personnelle : je vous occupe de moi, tandis que je ne devrois vous parler que du plaisir que j'ai senti en lisant ces mots : *cela va mieux, cela va bien, je suis tranquille*. Ah ! mon ami, j'ai respiré : il semble que cela m'ait redonné de la vie et de la force ; j'étois anéantie depuis trois jours : on dit que cela tenoit aux nerfs, et moi qui en sais un peu plus que mon médecin, je crois que cela tenoit à vous. Je suis comme *Lucas*, j'explique tout par mon métier de jardinier. Ah, mon Dieu ! comment puis-je suffire à ce que je sens, à ce que je souffre? et cependant mon ame n'a que deux sentimens : l'un me consume de douleur, et quand je me livre à celui qui devroit me calmer, je suis poursuivie par le remords, et par un regret plus déchirant encore que les tortures du remords. Encore moi ! que je m'en veux d'y revenir sans cesse ! mais m'en éloignerai-je, en vous disant que j'adore votre sensibilité et votre vérité ? Ah ! ne me cachez jamais rien : vous gagnez trop à me faire voir tous les mouvemens qui vous animent. Mon ami, dans une situation toute

pareille à celle où vous venez d'être, mais qui eut des suites plus funestes, M. de M.... me mandoit, et presque dans les mêmes expressions, ce que l'agonie de sa mère lui faisoit éprouver. La douleur qui le déchiroit le plus, avoit son père pour objet; et cela étoit si vrai, qu'il m'attendrissoit beaucoup plus sur l'état de M. de Fuentez, que sur la mort de sa femme, qui fut lente et douloureuse. Mon Dieu! je vous l'ai déjà dit: n'ayez jamais la pensée de me ménager, de m'épargner; croyez que mon sentiment me mène plus loin que vous ne pourrez jamais me faire aller. Mon ami, c'est bien fait de voir la convalescence de madame votre mère si prochaine; mais, quoi que vous en disiez, vous resterez plus long-temps que vous ne pensez. — Vous ferez sûrement *une étourderie:* ce sera d'oublier de me dire de ne plus vous écrire, ou de vous écrire sur votre route. Et puis, quand les lettres n'arriveront pas, vous m'accuserez, ou peut-être aurez-vous assez de bonté pour être inquiet; et cependant un peu de prévoyance auroit évité tout cela.

Le chevalier de Chatelux est actuellement à Chanteloup. Il suffit à tout, et il attache

une grande opinion à cette manière de se multiplier à l'infini. Il est si riche et si généreux, qu'il dédaigne de recueillir : il lui suffit de semer ; il ne reçoit rien, il va donnant par-tout et à tout le monde. Il me disoit encore l'autre jour, que son plaisir étoit de faire effet. — M. de Chamfort est arrivé ; je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son éloge de *La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Grammont, de Rancé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. — M. Grimm est de retour ; je l'ai accablé de questions. Il peint la Czarine, non pas comme une souveraine, mais comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies, et de tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me disoit, je reconnoissois plutôt cet art charmant d'une courtisane

grecque, que la dignité et l'éclat de l'Impératrice d'un grand empire. Mais il nous revient une autre manière d'un plus grand peintre : c'est Diderot ; il m'a fait dire que je le verrois demain : j'en serai bien aise. Mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrois le moins voir habituellement : il force l'attention, et c'est assurément ce que je ne puis, ni ne veux accorder de suite à personne au monde. Quand je dis *personne*, vous entendez bien que cela veut dire que je ne veux pas être distraite de celle qui remplit toute ma pensée. Ah ! que cette explication est lourde ! Mais c'est que vous êtes bête : il faut vous annoncer ce qu'on veut vous faire entendre. Mon ami, courage : car je crois que pour cette fois-ci, vous aurez la rame de papier sans en rabattre une page. Vous remettrez cette lecture au temps où vous serez en voiture ; j'aurai rempli votre chemin, et vous m'y trouverez au bout. — Quoi ? vous croyez réellement que vous serez bien aise de me voir ? Que ce que vous me dites est aimable ! qu'il seroit doux, en effet, d'être aimée de vous ! mais mon ame ne pourroit plus atteindre

à ce degré de bonheur; ce seroit trop. Quelques instans, quelques éclairs du plaisir, c'est assez pour les malheureux : ils respirent et reprennent courage pour souffrir.

## LETTRE LXVII.

Mercredi, 26 octobre 1774.

Je viens de relire votre lettre : il y a un mot qui me ravit, il m'avoit échappé : c'est lorsque vous dites, *je reviens à nos peines*. Mon ami, si je me suis méprise, ne me redressez pas ; mais je crains à présent pour vous tant de trouble, si peu de sommeil : ne serez-vous point malade? j'en meurs de crainte. Ah ! dites-moi donc sur quelle pensée je pourrois m'arrêter pour respirer en repos: sur le moment de votre arrivée? Non, non, mon ami, il me fait tressaillir, et je n'ose pas même le desirer; et s'il se retardoit, je crois que j'en mourrois. Concevez-vous l'excès de cette inconséquence? Cet excès ne tient pas à un faux raisonnement; mais il vient d'une ame bouleversée par les mouvemens les plus contraires, que vous entendrez peut-être, mais que vous ne pouvez pas partager. — Je suis interrompue, et toujours par madame de Ch.... Je commence à croire que la première de toutes les qua-

lités pour se faire aimer, c'est d'être aimant. Non, vous n'imaginez pas tout ce qu'elle invente pour aller jusqu'à mon cœur. Mon ami, si vous m'aimiez comme elle! non, je ne le voudrois pas : me préserve le ciel de connoître deux fois un pareil bonheur!

Vendredi, 28 octobre 1774.

Que dites-vous de cette invocation? ne vous paroît-elle pas d'une tête perdue? Mon ami, elle tient à un sentiment honnête. J'ai offensé M. de M....; et cependant je trouve une sorte de douceur à penser que lui seul m'aura fait connoître le bonheur; que ce n'est qu'à lui que je devrai d'avoir senti quelques momens tout le prix que peut avoir la vie. Enfin, quelquefois je me crois moins coupable, parce que je me sens punie; et vous voyez bien que si j'étois aimée, tout cela seroit effacé, renversé. Il faut du moins tenir à la vertu par le remords, et à ce qui m'a aimée, par le regret de l'avoir perdu. Ce regret est bien vif et bien déchirant : il y a peu de jours qu'il m'a causé les convulsions du désespoir. — On m'a forcée d'aller voir *Lekain* dans Tancrède; je ne l'avois pas vu depuis sa perfection, et je ne m'en souciois

point. Enfin j'y fus : les deux premiers actes m'ennuyèrent complettement ; le troisième a beaucoup d'intérêt, et il va toujours en croissant jusqu'à la fin : au cinquième acte il y eut des momens, il y eut des mots qui me firent transporter la scène *à Bordeaux*, et ce n'est pas une manière de parler. Je pensai mourir : j'en perdis connoissance ; et toute la nuit, on fut obligé de me garder, parce que j'avois des défaillances continuelles. Je ne pus pas vous en parler les derniers jours : j'étois trop près de l'impression que j'avois reçue ; je me suis bien promis de ne plus aller chercher ces affreuses secousses. Il n'y a qu'*Orphée* que je puisse soutenir, et je vois à regret que vous ne le verrez plus. — Il y aura un opéra nouveau le 8 novembre : la musique est de *Floquet.* Le public l'aimera peut-être : après ce qui est bon, il applaudit ce qui est médiocre, et même ce qui est détestable. — Enfin, M. Dorat a des succès ; c'est pourtant le public qui fait les réputations : mais c'est le public à la longue ; car celui du moment n'a jamais le goût, ni les lumières qui mettent le sceau à ce qui doit passer à la postérité. — Mon ami, je vais envoyer contre-signer cette lettre ; et pour

que le paquet ait plus d'importance, j'y joins les feuilles du moment : ce n'est pas parce qu'elles sont bonnes; c'est parce qu'elles sont nouvelles, et que d'ailleurs vous lisez tout. Rapportez-moi la feuille de Linguet. — Tout le monde est à Fontainebleau : mais il nous reste le baron de Coke et celui de Gluchen; et je trouve qu'ils me restent trop tard le soir. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que la solitude me seroit bonne; la société ne m'intéresse presque jamais, et elle me pèse presque toujours. Oh! que je suis un mauvais malade! j'ai beau me retourner, je me trouve toujours mal. Adieu, mon ami.

Je viens de voir le comte de C.... Je lui ai dit qu'il venoit respirer un mauvais air, et que, dans l'ivresse de félicité où il vivoit, il me sembloit que c'étoit pour exercer les œuvres de miséricorde qu'il venoit me voir; que je serois pour lui à peu près comme ces monumens, que quelques philosophes conservoient pour les faire souvenir d'être bons et justes. Vous viendrez me voir, lui disois-je, et en me quittant, vous vous direz : *le malheur est donc sur la terre. Votre cœur sera touché, et le mien aura*

*joui de votre bonheur*. — Les lettres de M. de Condorcet sont vraiment charmantes. Si je suivois mon premier mouvement, je vous enverrois tout ce que j'ai senti ; et puis je m'arrête, en me disant : il reviendra, je le lui ferai lire ; il se moquera de moi, il me trouvera exaltée. Eh bien ! oui, j'aurai tort, mais il sera là. Ah! mon ami, à cette condition, je consentirois à ne pas avoir le sens commun tout le reste de ma vie ; mais je gage que vous seriez bien plus difficile que moi : vous m'abandonneriez ; alors je me retrouverois dans la foule, et la bêtise console de tout. — Je crois que, pendant tous ces temps ci, *les Gracques* ont bien été oubliés : vous y reviendrez avec plus de chaleur et d'intérêt. — Mon ami, admirez ma transition ; la bêtise me mène au génie, et cette marche est assez naturelle : c'est M. Turgot, après l'abbé Terrai. Il y a des cas où les gradations et les intermédiaires doivent disparoître. — Je ne sais que faire du temps d'ici à samedi : je veux le faire peser un peu sur vous, en vous forçant à m'écouter. — J'espère, je me promets une longue lettre samedi : si j'étois trompée ! si seulement elle n'étoit que de quatre pages ! en vérité, je me plaindrois.

Mon ami, vous voyez, la bonne fortune me tourne la tête : je deviens presque impertinente parce que j'ai eu de vos nouvelles aujourd'hui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si quelqu'un pouvoit être dans mon secret, on connoîtroit à ma santé, à toute ma manière d'être, si j'ai eu une lettre de vous. Oui, la circulation de mon sang en est sensiblement altérée, et alors il m'est impossible de prendre part à rien. Ce à quoi je ne m'accoutume point, c'est au redoublement d'intérêt que cela inspire à mes amis. Mon Dieu! me plaindroient-ils, s'ils voyoient le fond de mon ame? cette usurpation n'est-elle pas bien criminelle? Mon ami, ne me faites pas une fausse conscience : dites-moi que je suis coupable; plaignez-moi, consolez-moi : vous ne m'avez que trop égarée. — J'ai envie de vous envoyer une lettre que j'ai lue aujourd'hui avant la vôtre : si j'avois pu pressentir, cela n'auroit pas été l'ordre que j'aurois mis dans ma lecture; vous verrez dans cette lettre si j'ai souffert de votre absence. Oui, j'en ai inquiété M. d'Alembert. L'homme qui m'écrit, n'a jamais su un mot de ce qui m'occupoit : il me croit victime de la vertu et du préjugé; mais, depuis trois

ans, il me voit si malheureuse, qu'il est souvent tenté de me croire folle. Et en effet, il passe sa vie à faire des épigrammes contre moi; mais, à la vérité, le trait est toujours un mot d' sentiment ou de ressentiment : lisez, reconnoissez; à coup sûr, c'est un homme d'esprit.

# LETTRE LXVIII.

Ce dimanche, 30 octobre 1774.

J'ai été avertie trop tard : il y a un paquet encore par le courrier d'aujourd'hui. Quand je reçus votre lettre, j'avois déjà envoyé chez M. Turgot pour faire contre-signer. Je comptois vous écrire un mot après l'arrivée du facteur, par la voie ordinaire ; mais il n'importe : j'espère que mon volume ne sera pas perdu ; il vous sera renvoyé, et avec d'autant plus de soin, qu'on verra le nom de M. Turgot. — Vraiment je le crois, il est aisé de vous critiquer sans vous blesser ; mais il n'est pas si aisé de vous louer comme je sens, et comme vous mériteriez de l'être, sans courir le risque d'être trouvée bien exagérée, bien fade et bien monotone. Eh bien ! je m'y abandonne, et je vous dirai tout grossièrement que votre lettre à M. Turgot est excellente, parfaite : c'est le ton, c'est la mesure ; enfin c'est vous, et je ne sais rien de mieux, ni de plus dans la nature.

Je vous disois, mon ami, que désormais je ne pourrois plus regarder que ce qui me faisoit élever les yeux. Pour vous, vous êtes si haut que je ne pourrois y atteindre à la longue que par un trop grand effort. Mais, mon ami, que faites-vous donc, à quoi vous laissez-vous aller? Savez-vous bien, que vous me louez comme si vous aviez à me plaire? O bon Dieu ! oubliez-vous qu'en ce genre, votre fortune est faite? et elle est de celles dont on ne connoît plus les bornes : ce sont les Beaujon, les Clives, etc. Ah ! que je voudrois que vous eussiez, en effet, une fortune, non pas comme celle des malheureux que je viens de nommer ! ils meurent d'ennui sur leurs richesses ; mais je vous voudrois de l'aisance : je voudrois que vous ne fussiez pas forcé de casser bras et jambes à vos talents, de tordre le col à votre génie ; enfin je voudrois que vous ne fussiez pas condamné à vous remettre dans la foule. Oui, en honneur, ce n'est que pour vous, ce n'est que pour l'intérêt de votre gloire que le mariage me fait peur, et à cet égard, je puis vous dire avec vérité : *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur*. Tout cela dit, mon ami, que, s'il y avoit un excellent

parti, si vous aviez quelque vue, si moi, si mes amis, nous pouvions vous servir; oh! comptez sur le zèle, sur l'activité et sur la passion que nous mettrions pour réussir : oui, je connoîtrois encore une fois le bonheur et le plaisir, si je pouvois vous voir heureux.

Les jolis vers que ceux que j'ai lus dans votre lettre! Ce besoin *de vivre fort* est, je crois, le besoin des damnés. Celà me rappelle un mot de passion qui me fit bien plaisir : *si jamais*, me disoit-on, *je pouvois redevenir calme, c'est alors que je me croirois sur la roue*. Cette langue n'est à l'usage que des gens qui sont doués de ce sixième sens, *l'ame*. Oui, mon ami, je suis assez fortunée ou assez malheureuse pour avoir le même dictionnaire que vous. J'entends, ou plutôt je sens vos distinctions, vos définitions, tandis que les trois quarts du temps, je ne comprens pas le chevalier. Il est si content de ce qu'il a fait, il sait si bien tout ce qu'il fera, il aime tant la raison; en un mot, il est si bien arrangé sur tout, qu'une fois j'ai pensé me méprendre en lui parlant et en lui écrivant, et j'allois prononcer ou écrire *le chevalier Grandisson*: mais c'étoit sans

envier le sort de Clémentine, ni de miss G***. — Vous savez que le comte de Broglie commande à Metz, à la place de M. de Conflans. Mon ami, *un homme d'esprit le voilà*; mais je voudrois bien qu'il vous fût utile, à vous qui n'avez pas son esprit. — A propos d'esprit, je veux vous dire un mot de la Czarine à Diderot. Ils disputaient souvent; un jour que la dispute s'anima plus fort, la Czarine s'arrêta, en disant : « nous voilà trop échauffés pour avoir raison; vous avez la tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que nous dirions ». — « Avec cette différence, dit Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairoit, sans inconvénient, et que moi je pourrois manquer. — Eh, fi donc! reprit la Czarine, est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes »? Mon ami, voyez, lisez bien, et ne soyez pas aussi bête que M. d'Alembert, qui n'a vu à cela que la différence de sexe, tandis que cela n'est charmant qu'autant que c'est une souveraine qui parle à un philosophe. — Une autre fois, elle lui disoit : « Je vous vois quelquefois âgé de cent ans, et souvent aussi je vous vois un enfant de douze ». Mon ami, cela est doux, cela est joli, et

cela peint Diderot. Si vous aimiez un peu plus les enfans, je vous dirois que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point, a toujours quelque analogie avec eux: ils ont tant de graces, tant de moelleux, tant de naturel ! enfin Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grace? — Savez-vous ce qui me fâche de ce paquet qui courut après vous? c'est que vous recevrez trop tard le pardon que je vous demandois pour vous avoir accusé injustement; c'étoit la poste qui étoit coupable, et malgré moi, j'ai été complice. Mais est-ce vous, ou la poste qui avez tort cette fois-ci? Vous me dites : *je réponds à vos lettres du* 9 *et du* 14. — Pourquoi sautez-vous à pieds joints sur le 11, qui étoit un mardi? J'ai écrit tous les courriers depuis cette époque où j'étois folle et de la folie la plus funeste. — Mon ami, vous manquez un grand jour, celui de la rentrée du parlement. Oh ! les curieux se promettent de grands plaisirs; les gens *sages* comme moi, ne s'occupent pas de ce premier moment : ce sont les suites, ce sont les conséquences de cet événement qui sont d'un grand intérêt. Il s'agit de savoir si ce sont des juges,

ou des tyrans qu'on va remettre sur les fleurs de lys. —Ah ! pourquoi ne parlé-je pas d'*Orphée* au chevalier ? Mon ami, par la raison qu'il seroit barbare de parler de couleurs aux quinze-vingts. Adieu.

## LETTRE LXIX.

Lundi, onze heures du soir, 7 novembre 1774.

Mon ami, il me semble que vous avez des droits sur tous les mouvemens et sur tous les sentimens de mon ame. Je vous dois compte de toutes mes pensées; je ne crois m'en assurer la propriété qu'en vous les communiquant : écoutez-moi donc, et jugez mon jugement, ou plutôt mon instinct; car je n'ai que cela pour les choses d'esprit, de goût et d'art. Oui, mon ami, l'académie de Marseille n'a fait que justice en couronnant M. de Chamfort. Ah, mon Dieu! à quelle distance me paroît l'éloge qui m'avoit fait beaucoup de plaisir, et qui m'en fera encore! Que celui-ci est riche, qu'il est plein d'esprit, et de tous les genres d'esprit! de la finesse, de la force, de l'élévation, de la philosophie; que le stile en est vif, animé et rapide! qu'il est rempli d'expressions heureuses! que le ton, que le tour en est original! En un mot, j'en suis vraiment charmée, et je le suis au point

que, si je ne craignois de gâter votre plaisir, je vous en citerois dix traits plus piquans les uns que les autres. Mon ami, je vous recommande la page 44. Dites-moi, me trompé-je? n'est-elle pas remplie de la sensibilité la plus exquise? n'a-t-il pas ennobli les bienfaits et la reconnoissance? N'exprime-t-il pas tous les sentimens qu'une ame sensible, élevée et passionnée aimeroit à éprouver et à inspirer? Enfin, mon ami, j'en suis si contente, que je voudrois que vous l'eussiez fait; et cependant je suis certaine que vous feriez mieux encore : vous iriez plus haut, et vous n'auriez pas ses défauts. Mais prononcez vîte : ai-je trop d'enthousiasme? du moins il ne m'a pas été communiqué : je n'ai vu ni entendu personne. J'ai reçu cet éloge à neuf heures; je mourois d'impatience d'être seule : je l'ai lu, et je vous rends ma première impression, au risque que vous ne me trouviez pas le sens commun. — Mais, mon ami, que rien ne vous dégoûte de me lire ce que vous faites : que je sois la servante de Molière, je ne discuterai rien; mais je sentirai tout. — Oh! qu'il y a de goût et d'esprit à avoir resserré votre sujet! Dans la plus excellente tragédie,

il y a des longueurs et de la langueur. Vous aurez évité ces deux défauts ; tout sera plein de chaleur et d'intérêt : on sera toujours soutenu par le sujet et l'action de la pièce. L'esprit de l'auteur ne paroîtra jamais, et l'ame et le génie de M. de G. . . . rempliront et animeront tout. — Mon ami, pourquoi ce *serment* de ne pas me lire tout de suite et sur-le-champ ce que je voudrois déjà sentir et connoître? Est-ce que les *Gracques* ne sont pas de vous? est-ce que ce qui vous anime, n'est pas ce que je voudrois entendre et penser toute ma vie? — Mon Dieu ! que vous m'aviez mal entendue d'abord, et que vous me répondez bien ensuite sur milord Shelburne ! Oui, c'est justement cela qui fait que je l'estime et que je l'aime, d'être chef du parti de l'opposition. Comment n'être pas désolé d'être né dans un Gouvernement comme celui-ci? Pour moi, foible et malheureuse créature que je suis, si j'avois à renaître, j'aimerois mieux être le dernier membre de la chambre des communes que d'être même le roi de Prusse : il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourroit me consoler de ne pas être né Anglais. Encore un mot de milord Shelburne,

et je ne vous en parlerai jamais : *car le secret d'ennuyer est celui de tout dire.* Savez-vous comment il repose sa tête et son ame, de l'agitation du Gouvernement? C'est en faisant des actes de bienfaisance dignes d'un souverain; c'est en créant des établissemens publics pour l'éducation de tous les habitans de ses terres ; c'est en entrant dans tous les détails de leur instruction et de leur bien-être. Voilà, mon ami, le repos d'un homme qui n'a que 34 ans, et dont l'ame est aussi sensible, qu'elle est grande et forte. Voilà l'Anglais qui auroit été digne d'être l'ami du prodige, et du miracle de la nation espagnole (M. de Mora). Voilà l'homme que je voudrois que vous eussiez vu, mais vous l'auriez regretté : car assurément il n'est pas fait pour vivre dans ce pays-ci. Il partira le 13 : il a voulu voir la rentrée du parlement; en attendant, il se livre à la dissipation de Paris. De sa vie il n'avoit connu cette espèce de délassement; il y trouve de l'agrément et de la douceur : « c'est du plaisir, me disoit-il, parce que cela ne durera guère ; car toujours cette vie là deviendroit l'ennui le plus accablant ». Qu'il y a loin de là à un Français, à un homme

aimable de la Cour! Ah! le président de Montesquieu a raison : *le Gouvernement fait les hommes*. Un homme doué d'énergie, d'élévation et de génie, est dans ce pays-ci comme un lion enchaîné dans une ménagerie; et le sentiment qu'il a de sa force, le met à la torture : c'est un patagon condamné à marcher sur ses genoux. Mon ami, il n'y a qu'une carrière ouverte pour la gloire, mais elle est belle; c'est celle des Molière, des Racine, des Voltaire, des d'Alembert; etc. etc. etc. — Oui, mon ami, il faut vous borner à cela, parce que la nature l'a voulu ainsi. Bonsoir, je ne sais pas si cette lettre partira : mais j'ai causé avec vous, et je me suis satisfaite.

Mardi matin.

Je vois que la poste pour Bordeaux part ce matin ; ainsi j'envoie ma lettre : si vous deviez, comme vous l'avez dit d'abord, arriver le 13, cela seroit inutile. Dites-moi, de quelque part que vous m'écriviez, si vous avez été du 21 octobre au 1er novembre sans m'écrire. J'ai passé le courrier de lundi et de samedi de la semaine dernière, sans avoir de vos nouvelles; je ne puis exprimer dans

quel abattement cela me jette : mon ame est morte, et mon corps est dans un état de souffrance qui vous feroit pitié. — Ah ! mon ami, si vous en croyez M. Turgot, vous serez ici le 15.

## LETTRE LXX.

Dimanche, dix heures du soir, 13 novembre 1774.

Ah ! mon ami, vous me faites mal, et c'est une grande malédiction pour vous et pour moi, que le sentiment qui m'anime. Vous aviez raison de me dire que vous n'aviez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer : non, ce n'est pas là votre mesure ; vous êtes si parfaitement aimable, que vous devez être ou devenir le premier objet de toutes ces charmantes dames qui se mettent sur la tête tout ce qu'elles avoient dedans, et qui sont si aimables, qu'elles s'aiment de préférence à tout. Vous ferez le plaisir, vous comblerez la vanité de presque toutes les femmes; par quelle fatalité m'avez-vous retenue à la vie, et me faites-vous mourir d'inquiétude et de douleur? Mon ami, je ne me plains point: mais je m'afflige de ce que vous ne mettez aucun prix à mon repos; cette pensée glace et déchire tour-à-tour mon cœur. Comment avoir un instant de tranquillité avec un homme, dont la tête est

aussi mauvaise que sa voiture ; qui compte pour rien les dangers ; qui ne prévoit jamais rien ; qui est incapable de soins, d'exactitude ; à qui il n'arrive jamais de faire ce qu'il a projeté ; en un mot, un homme qui vit au hasard, que tout entraîne, et que rien ne peut arrêter ni fixer ? O mon Dieu ! c'est dans votre colère, c'est dans l'excès de votre vengeance que vous m'avez condamnée à aimer, à adorer ce qui devoit faire le tourment et le désespoir de mon ame. Oui, mon ami, ce que vous appelez vos défauts pourra peut-être me faire mourir, et je le souhaite ; mais rien ne me refroidira. Si ma volonté, si la raison, si la réflexion avoient pu quelque chose, vous aurois-je aimé ? Hélas ! dans quel temps ai-je été poussée, précipitée dans cet abîme de malheur ! j'en frémis encore ! le moyen de rappeler un sentiment doux dans mon ame, ce seroit de penser que je vous verrai demain ; mais le moyen aussi de compter sur ce bonheur ! peut-être votre voiture est-elle brisée ; peut-être vous est-il arrivé quelque accident ; peut-être êtes-vous encore à Chanteloup : enfin je crains tout, et rien ne me console. Mon ami, il ne vous suffit pas de

m'inquiéter : vous m'accusez encore. Je devois vous écrire à Chanteloup; et dans votre dernière lettre de Bordeaux, vous me disiez que vous n'iriez peut-être pas à Chanteloup. Eh, bon Dieu ! à quoi sert de vous confondre ? vous corrigerez-vous, et vous en aimerai-je moins? Bonsoir. On n'a pas ouvert une fois ma porte aujourd'hui, que je n'aie eu un battement de cœur : il y a eu des instans où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne l'avoir pas entendu. Tant de contradictions, tant de mouvemens contraires sont vrais, et s'expliquent par ces trois mots : *je vous aime.*

# LETTRE LXXI.

1774.

Votre lettre de jeudi matin étoit dure et injuste; celle d'une heure avant étoit accablante par l'excès de vérité et d'abandon avec lesquels vous me disiez que vous ne m'aviez jamais aimée, et que désormais vous ne pouviez plus vivre pour personne, etc. etc. Mais savez-vous bien que cet aveu a fait de mes remords de la bonté? Je n'ai plus osé penser à moi sans horreur, et j'ai détourné ma pensée de vous : je ne voulois ni vous juger, ni vous haïr. Hier vous êtes venu si tard, vous étiez si pressé de vous en aller, qu'en effet vous m'avez prouvé que vous n'aviez fait que céder à mon billet, et cela me paroît tout simple. Je ne vous en parle que pour vous dire que je sais bien que vous ne serez pas contrarié de ne me pas voir ce matin. — J'attends M. l'archevêque d'Aix : il a à me parler. Ma porte sera fermée. Je vais cet après-dîner faire des visites, et je ne rentrerai qu'à huit heures. Demain je dîne chez M. le comte de C........, et je

ferai des visites jusqu'à huit heures. Je vous dis mes arrangemens, non pas que je croie qu'ils doivent influer sur les vôtres, mais seulement pour vous épargner la peine de songer à me voir, ou à m'éviter. La personne qui dispose de vous et de votre temps, ne vous laissera pas vous livrer au dégoût que vous avez du monde et de la société. Vous trouverez la dissipation, la paix, le plaisir, le bonheur avec elle et chez elle; et vous n'éprouverez plus le dégoût mortel qui doit être attaché au malheur de tromper ce qu'on aime le plus. Ah ! ce n'étoit pas la peine. Vous devez vous trouver bien coupable envers elle; du moins abandonnez-vous cette fois-ci sans retour au penchant invincible qui vous entraîne, et ne l'offensez plus, en mettant quelque parité entre le sentiment que vous lui devez et celui que d'autres peuvent vous inspirer. Mais, mon Dieu ! je ne sais pourquoi je vous parle de ce qui vous occupe: c'est sans doute par l'habitude où je suis d'aimer à vous plaire.

Nous avons lu hier au soir un *éloge de la raison* qu'on a trouvé excellent; j'aurois voulu que vous l'eussiez entendu. La lecture n'a fini qu'à près de dix heures.

## LETTRE LXXII.

Onze heures du soir, 1774.

Ah, mon Dieu! que vous avez bien fait de ne pas venir au spectacle! je n'ai point d'expressions pour rendre l'ennui que j'y ai éprouvé; j'en avois un mal-aise physique, qui étoit presque de la douleur; enfin il a été au-dessus de mes forces de passer la soirée avec madame de Chatillon, à qui je l'avois cependant promis.

Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui: il m'est affreux de me rendre passive pour entendre des trivialités, souvent révoltantes, et presque toujours aussi bêtes que basses. Oh, la détestable pièce! que l'auteur est bourgeois, et qu'il a un esprit commun, et borné! que le public est bête! que la bonne compagnie est de mauvais goût! que je plains les malheureux auteurs qui auroient le projet d'acquérir de la réputation par le théatre! Si vous saviez comment ce public a applaudi! Molière ne pourroit pas prétendre à un plus

grand succès. Il n'y a de noble que les noms et les habits : l'auteur fait parler les gens de la Cour et Henri IV, du ton des bourgeois de la rue S. Denis. Il est vrai qu'il donne le même ton aux paysans. En un mot, cet ouvrage est pour moi le chef-d'œuvre du mauvais goût et de la platitude; et les gens du monde qui en parlent avec éloge, me semblent des valets qui disent du bien de leurs maîtres. Mon ami, si vous êtes encore contre moi dans le jugement que vous porterez de cette comédie, j'en serai bien fâchée : mais je n'en rabattrai pas un mot, parce qu'il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel degré cela est bon ou mauvais ; cela m'est mortel à moi, et nous étions quatre dans la loge accablés du même ennui. En voilà bien assez, et vous trouverez que j'ai conservé l'ennuyeux de l'ennui : peut-être aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous envoyer ma lettre ; mais, en vous rendant compte de ma journée, je m'en console. — Avez-vous eu des nouvelles de madame votre mère? est-elle mieux? et le retour de M. votre père est-il certain? Il n'y a que cela qui puisse me consoler de ce que vous avez quitté le faubourg? Et vous, mon ami,

qu'avez-vous fait de votre journée? Pas un mot de ce que vous aviez dit, n'est-ce pas? et demain vous ne travaillerez point : et ainsi toujours une activité qui fait cent projets, et une facilité qui fait céder au premier prétexte ; des regrets, des desirs, de l'agitation et jamais du repos. Oh, mon ami ! il faut vous aimer avant que de vous connoître, comme j'ai fait : car, en vous jugeant, ce seroit se dévouer à l'enfer que de lier son bonheur à vous. — Je vais vous dire toute ma journée de demain dimanche, pour que vous puissiez me donner les momens qui vous seront les moins incommodes. D'abord la messe, et puis une visite chez une malade jusqu'au dîner. Je dîne chez madame de Chatillon ; à cinq heures j'irai à l'hôtel de la Rochefoucauld, et je ne rentrerai qu'à six heures et demie pour ne plus sortir. Adieu, mon ami. Je vous aime; mais je me sens trop triste et trop bête pour savoir vous le dire.

Mon ami, puis-je, sans vous offenser, vous prier de m'apporter un jour, la lettre de l'abbé de B***? car je n'ai garde d'oser réclamer des pages arrachées de mes lettres. J'ai tort de m'en être apperçue; et en vous en

parlant, je vous cause de *l'indignation.* Ce mouvement est bien juste : aussi je n'ose m'en plaindre. Ah ! je suis trop difficile, trop exigeante, trop *acariâtre.* J'ai tous les défauts d'une malheureuse créature qui aime avec abandon, et qui n'a plus qu'un mouvement et une pensée. Adieu donc.

## LETTRE LXXIII.

Onze heures du soir, 1774.

J'ai lu votre billet. Il est bien doux, il est bien honnête; votre conversation avoit été bien dure, bien cruelle même : j'en suis restée abîmée. Jamais, non jamais mon ame n'a été si abattue, et mon corps plus souffrant. Vous aviez formé le projet de ne me voir jamais. Eh bien ! pourquoi changer? Vous me donniez la force d'accomplir le mien, de satisfaire au besoin le plus actif de mon ame; et tous deux nous aurions été soulagés et délivrés; moi, d'un fardeau qui m'accable; vous, du spectacle de la douleur qui vous gêne souvent, et qui vous pèse toujours. Non, je ne vous rendrai point grace : je préférois votre premier mouvement à votre réflexion. En me faisant mal, vous me donniez de la force; et en me consolant, en venant à mon secours, je vous l'ai dit mille fois, vous me retenez, mais vous ne m'attachez pas. Oh! c'est peut-être vous qui me faites sentir, d'une manière plus pro-

fonde et plus déchirante, la grandeur de la perte que j'ai faite. Rien ne m'auroit amenée à comparer, à rapprocher; ce mouvement involontaire me jette souvent dans le désespoir: et dans cette disposition, je ne sais lequel m'est le plus affreux, de mes regrets, ou de mes remords. Mais que vous importe tout cela? l'opéra, la dissipation, le tourbillon de la société vous entraînent, et cela est trop juste; je ne me plains pas: je m'afflige. Je voudrois pourtant que vous vinssiez demain avant d'aller souper: vous pourriez parler à M. d'Alembert, et peut-être à M. de Vaines. Vous avez vu qu'il m'a mandé qu'il viendroit problablement. — J'ai vu ce soir M. Turgot, il y avoit plus de six mois que je n'avois été tête à tête avec lui. J'étois morte; ainsi je crois qu'il aura regret au temps qu'il m'a sacrifié. Bonsoir. J'ai une chaleur ardente: la fièvre me consume. Ah! c'est mourir trop lentement. Vous me hâtiez ce matin: pourquoi me retenez-vous ce soir?

# LETTRE LXXIV.

A midi, 1774.

Vous ne me l'aviez pas dit, vous ne me l'aviez pas écrit, et je vous le prouverai. L'espérance de vous voir suffit pour arrêter et changer tous mes arrangemens; jugez donc si, avec l'assurance de vous voir, j'irai m'engager : mais, comme vous dépendez des arrangemens de madame de ***, vous ne pouvez jamais prévoir, ni dire avec certitude ce que vous ferez. Mon ami, il n'y a pas grand mal à tout cela : il en résulte quelque mal-entendu, mais vous restez libre, et voilà l'important. — Je suis fâchée que vous ne vous soyez pas fait mener où vous saviez que madame de*** soupoit; M. de S. Lambert alloit à la place Vendôme. Mais vous ne savez jamais ce que vous voulez, ni où vous allez. Enfin il n'importe : si vous vous êtes amusé, si vous êtes content et heureux au bout de la journée, vous avez bien fait, vous avez raison, et votre manière d'être est à coup sûr la bonne. N'y changez donc rien ; pour

moi, je suis triste, abattue. Je voudrois, non pas changer de manière de sentir, mais je voudrois être anéantie : je voudrois l'avoir été le même jour et au même instant où j'ai cessé d'être aimée. Ah, mon Dieu ! quelle perte ! mon ame ne peut pas s'accoutumer à cet affreux mot de *jamais* : il me donne encore des convulsions. Hier, pendant la lecture, j'ai craint d'être obligée de m'en aller. Je me suis souvenue que la dernière fois qu'on avoit fait cette lecture, il en étoit l'objet : mon cœur étoit brisé, je n'ai plus entendu un mot, et je n'ai existé depuis cet instant que par ces cruels et doux souvenirs. Mon ami, pourquoi m'avez-vous arrachée à la mort? C'est la seule pensée qui calme mon ame, et c'est son besoin et son desir le plus permanent. Bonjour. Je ne sais pas comment je ferai; mais, à mon grand regret, je serai forcée de me contraindre. Le temps de ma vie où je suis le mieux, c'est la nuit : je suis toute entière à mes affections. — Vous me direz, si vous le savez, ce que vous comptez faire ces jours-ci; mais en grace, ne me faites point de sacrifice, je n'en suis pas digne, et puis je reste si malheureuse !

# LETTRE LXXV.

1774.

Mon ami, vous ne savez jamais ce que vous voulez faire ; je vais donc vous l'apprendre : vous sortirez avant onze heures, vous ferez des visites dans le fauxbourg S. Honoré, et puis vous irez dîner chez madame de Boufflers. En revenant du Marais, vous vous ferez écrire chez madame de V... ; et puis, à sept heures, vous viendrez à la Comédie Françoise voir Henri IV, qui n'est que la seconde pièce ; vous demanderez la loge de M. le duc d'Aumont, sur l'orchestre du côté de la Reine ; vous direz à votre laquais d'être à huit heures et un quart à la grande porte de la cour des Princes, et nous sortirons tous par là, sans attendre une minute ; après cela, vous irez souper avec madame de ***. Voilà toute votre journée arrangée à merveilles, n'y changez rien. Et puis demain dimanche, vous travaillerez toute la matinée sans sortir ; vous irez dîner chez

madame de***; vous rentrerez à cinq heures pour travailler encore, et à huit heures vous viendrez chez moi. *Appliquez-vous*, et écoutez moi. Lundi, dîner chez madame de V....., et souper chez madame de ***. Mardi, dîner au contrôle général, et souper avec madame de ***. Mercredi, dîner chez madame Geoffrin, et souper chez madame de ***. Jeudi, dîner chez le comte de C......, et souper avec madame de ***. Vendredi, dîner chez madame de Chatillon, et souper chez madame de ***. Samedi, dîner chez madame de *** ; aller à Versailles après-dîner, et revenir dimanche au soir passer la soirée avec moi. Mon ami, vous serez le plus aimable du monde, si vous faites tout ce qui vous est prescrit. Je vous défie de vous faire une meilleure part pour votre plaisir ; je l'ai mis, comme de raison, en première ligne. Mon ami, vous m'avez dit que vous aviez voulu me faire souffrir ; cela est impossible : vous êtes bon, vous êtes sensible, et vous savez........ quoi? que je donnerois ma vie, que je ferois bien plus, que je me dévouerois à la douleur, pour vous délivrer d'une peine d'un quart d'heure? Et

vous avez voulu me faire souffrir ! Oh ! cela n'est pas vrai.

Je vous ai induit en erreur : M. et madame de la Borde sont à Paris ; vous irez ce matin, n'est-ce pas ?

# LETTRE LXXVI.

Cinq heures, 1774.

Mon ami, vous étiez fou ce matin; mais votre folie étoit bien aimable, puisqu'elle étoit selon mon cœur. Je ne sais comment j'ai pu oublier de vous dire la raison absolue qui me retenoit chez moi. Ce qui m'étonne autant, c'est que je ne m'en suis souvenue que lorsque j'ai vu entrer dans ma chambre, à trois heures et demie, M. de Vaines. Il me l'avoit dit hier au soir, il me l'avoit mandé, et je n'ai pas su vous le dire. Mon ami, je vous ai contrarié une fois, et vous m'affligez cent fois. Par exemple, si je ne vous vois pas ce soir, vous serez cruel et injuste, et cependant je ne me plaindrai pas. — M. Turgot est un peu mieux; j'ai eu trois fois de ses nouvelles depuis que je ne vous ai vu, et j'en aurai autant avant minuit : cela me satisfait sans me tranquilliser. Mon Dieu! haïssez-moi, je vous aime, et je me sens triste jusqu'à la mort. Non, ne me voyez pas; allez à la Comédie, allez

souper, allez au bal : tout est plein d'agrément et d'intérêt, et moi je vous ennuie ou vous attriste. Je vous mets trop près de vous-même; je m'en occupe avec le trouble de la passion, et elle est si monotone, elle est si bête pour un homme du monde entraîné par les agrémens d'une femme aimable qui ne lui offre que des plaisirs et de la dissipation ! Enfin, mon ami, tout cela prouve que vous avez autant de justesse que de justice, en ne m'aimant que foiblement; je ne vaux que cela.

J'ai vu ce *Loison*, peintre. Il est beau lui-même à peindre ; il a quelque chose de sot, de niais et de fat, qui m'a tout-à-fait refroidie pour son talent. Cet homme-là ne sentiroit jamais votre ame; il peindroit vos traits, et il trouveroit le secret de rendre votre figure sans intérêt pour moi. Cependant comment cela se pourroit-il? N'ai-je pas dans mon cœur de quoi animer la pierre et faire vivre la toile? Mon ami, je ne veux rien y perdre : vous m'avez promis votre portrait; je l'aurai donc, il me le faut. — Je ne suis point sortie ; je ne verrai personne qui me parle du bal : j'entendrai parler de M. Turgot, non pas avec l'intérêt qui m'ani-

me, mais avec l'intérêt qu'on a pour la vertu, et par la crainte de son successeur. Pour moi, depuis deux jours, il n'est plus contrôleur général : il est M. Turgot, avec qui je suis liée depuis dix-sept ans, et sous ce rapport, il agite et trouble mon ame.

Mon ami, si vous aviez été au Temple, si vous vous étiez débarrassé de vos visites du Marais, si vous aviez pensé à faire aujourd'hui tout ce qu'il falloit pour être libre dimanche prochain, que vous seriez aimable, que vous seriez raisonnable ! mais non, vous mettez de la fantaisie dans toutes vos actions : ce n'est ni la raison, ni le sentiment qui en décident; aussi, toute votre conduite n'a pas le sens commun : mais tel que vous êtes, je vous aime à la folie, et vous ne le savez que trop bien. Voilà la troisième fois que je vous écris.

# LETTRE LXXVII.

Dix heures, 1774.

Mon ami, êtes-vous où je suis? dans le bain? avez-vous souffert? Je ne sais si c'est à vous ou au meilleur état de M. Turgot, que je dois d'avoir dormi quatre heures de suite. Cela ne m'arrive presque jamais; mais j'étouffe encore. — Voilà une lettre du comte de Schomberg, et un billet de madame d'Enville; vous en aurez reçu un. Je compte sortir à une heure, et je rentrerai à quatre, ou plutôt j'irai me promener aux Invalides; ou bien, ce que je préfère à tout, je vous attendrai chez moi. Vous y viendrez de bonne heure, mon ami? je vous en prie. Venez causer avant dîner avec le comte de Broglie; vous pourrez le quitter à quatre heures. Je ne vous vois point, je ne vous parle point; ce n'est pas une manière de parler, mais j'ai oublié dix choses que j'avois à vous dire.

Mandez-moi positivement : *je serai chez*

*vous à telle heure ;* cela me décidera sur l'endroit où j'irai dîner ; je peux quitter madame de Saint-Chamans avant quatre heures, je la préférerai. Bonjour.

# LETTRE LXXVIII.

Dix heures et demie, 1774.

J'ÉTOIS avec trois femmes; je toussois à mourir; je n'ai pas pu vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles. Vous avez bien fait, mon ami, de rester au coin de votre feu: votre santé, votre bien-être me sont encore plus chers que mon plaisir. Je suis sûre que vous m'aurez accusée d'humeur et d'injustice, et c'est vous qui aurez été injuste; mais je vous le pardonne: j'ai pour vous un sentiment qui est le principe, et qui a les effets de toutes les vertus, indulgence, bonté, générosité, confiance, abandon, abnégation de tout intérêt personnel. Oui, mon ami, je suis tout cela, quand je crois que vous m'aimez: mais un doute renverse mon ame, et me rend folle; et ce qu'il y a de cruel, c'est que c'est presque ma disposition habituelle.

Mon ami, la première règle pour écrire en points, c'est de former ses lettres et surtout d'être exact: *donc* vous ne pouvez pas

écrire en points : mais je vous répondrai pourtant que je ferois bon marché de l'avenir ; je ne sens le besoin d'être aimée qu'aujourd'hui ; rayons de notre dictionnaire les mots *jamais*, *toujours*. Mon ame n'atteint plus là : j'ai cent ans, et j'ai sous ma clef le remède de l'avenir. Vous voyez que j'ai lu vos points. Mais vous, lisez ces deux passages de Sénèque : ils m'ont ravie ; j'ai voulu que vous les vissiez, je les ai fait écrire. M. de M..... avoit le même sentiment. Cela l'avoit soutenu trois ans contre l'agonie ; mais la mort est encore plus forte que l'amour. Bonsoir. Je me sens triste; la vie me fait mal, et cependant je vous aime avec tendresse et passion.

Je vous donnois à deviner ce matin de quoi j'avois peur : c'étoit de ne vous pas voir. Ah ! je passe ma vie à voir mes craintes et mes pressentimens se justifier. Au moins vous verrai-je demain au soir?

FIN DU PREMIER VOLUME.